FIRENZE

Inches
1
2
3
4
5
6
7
8
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
Centimetres
KODAK Color Control Patches
© The Tiffen Company, 2000
Kodak
LICENSED PRODUCT
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black

CENTRALE - FIRENZE

OEUVRES
DE
ONTENELL

MONDES

I

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
I
5
6
43
RACCOLTA NENCINI

OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca

Ex Libris Joannis Ner

187

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE-FIRENZE
RACCOLTA NENCINI
I 5 5 43

1/5/6

ŒUVRES
DE
FONTENELLE.

TOME PREMIER.

ENTRETIENS

SUR

LA PLURALITÉ DES MONDES.

Par M. DE FONTENELLE, des Académies Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée des Dialogues des Morts.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE

A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

PRÉFACE.

JE ſuis à-peu-près dans le même cas où ſe trouva Cicéron, lorſqu'il entreprit de mettre en ſa langue des matieres de philoſophie, qui juſques-là n'avoient été traitées qu'en grec. Il nous apprend qu'on diſoit que ſes ouvrages ſeroient fort inutiles, parce que ceux qui aimoient la philoſophie, s'étant bien donné la peine de la chercher dans les livres grecs, négligeroient après cela de la voir dans les livres latins, qui ne ſeroient pas originaux; & que ceux qui n'avoient pas de goût pour la philoſophie, ne ſe ſoucioient de la voir ni en latin, ni en grec.

A cela, il répond qu'il arriveroit tout le contraire; que ceux qui n'é-

toient pas philoſophes, ſeroient tentés de le devenir, par la facilité de lire les livres latins; & que ceux qui l'étoient déja par la lecture des livres grecs, ſeroient bien aiſes de voir comment ces choſes-là avoient été maniées en latin.

Cicéron avoit raiſon de parler ainſi. L'excellence de ſon génie, & la grande réputation qu'il avoit déja acquiſe, lui garantiſſoient le ſuccès de cette nouvelle ſorte d'ouvrages qu'il donnoit au public; mais, moi, je ſuis bien éloigné d'avoir les mêmes ſujets de confiance dans une entrepriſe preſque pareille à la ſienne. J'ai voulu traiter la philoſophie d'une maniere qui ne fût point philoſophique; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût ni trop ſeche pour les gens du monde, ni trop badine pour les ſavans. Mais ſi on me

dit à-peu-près, comme à Cicéron, qu'un pareil ouvrage n'eſt propre ni aux ſavans qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux gens du monde qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il ſe peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la philoſophie convînt à tout le monde, j'en aie trouvé un où elle ne convienne à perſonne; les milieux ſont trop difficiles à tenir, & je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une ſeconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce livre, & qui ont quelque connoiſſance de la phyſique, que je n'ai point du tout prétendu les inſtruire, mais ſeulement les divertir, en leur préſentant d'une maniere un peu plus agréable & plus égayée, ce qu'ils ſavent déja

plus ſolidement. J'avertis ceux à qui ces matieres ſont nouvelles, que j'ai cru pouvoir les inſtruire & les divertir tout enſemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité; & les ſeconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuſerai point à dire que j'ai choiſi, dans toute la philoſophie, la matiere la plus capable de piquer la curioſité. Il ſemble que rien ne devroit nous intéreſſer davantage, que de ſavoir comment eſt fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes ſemblables, & qui ſoient habités auſſi: mais, après tout, s'inquiete de tout cela qui veut. Ceux qui ont des penſées à perdre, les peuvent perdre ſur ces ſortes de ſujets; mais tout le monde n'eſt pas en état de faire cette dépenſe inutile.

J'ai mis dans ces Entretiens une femme que l'on inſtruit, & qui n'a jamais ouï parler de ces choſes-là. J'ai cru que cette fiction me ſerviroit, & à rendre l'ouvrage plus ſuſceptible d'agrément, & à encourager les dames par l'exemple d'une femme, qui, ne ſortant jamais des bornes d'une perſonne qui n'a nulle teinture des ſciences, ne laiſſe pas d'entendre ce qu'on lui dit, & de ranger dans ſa tête, ſans confuſion, les tourbillons & les Mondes. Pourquoi des femmes céderoient-elles à cette marquiſe imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut ſe diſpenſer de concevoir?

A la vérité, elle s'applique un peu; mais qu'eſt-ce ici que s'appliquer? Ce n'eſt pas pénétrer, à force de méditation, une choſe obſcure d'elle-même, ou expliquée obſcurément; c'eſt ſeu-

lement ne point lire, ſans ſe repréſenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux dames, pour tout ce ſyſtême de philoſophie, que la même application qu'il faut donner à la princeſſe de Cleves, ſi on veut en ſuivre bien l'intrigue, & en connoître toute la beauté. Il eſt vrai que les idées de ce livre-ci ſont moins familieres à la plupart des femmes, que celles de la princeſſe de Cleves; mais elles n'en ſont pas plus obſcures, & je ſuis sûr qu'à une ſeconde lecture tout au plus, il ne leur en ſera rien échappé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un ſyſtême en l'air, & qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raiſonnemens de phyſique, & j'en ai employé autant qu'il a été néceſſaire. Mais il ſe trouve heureuſement dans ce ſujet, que les idées de phyſique y

ſont riantes d'elles-mêmes, & que dans le même tems qu'elles contentent la raiſon, elles donnent à l'imagination un ſpectacle qui lui plaît, autant que s'il étoit fait exprès pour elle.

Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette eſpece, je leur ai donné des ornemens étrangers. Virgile en a uſé ainſi dans ſes Géorgiques, où il ſauve le fond de ſa matiere, qui eſt tout-à-fait ſeche, par des digreſſions fréquentes, & ſouvent fort agréables. Ovide même en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoique le fond de ſa matiere fût infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment il a cru qu'il étoit ennuyeux de parler toujours d'une même choſe, fût-ce de préceptes de galanterie. Pour moi, qui avois plus beſoin que lui du

ſecours des digreſſions, je ne m'en ſuis pourtant ſervi qu'avec aſſez de ménagement. Je les ai autoriſées par la liberté naturelle de la converſation; je ne les ai placées que dans les endroits où j'ai cru qu'on ſeroit bien aiſe de les trouver; j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'ouvrage, parce qu'alors l'eſprit n'eſt pas encore aſſez accoutumé aux idées principales que je lui offre; enfin, je les ai priſes dans mon ſujet même, ou aſſez proche de mon ſujet.

Je n'ai rien voulu imaginer ſur les habitans des Mondes, qui fût entiérement impoſſible & chimérique. J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvoit penſer raiſonnablement, & les viſions même que j'ai ajoutées à cela, ont quelque fondement réel. Le vrai & le faux ſont mêlés ici; mais ils y ſont

toujours aiſés à diſtinguer. Je n'entreprends point de juſtifier un compoſé ſi bizarre; c'eſt-là le point le plus important de cet ouvrage, & c'eſt cela juſtement dont je ne puis rendre raiſon.

Il ne me reſte plus dans cette préface qu'à parler à une ſorte de perſonnes; mais ce ſeront peut-être les plus difficiles à contenter, non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raiſons, mais parce qu'ils ont le privilege de ne ſe payer pas, s'ils ne veulent, de toutes les raiſons qui ſont bonnes. Ce ſont les gens ſcrupuleux qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger, par rapport à la religion, à mettre les habitans ailleurs que ſur la terre. Je reſpecte juſqu'aux délicateſſes exceſſives que l'on a ſur le fait de la religion; & celle-là même, je l'aurois reſpectée au point de ne la vouloir pas choquer

dans cet ouvrage, ſi elle étoit contraire à mon ſentiment. Mais ce qui va peut-être vous paroître ſurprenant, elle ne regarde pas ſeulement ce ſyſtême, où je remplis d'habitans une infinité de Mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la lune eſt habitée, vous vous y repréſentez auſſi-tôt des hommes faits comme nous; & puis, ſi vous êtes un peu théologien, vous voilà plein de difficultés. La poſtérité d'Adam n'a pas pu s'étendre juſques dans la lune, ni envoyer des colonies en ce pays-là. Les hommes qui ſont dans la lune ne ſont donc pas fils d'Adam. Or, il ſeroit embarraſſant dans la théologie, qu'il yeût des hommes qui ne deſcendiſſent pas de lui. Il n'eſt pas beſoin d'en dire davantage; toutes les difficultés imaginables ſe réduiſent à

cela, & les termes qu'il faudroit employer dans une plus longue explication, ſont trop dignes de reſpect pour être mis dans un livre auſſi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entiere ſur les hommes de la lune; mais ce ſont ceux qui la font, à qui il plaît de mettre des hommes dans la lune. Moi, je n'y en mets point; j'y mets des habitans qui ne ſont point du tout des hommes. Que ſont-ils donc? Je ne les ai point vus, ce n'eſt pas pour les avoir vus que j'en parle; & ne ſoupçonnez pas que ce ſoit une défaite dont je me ſerve pour éluder votre objection, que de dire qu'il n'y a point d'hommes dans la lune: vous verrez qu'il eſt impoſſible qu'il y en ait, ſelon l'idée que j'ai de la diverſité infinie que la nature doit avoir miſe dans ſes ouvrages. Cette

idée regne dans tout le livre, & elle ne peut être conteſtée d'aucun philoſophe. Ainſi, je crois que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens, ſans les avoir lus. Mais eſt-ce un ſujet de me raſſurer? Non; c'en eſt un au contraire très-légitime de craindre que l'objection ne me ſoit faite de bien des endroits.

ENTRETIENS

1. Le Soleil. 2 Mercure. 3 Vénus. 4 la Terre. 5 Mars. 6 Jupiter 7 Saturne

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

A MONSIEUR L...

VOUS voulez, Monsieur, que je vous rende un compte exact de la maniere dont j'ai passé mon tems à la campagne, chez madame la marquise de G***. Savez-vous bien que ce compte exact sera un livre, &, ce qu'il y a de pis, un livre de philosophie? Vous vous attendez à des fêtes, à des parties de jeu ou de chasse, & vous aurez des planetes, des mondes, des tourbillons; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes philosophe, & vous ne vous en moquerez pas tant qu'un autre. Peut-être même serez-vous bien aise que j'aie attiré madame la marquise dans le parti de la

philoſophie. Nous ne pouvions faire une acquiſition plus conſidérable ; car je compte que la beauté & la jeuneſſe ſont toujours des choſes d'un grand prix. Ne croyez-vous pas que ſi la ſageſſe elle-même vouloit ſe préſenter aux hommes avec ſuccès, elle ne feroit point de mal de paroître ſous une figure qui approchât un peu de celle de la marquiſe ? Sur-tout, ſi elle pouvoit avoir dans ſa converſation les mêmes agrémens, je ſuis perſuadé que tout le monde courroit après la ſageſſe. Ne vous attendez pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous ferai le récit des entretiens que j'ai eus avec cette dame ; il faudroit preſque avoir autant d'eſprit qu'elle, pour répéter ce qu'elle a dit, de la maniere dont elle l'a dit. Vous lui verrez ſeulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connoiſſez. Pour moi je la tiens ſavante, à cauſe de l'extrême facilité qu'elle auroit à le devenir. Qu'eſt-ce qui lui manque ? D'avoir ouvert les yeux ſur des livres : cela n'eſt rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuſerois, ſi j'oſois, le nom de ſavans. Au

reſte, monſieur, vous m'aurez une obligation. Je ſais bien qu'avant que d'entrer dans le détail des converſations que j'ai eues avec la marquiſe, je ſerois en droit de vous décrire le château où elle étoit allée paſſer l'automne. On a ſouvent décrit des châteaux pour de moindres occaſions ; mais je vous ferai grace ſur cela. Il ſuffit que vous ſachiez que quand j'arrivai chez elle, je n'y trouvai point de compagnie, & que j'en fus fort aiſe. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable ; ils ſe paſſerent à épuiſer les nouvelles de Paris d'où je venois : mais enſuite vinrent ces entretiens, dont je veux vous faire part. Je vous les diviſerai par ſoirs, parce qu'effectivement nous n'eûmes de ces entretiens que les ſoirs.

PREMIER SOIR.

Que la Terre eſt une Planete qui tourne ſur elle-même & autour du Soleil.

NOUS allâmes donc un ſoir, après ſouper, nous promener dans le parc : il faiſoit un frais délicieux, qui nous récompenſoit d'une journée fort chaude que nous avions eſſuyée. La lune étoit levée il y avoit peut être une heure, & ſes rayons, qui ne venoient à nous qu'entre les branches des arbres, faiſoient un agréable mêlange d'un blanc fort vif, avec tout ce verd qui paroiſſoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobât ou qui obſcurcît la moindre étoile ; elles étoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui étoit encore relevé par le fond bleu où elles ſont attachées. Ce ſpectacle me fit rêver, & peut-être, ſans la marquiſe, euſſé-je rêvé aſſez long-tems : mais la préſence d'une ſi aimable dame ne me permit pas de

m'abandonner à la lune & aux étoiles. Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'eſt pas ſi beau qu'une belle nuit ? Oui, me répondit-elle, la beauté du jour eſt comme une beauté blonde qui a plus de brillant ; mais la beauté de la nuit eſt une beauté brune qui eſt plus touchante. Vous êtes bien généreuſe, repris-je, de donner cet avantage aux brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il eſt pourtant vrai que le jour eſt ce qu'il y a de plus beau dans la nature, & que les héroïnes de roman, qui ſont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, ſont preſque toujours blondes. Ce n'eſt rien que la beauté, répliqua-t-elle, ſi elle ne touche. Avouez que le jour ne vous eût jamais jeté dans une rêverie auſſi douce que celle où je vous ai vu prêt de tomber tout-à-l'heure à la vue de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je ; mais en récompenſe, une blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute ſa beauté brune. Quand cela ſeroit vrai, répliqua-t-elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le

jour, puiſque les blondes doivent être dans ſes intérêts, fît auſſi le même effet. Pourquoi les amans, qui ſont bons juges de ce qui touche, ne s'adreſſent-ils jamais qu'à la nuit, dans toutes les chanſons & dans toutes les élégies que je connois ? Il faut bien que la nuit ait leurs remercîmens, lui dis-je ; mais, reprit-elle, elle a auſſi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences : d'où cela vient-il ? C'eſt apparemment, répondis-je, qu'il n'inſpire point je ne ſais quoi de triſte & de paſſionné. Il ſemble, pendant la nuit, que tout ſoit en repos. On s'imagine que les étoiles marchent avec plus de ſilence que le ſoleil ; les objets que le ciel préſente ſont plus doux ; la vue s'y arrête plus aiſément ; enfin on rêve mieux, parce qu'on ſe flatte d'être alors dans toute la nature la ſeule perſonne occupée à rêver. Peut-être auſſi que le ſpectacle du jour eſt trop uniforme ; ce n'eſt qu'un ſoleil & une voûte bleue : mais il ſe peut que la vue de toutes ces étoiles, ſemées confuſément, & diſpoſées au haſard en mille figures différentes, favoriſe la rêverie, & un certain déſordre de penſées où l'on ne tombe point ſans plaiſir. J'ai toujours ſenti ce que vous me dites, reprit-elle ; j'aime les étoiles, & je me plaindrois volontiers du ſoleil qui nous les efface. Ah ! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vue tous ces mondes. Qu'appelez-vous tous ces mondes, me dit-elle, en me regardant, & en ſe tournant vers moi ? Je vous demande pardon, répondis-je ; vous m'avez mis ſur ma folie, & auſſitôt mon imagination s'eſt échappée. Quelle eſt donc cette folie, reprit-elle ? Hélas ! répliquai-je, je ſuis bien fâché qu'il faille vous l'avouer. Je me ſuis mis dans la tête que chaque étoile pourroit bien être un monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fût vrai ; mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaiſir à croire. C'eſt une idée qui me plaît, & qui s'eſt placée dans mon eſprit d'une maniere riante. Selon moi, il n'y a pas juſqu'aux vérités à qui l'agrément ne ſoit néceſſaire. Eh bien, reprit-elle, puiſque votre folie eſt ſi agréable, donnez-la moi ; je croirai ſur les étoiles

tout ce que vous voudrez, pourvu que j'y trouve du plaiſir. Ah ! madame, répondis-je bien vîte, ce n'eſt pas un plaiſir comme celui que vous auriez à une comédie de Moliere ; c'en eſt un qui eſt je ne ſais où dans la raiſon, & qui ne fait rire que l'eſprit. Quoi donc, reprit-elle, croyez-vous qu'on ſoit incapable des plaiſirs qui ne ſont que dans la raiſon ? Je veux tout-à-l'heure vous faire voir le contraire. Apprenez-moi vos étoiles. Non, répliquai-je, il ne me ſera point reproché que dans un bois, à dix heures du ſoir, j'aie parlé de philoſophie à la plus aimable perſonne que je connoiſſe. Cherchez ailleurs vos philoſophes.

J'eus beau me défendre encore quelque tems ſur ce ton-là ; il fallut céder. Je lui fis du moins promettre, pour mon honneur, qu'elle me garderoit le ſecret ; & quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vis que je ne ſavois par où commencer mon diſcours ; car, avec une perſonne comme elle, qui ne ſavoit rien en matiere de phyſique, il falloit prendre les choſes de bien loin, pour

lui prouver que la terre pouvoit être une planete, les planetes autant de terres, & toutes les étoiles autant de ſoleils qui éclairoient des mondes. J'en revenois toujours à lui dire qu'il auroit mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes perſonnes raiſonnables auroient fait en notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la philoſophie, voici par où je commençai.

Toute la philoſophie, lui dis-je, n'eſt fondée que ſur deux choſes, ſur ce qu'on a l'eſprit curieux & les yeux mauvais ; car ſi vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien ſi les étoiles ſont des ſoleils qui éclairent autant de mondes, ou ſi elles n'en ſont pas ; & ſi, d'un autre côté, vous étiez moins curieuſe, vous ne vous ſoucieriez pas de le ſavoir, ce qui reviendroit au même : mais on veut ſavoir plus qu'on ne voit ; c'eſt-là la difficulté. Encore ſi ce qu'on voit, on le voyoit bien, ce ſeroit toujours autant de connu ; mais on le voit tout autrement qu'il n'eſt. Ainſi, les vrais philoſophes paſſent leur vie à ne point croire

ce qu'ils voient, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point ; & cette condition n'eſt pas, ce me ſemble, trop à envier. Sur cela, je me figure toujours que la nature eſt un grand ſpectacle, qui reſſemble à celui de l'opéra. Du lieu où vous êtes à l'opéra, vous ne voyez pas le théatre tout-à-fait comme il eſt : on a diſpoſé les décorations & les machines pour faire de loin un effet agréable, & on cache à votre vue ces roues & ces contrepoids qui font tous les mouvemens. Auſſi ne vous embarraſſez-vous guere de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que quelque machiniſte caché dans le parterre, qui s'inquiete d'un vol qui lui aura paru extraordinaire, & qui veut abſolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyez bien que ce machiniſte-là eſt aſſez fait comme les philoſophes. Mais ce qui, à l'égard des philoſophes, augmente la difficulté, c'eſt que dans les machines que la nature préſente à nos yeux, les cordes ſont parfaitement bien cachées, & elles le ſont ſi bien, qu'on a été long-tems à deviner ce qui

cauſoit les mouvemens de l'univers : car repréſentez-vous tous les ſages à l'opéra, ces Pythagores, ces Platons, ces Ariſtotes, & tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles : ſuppoſons qu'ils voyoient le vol de Phaéton que les vents enlevent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne ſavoient point comment le derriere du théatre étoit diſpoſé. L'un d'eux diſoit : « C'eſt une » vertu ſecrette qui enleve Phaéton ». L'autre : « Phaéton eſt compoſé de cer» tains nombres qui le font monter ». L'autre : « Phaéton a une certaine amitié » pour le haut du théatre ; il n'eſt pas à » ſon aiſe quand il n'y eſt pas ». L'autre : « Phaéton n'eſt pas fait pour voler ; mais » il aime mieux voler, que de laiſſer le » haut du théâtre vide », & cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'antiquité. A la fin, Deſcartes & quelques autres modernes ſont venus, qui ont dit : « Phaéton monte, » parce qu'il eſt tiré par des cordes, & » qu'un poids plus peſant que lui deſ» cend ». Ainſi, on ne croit plus qu'un

corps ſe remue, s'il n'eſt tiré, ou plutôt pouſſé par un autre corps : on ne croit plus qu'il monte ou qu'il deſcende, ſi ce n'eſt par l'effet d'un contre-poids ou d'un reſſort; & qui verroit la nature telle qu'elle eſt, ne verroit que le derriere du théatre de l'opéra. A ce compte, dit la marquiſe, la la philoſophie eſt devenue bien méchanique ? Si méchanique, répondis-je, que je crains qu'on n'en ait bientôt honte. On veut que l'univers ne ſoit en grand que ce qu'une montre eſt en petit, & que tout s'y conduiſe par des mouvemens réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avouez la vérité. N'avez-vous pas eu quelquefois une idée plus ſublime de l'univers, & ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritoit ? J'ai vu des gens qui l'en eſtimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moi, répliqua-t-elle, je l'en eſtime beaucoup plus, depuis que je ſais qu'il reſſemble à une montre. Il eſt ſurprenant que l'ordre de la nature, tout admirable qu'il eſt, ne roule que ſur des choſes ſi ſimples.

Je ne ſais pas, lui répondis-je, qui vous

vous a donné des idées ſi ſaines; mais, en vérité, il n'eſt pas trop commun de les avoir. Aſſez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux, enveloppé d'une obſcurité qu'ils reſpectent. Ils n'admirent la nature, que parce qu'ils la croient une eſpece de magie où l'on n'entend rien; & il eſt ſûr qu'une choſe eſt déshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçue. Mais, madame, continuai-je, vous êtes ſi bien diſpoſée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je crois que je n'ai qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le monde.

De la terre où nous ſommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'eſt ce ciel bleu, cette grande voûte où il ſemble que les étoiles ſont attachées comme des clous. On les appelle fixes, parce qu'elles ne paroiſſent avoir que le mouvement de leur ciel, qui les emporte avec lui d'orient en occident. Entre la terre & cette derniere voûte des cieux, ſont ſuſpendus à différentes hauteurs, le ſoleil, la lune, & les cinq autres aſtres qu'on appelle des planetes, mercure, vénus, mars, jupiter &

ſaturne. Ces planetes n'étant point attachées à un même ciel, ayant des mouvemens inégaux, elles ſe regardent diverſement, & figurent diverſement enſemble ; au lieu que les étoiles fixes ſont toujours dans la même ſituation les unes à l'égard des autres. Le chariot, par exemple, que vous voyez, qui eſt formé de ces ſept étoiles, a toujours été fait comme il eſt, & le ſera encore longtems ; mais la lune eſt tantôt proche du ſoleil, tantôt elle en eſt éloignée, & il en va de même des autres planetes. Voilà comme les choſes parurent à ces anciens bergers de Chaldée, dont le grand loiſir produiſit les premieres obſervations, qui ont été le fondement de l'aſtronomie ; car l'aſtronomie eſt née dans la Chaldée, comme la géométrie naquit, dit-on, en Egypte, où les inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, furent cauſe que chacun voulut inventer des meſures exactes pour reconnoître ſon champ d'avec celui de ſon voiſin. Ainſi, l'aſtronomie eſt fille de l'oiſiveté ; la géométrie eſt fille de l'intérêt ; & s'il étoit

queſtion de la poéſie, nous trouverions apparemment qu'elle eſt fille de l'amour.

Je ſuis bien aiſe, dit la marquiſe, d'avoir appris cette généalogie des ſciences, & je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'aſtronomie. La géométrie, ſelon ce que vous me dites, demanderoit une ame plus intéreſſée que je ne l'ai, & la poéſie en demanderoit une plus tendre ; mais j'ai autant de loiſir que l'aſtronomie en peut demander. Heureuſement encore nous ſommes à la campagne, & nous y menons quaſi une vie paſtorale ; tout cela convient à l'aſtronomie. Ne vous y trompez pas, madame, repris-je ; ce n'eſt pas la vraie vie paſtorale, que de parler des planetes & des étoiles fixes. Voyez ſi c'eſt à cela que les gens de l'Aſtrée paſſent leur tems. Oh ! répondit-elle, cette ſorte de bergerie-là eſt trop dangereuſe. J'aime mieux celle de ces Chaldéens dont vous me parliez. Recommencez un peu, s'il vous plaît, à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette diſpoſition des cieux que vous m'avez dite, de quoi fut-il queſtion ? Il fut queſtion, repris-je, de deviner comment tou-

tes les parties de l'univers devoient être arrangées, & c'eſt-là ce que les ſavans appellent faire un ſyſtême. Mais avant que je vous explique le premier des ſyſtêmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous ſommes tous faits naturellement comme un certain fou Athénien, dont vous avez entendu parler, qui s'étoit mis dans la fantaiſie que tous les vaiſſeaux qui abordoient au port de Pyrée lui appartenoient. Notre folie, à nous autres, eſt de croire auſſi que toute la nature, ſans exception, eſt deſtinée à nos uſages; & quand on demande à nos philoſophes à quoi ſert ce nombre prodigieux d'étoiles fixes, dont une partie ſuffiroit pour faire ce qu'elles font toutes; ils vous répondent froidement, qu'elles ſervent à leur réjouir la vue. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la terre fût en repos au centre de l'univers, tandis que tous les corps céleſtes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner à l'entour pour l'éclairer. Ce fut donc au-deſſus de la terre qu'on plaça la lune, & au-deſſus de la lune on plaça mer-

cure, enſuite vénus, le ſolei!, mars, jupiter, ſaturne. Au-deſſus de tout cela étoit le ciel des étoiles fixes. La terre ſe trouvoit juſtement au milieu des cercles que décrivent ces planetes, & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés de la terre, & par conſéquent les planetes, plus éloignées, employoient plus de tems à faire leur cours, ce qui effectivement eſt vrai. Mais je ne ſais pas, interrompit la marquiſe, pourquoi vous ſemblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'univers; il me paroît aſſez net & aſſez intelligible, & pour moi je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, répliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce ſyſtême. Si je vous le donnois tel qu'il a été conçu par Ptolomée ſon auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des planetes ne ſont pas ſi réguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, tantôt en un ſens, tantôt en un autre, & qu'elles ne ſoient quelquefois plus éloignées de la terre, quelquefois plus proches; les anciens avoient imaginé je

ne ſais combien de cercles différemment entrelacés les uns dans les autres, par leſquels ils ſauvoient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces cercles étoit ſi grand, que dans un tems où l'on ne connoiſſoit encore rien de meilleur, un roi de Caſtille, grand mathématicien, mais apparemment peu dévot, diſoit que ſi Dieu l'eût appellé à ſon conſeil quand il fit le monde, il lui eût donné de bons avis. La penſée eſt un peu trop libertine; mais cela même eſt aſſez plaiſant, que ce ſyſtême fut alors une occaſion de pécher, parce qu'il étoit trop confus. Les bons avis que ce roi vouloit donner, regardoient, ſans doute, la ſuppreſſion de tous ces cercles dont on avoit embarraſſé les mouvemens céleſtes. Apparemment ils regardoient auſſi une autre ſuppreſſion de deux ou trois cieux ſuperflus qu'on avoit mis au-delà des étoiles fixes. Ces philoſophes, pour expliquer une ſorte de mouvement dans les corps céleſtes, faiſoient au-delà du dernier ciel que nous voyons, un ciel de cryſtal, qui imprimoit ce mouvement aux cieux inférieurs. Avoient-ils nouvelle

d'un autre mouvement? c'étoit auſſitôt un autre ciel de cryſtal. Enfin, les cieux de cryſtal ne leur coûtoient rien. Et pourquoi ne les faiſoit-on que de cryſtal, dit la marquiſe? N'euſſent-ils pas été bons de quelqu'autre matiere? Non, répondis-je; il falloit que la lumiere paſſât au travers, & d'ailleurs il falloit qu'ils fuſſent ſolides. Il le falloit abſolument: car Ariſtote avoit trouvé que la ſolidité étoit une choſe attachée à la nobleſſe de leur nature; & puiſqu'il l'avoit dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais on a vu des cometes qui, étant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois, briſeroient tout le cryſtal des cieux par où elles paſſent, & caſſeroient tout l'univers; & il a fallu ſe réſoudre à faire les cieux d'une matiere fluide, telle que l'air. Enfin, il eſt hors de doute, par les obſervations de ces derniers ſiecles, que vénus & mercure tournent autour du ſoleil, & non autour de la terre, & l'ancien ſyſtême eſt abſolument inſoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en propoſer un qui ſatisfait à tout, & qui diſpenſeroit le roi de Caſtille de donner des

avis ; car il eſt d'une ſimplicité charmante, & qui ſeule le feroit préférer. Il ſembleroit, interrompit la marquiſe, que votre philoſophie eſt une eſpece d'enchere, où ceux qui offrent de faire les choſes à moins de frais, l'emportent ſur les autres. Il eſt vrai, repris-je, & ce n'eſt que par-là qu'on peut attraper le plan ſur lequel la nature a fait ſon ouvrage. Elle eſt d'une épargne extraordinaire ; tout ce qu'elle pourra faire d'une maniere qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne ſeroit preſque rien, ſoyez ſûre qu'elle ne le fera que de cette maniere-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence ſurprenante, qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'eſt que la magnificence eſt dans le deſſein, & l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand deſſein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres, nous ſommes ſujets à renverſer ſouvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le deſſein qu'a eu la nature, & la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit deſſein, qu'elle exécute avec dix fois plus de dépenſe qu'il ne faudroit ; cela eſt tout-à fait ridicule. Je ſerai bien aiſe, dit-elle, que le ſyſtême dont vous m'allez parler, imite de fort près la nature ; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, repris-je. Figurez-vous un Allemand nommé Copernic, qui fait main-baſſe ſur tous ces cercles différens, & ſur tous ces cieux ſolides qui avoient été imaginés par l'antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pieces. Saiſi d'une noble fureur d'aſtronome, il prend la terre & l'envoie bien loin du centre de l'univers, où elle s'étoit placée, & dans ce centre il y met le ſoleil, à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les planetes ne tournent plus autour de la terre, & ne l'enferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'eſt en quelque ſorte par haſard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne préſentement autour du ſoleil ; la terre y tourne

elle-même ; &, pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux planetes & aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleſte dont cette petite terre ſe faiſoit accompagner & environner, il ne lui eſt demeuré que la lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la marquiſe, il vient de vous prendre un enthouſiaſme qui vous a fait expliquer les choſes ſi pompeuſement, que je ne crois pas les avoir entendues. Le ſoleil eſt au centre de l'univers, & là il eſt immobile ; après lui, qu'eſt-ce qui ſuit ? C'eſt mercure, répondis-je ; il tourne autour du ſoleil, en ſorte que le ſoleil eſt à peu-près le centre du cercle que mercure décrit. Au-deſſus de mercure eſt vénus, qui tourne de même autour du ſoleil. Enſuite vient la terre, qui, étant plus élevée que mercure & vénus, décrit autour du ſoleil un plus grand cercle que ces planetes. Enfin, ſuivent mars, jupiter, ſaturne, ſelon l'ordre où je vous les nomme ; & vous voyez bien que ſaturne doit décrire au-

tour du ſoleil le plus grand cercle de tous ; auſſi emploie-t-il plus de tems qu'aucune autre planete à faire ſa révolution. Et la lune, vous l'oubliez, interrompit-elle ? Je la retrouverai bien, repris-je. La lune tourne autour de la terre, & ne l'abandonne point ; mais comme la terre avance toujours dans le cercle qu'elle décrit autour du ſoleil, la lune la ſuit, en tournant toujours autour d'elle ; & ſi elle tourne autour du ſoleil, ce n'eſt que pour ne point quitter la terre.

Je vous entends, répondit-elle, & j'aime la lune, de nous être reſtée, lorſque toutes les autres planetes nous abandonnoient. Avouez que ſi votre Allemand eût pu nous la faire perdre, il l'auroit fait volontiers ; car je vois dans tout ſon procédé qu'il étoit bien mal-intentionné pour la terre. Je lui ſais bon gré, répliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étoient mis à la plus belle place de l'univers, & j'ai du plaiſir à voir préſentement la terre dans la foule des planetes. Bon ! répondit-elle, croyez-vous que la vanité des hommes s'étende juſqu'à l'aſ-

tronomie ? Croyez-vous m'avoir humiliée, pour m'avoir appris que la terre tourne autour du ſoleil ? Je vous jure que je ne m'en eſtime pas moins. Mon Dieu, madame, repris-je, je ſais bien qu'on ſera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préſéance de deux planetes ne ſera jamais une ſi grande affaire que celle de deux ambaſſadeurs. Cependant, la même inclination, qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une cérémonie, fait qu'un philoſophe, dans un ſyſtême, ſe met au centre du monde, s'il peut. Il eſt bien aiſe que tout ſoit fait pour lui ; il ſuppoſe peut-être, ſans s'en appercevoir, ce principe qui le flatte, & ſon cœur ne laiſſe pas de s'intéreſſer à une affaire de pure ſpéculation. Franchement, répliqua-t-elle, c'eſt-là une calomnie que vous avez inventée contre le genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le ſyſtême de Copernic, puiſqu'il eſt ſi humiliant? Auſſi, repris-je, Copernic lui-même ſe défioit-il fort du ſuccès de ſon opinion.

Il fut très-long tems à ne la vouloir pas publier. Enfin, il s'y réſolut, à la priere de gens très-conſidérables ; mais auſſi, le jour qu'on lui apporta le premier exemplaire imprimé de ſon livre, ſavez-vous ce qu'il fit ? Il mourut. Il ne voulut point eſſuyer toutes les contradictions qu'il prévoyoit, & ſe tira habilement d'affaire. Ecoutez, dit la marquiſe, il faut rendre juſtice à tout le monde. Il eſt ſûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du ſoleil ; car enfin, on ne change point de place, & on ſe retrouve toujours le matin où l'on s'étoit couché le ſoir. Je vois, ce me ſemble, à votre air, que comme la terre toute entiere marche..... Aſſurément, interrompis-je, c'eſt la même choſe que ſi vous vous endormiez dans un bateau qui allât ſur la riviere ; vous vous trouveriez à votre réveil dans la même place & dans la même ſituation à l'égard de toutes les parties du bateau. Oui : mais, répliqua-t-elle, voici une différence ; je trouverois à mon réveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon bateau auroit changé de place. Mais il n'en

va pas de même de la terre ; j'y retrouve toutes choſes comme je les avois laiſſées. Non pas, madame, répondis-je, non pas ; le rivage eſt changé auſſi. Vous ſavez qu'au-delà de tous les cercles des planetes, ſont les étoiles fixes : voilà notre rivage. Je ſuis ſur la terre, & la terre décrit un grand cercle autour du ſoleil. Je regarde au centre de ce cercle ; j'y vois le ſoleil. S'il n'effaçoit point les étoiles, en pouſſant ma vue en ligne droite au-delà du ſoleil, je le verrois néceſſairement répondre à quelques étoiles fixes ; mais je vois aiſément pendant la nuit à quelles étoiles il a répondu le jour, & c'eſt exactement la même choſe. Si la terre ne changeoit point de place ſur le cercle où elle eſt, je verrois toujours le ſoleil répondre aux mêmes étoiles fixes ; mais dès que la terre change de place, il faut que je la voie répondre à d'autres étoiles. C'eſt là le rivage qui change tous les jours ; & comme la terre fait ſon cercle en un an autour du ſoleil, je vois le ſoleil en l'eſpace d'une année répondre ſucceſſivement à diverſes étoiles fixes qui compoſent un cercle : ce cercle

s'appelle le zodiaque. Voulez-vous que je vous faſſe ici une figure ſur le fable ? Non, répondit-elle, je m'en paſſerai bien, & puis cela donneroit à mon parc un air ſavant que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas ouï dire qu'un philoſophe, qui fut jeté par un naufrage dans une iſle qu'il ne connoiſſoit point, s'écria à ceux qui le ſuivoient, en voyant de certaines figures, des lignes & des cercles tracés ſur le bord de la mer : « Courage, compagnons, » l'iſle eſt habitée ; voici des pas d'hom- » mes. » Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, & qu'il ne faut pas qu'on en voie ici.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voie que des pas d'amans, c'eſt-à-dire, votre nom & vos chiffres gravés ſur l'écorce des arbres par la main de vos adorateurs. Laiſſons-là, je vous prie, les adorateurs, reprit-elle, & parlons du ſoleil. J'entends bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le cercle que nous décrivons nous-mêmes, mais ce tour ne s'acheve qu'en un an, & celui que le ſoleil

fait tous les jours ſur notre tête, comment ſe fait-il ? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui rouleroit ſur cette allée auroit deux mouvemens ? Elle iroit vers le bout de l'allée, & en même tems elle tourneroit pluſieurs fois ſur elle-même, en ſorte que la partie de cette boule qui eſt en-haut deſcendroit en-bas, & que celle d'en-bas monteroit en-haut. La terre fait la même choſe. Dans le tems qu'elle avance ſur le cercle qu'elle décrit en un an autour du ſoleil, elle tourne ſur elle-même en vingt-quatre heures. Ainſi, en vingt-quatre heures chaque partie de la terre perd le ſoleil & le recouvre ; & à meſure qu'en tournant on va vers le côté où eſt le ſoleil, il ſemble qu'il s'éleve ; & quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il ſemble qu'il s'abaiſſe. Cela eſt aſſez plaiſant, dit-elle ; la terre prend tout ſur ſoi, & le ſoleil ne fait rien : & quand la lune & les autres planetes & les étoiles fixes paroiſſent faire un tour ſur notre tête, en vingt-quatre heures, c'eſt donc auſſi une imagination ? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cauſe. Les planetes

font ſeulement leurs cercles autour du ſoleil, en des tems inégaux, ſelon leurs diſtances inégales ; & celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du zodiaque, ou de ce cercle d'étoiles fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé ſur ſon cercle, que parce que nous avons avancé ſur le nôtre. Nous marchons, & les autres planetes marchent auſſi ; mais plus ou moins vîte que nous. Cela nous met dans différens points de vue à leur égard, & nous fait paroître dans leur cours des bizarreries dont il n'eſt pas néceſſaire que je vous parle. Il ſuffit que vous ſachiez que ce qu'il y a d'irrégulier dans les planetes, ne vient que de la diverſe maniere dont notre mouvement nous les fait rencontrer, & qu'au fond elles ſont toutes très-réglées. Je conſens qu'elles le ſoient, dit la marquiſe ; mais je voudrois bien que leur régularité coutât moins à la terre : on ne l'a guere ménagée ; & pour une groſſe maſſe auſſi peſante qu'elle eſt, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aime-

riez-vous mieux que le ſoleil, & tous les autres aſtres, qui ſont de très-grands corps, fiſſent en vingt-quatre heures, autour de la terre, un tour immenſe? que les étoiles fixes, qui ſeroient dans le plus grand cercle, parcouruſſent en un jour plus de vingt-ſept mille ſix cents ſoixante fois deux cents millions de lieues? Car il faut que tout cela arrive, ſi la terre ne tourne pas ſur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité, il eſt bien plus raiſonnable qu'elle faſſe ce tour, qui n'eſt tout au plus que de neuf mille lieues. Vous voyez bien que neuf mille lieues, en comparaiſon de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne ſont qu'une bagatelle.

Oh! répliqua la marquiſe, le ſoleil & les aſtres ſont tout de feu, & le mouvement ne leur coûte rien; mais la terre ne paroît guere portative. Et croiriez-vous, repris-je, ſi vous n'en aviez l'expérience, que ce fût quelque choſe de bien portatif, qu'un gros navire monté de cent cinquante pieces de canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une très-grande quantité de marchandiſes? Cependant, il ne

faut qu'un petit ſouffle de vent pour le faire aller ſur l'eau, parce que l'eau eſt liquide, & que, ſe laiſſant diviſer avec facilité, elle réſiſte peu au mouvement du navire; ou, s'il eſt au milieu d'une riviere, il ſuivra ſans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainſi, la terre, toute maſſive qu'elle eſt, eſt aiſément portée au milieu de la matiere céleſte, qui eſt infiniment plus fluide que l'eau, & qui remplit tout ce grand eſpace où nagent les planetes. Et où faudroit-il que la terre fût cramponnée, pour réſiſter au mouvement de cette matiere céleſte, & ne s'y pas laiſſer emporter? C'eſt comme ſi une petite boule de bois pouvoit ne pas ſuivre le courant d'une riviere.

Mais, répliqua-t-elle encore, comment la terre, avec tout ſon poids, ſe ſoutient-elle ſur votre matiere céleſte, qui doit être bien légere, puiſqu'elle eſt ſi fluide? Ce n'eſt pas à dire, répondis-je, que ce qui eſt fluide en ſoit plus léger. Que dites-vous de notre gros vaiſſeau, qui, avec tout ſon poids, eſt plus léger que l'eau, puiſqu'il y ſurnage? Je ne veux plus vous dire rien,

dit-elle comme en colere, tant que vous aurez le gros vaiſſeau. Mais m'aſſurez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre ſur une pirouette auſſi légere que vous me faites la terre ? Eh bien, lui répondis-je, faiſons porter la terre par quatre éléphans, comme font les Indiens. Voici bien un autre ſyſtême, s'écria-t-elle ! Du moins j'aime ces gens-là d'avoir pourvu à leur ſûreté, & fait de bons fondemens ; au lieu que nous autres Copernicien, nous ſommes aſſez inconſidérés pour vouloir bien nager à l'aventure dans cette matiere céleſte. Je gage que ſi les Indiens ſavoient que la terre fût le moins du monde en péril de ſe mouvoir, ils doubleroient les éléphans.

Cela le mériteroit bien, repris-je, en riant de ſa penſée ; il ne faut point épargner les éléphans, pour dormir en aſſurance ; & ſi vous en avez beſoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre ſyſtême autant qu'il nous plaira ; enſuite nous les retrancherons peu-à-peu, à meſure que vous vous raſſurerez. Sérieuſement, reprit-elle, je ne crois pas dès à préſent qu'ils me ſoient fort néceſſaires, & je me ſens aſſez de courage

pour oſer tourner. Vous irez encore plus loin, répliquai-je ; vous tournerez avec plaiſir, & vous ferez ſur ce ſyſtême des idées réjouiſſantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je ſuis ſuſpendu en l'air, & que j'y demeure ſans mouvement, pendant que la terre tourne ſans moi en vingt-quatre heures. Je vois paſſer ſous mes yeux tous ces viſages différens, les uns blancs, les autres noirs, les autres baſanés, les autres olivâtres. D'abord ce ſont des chapeaux, & puis des turbans, & puis des têtes chevelues, & puis des têtes raſées ; tantôt des villes à clochers, tantôt des villes à longues aiguilles qui ont des croiſſans, tantôt des villes à tours de porcelaine, tantôt de grands pays qui n'ont que des cabanes ; ici de vaſtes mers, là des déſerts épouvantables ; enfin, toute cette variété infinie qui eſt ſur la ſurface de la terre.

En vérité, dit-elle, tout cela mériteroit bien que l'on donnât vingt-quatre heures de ſon tems à le voir. Ainſi donc, dans le même lieu où nous ſommes à préſent, je ne dis pas dans ce parc, mais dans ce

même lieu, à le prendre dans l'air, il y paſſe continuellement d'autres peuples, qui prennent notre place; & au bout de vingt-quatre heures, nous y revenons.

Copernic, lui répondis-je, ne le comprendroit pas mieux. D'abord il paſſera par ici des Anglois, qui raiſonneront peut-être de quelque deſſein de politique avec moins de gaîté que nous ne raiſonnons de notre philoſophie; enſuite viendra une grande mer, & il pourra ſe trouver en ce lieu-là quelque vaiſſeau qui n'y ſera pas ſi à ſon aiſe que nous. Après cela paroîtront des Iroquois, en mangeant tout vif quelque priſonnier de guerre, qui fera ſemblant de ne s'en pas ſoucier; des femmes de la terre de Jeſſo, qui n'emploieront tout leur tems qu'à préparer le repas de leurs maris, & à ſe peindre de bleu les levres & les ſourcils, pour plaire aux plus vilains hommes du monde; des Tartares, qui iront fort dévotement en pélerinage vers ce grand-prêtre, qui ne ſort jamais d'un lieu obſcur, où il n'eſt éclairé que par des lampes, à la lumiere deſquelles on l'adore; de belles Circaſſiennes, qui

ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles croient qui appartient eſſentiellement à leurs maris; de petits Tartares, qui iront voler des femmes pour les Turcs & pour les Perſans; enfin, nous, qui débiterons peut-être encore des rêveries.

Il eſt aſſez plaiſant, dit la marquiſe, d'imaginer ce que vous venez de me dire; mais ſi je voyois tout cela d'en-haut, je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la terre, ſelon que les objets me plairoient plus ou moins; & je vous aſſure que je ferois paſſer bien vîte ceux qui s'embarraſſent de politique, ou qui mangent leurs ennemis: mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curioſité. J'en aurois pour ces belles Circaſſiennes, par exemple, qui ont un uſage ſi particulier. Mais il me vient une difficulté ſérieuſe. Si la terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, & nous reſpirons toujours celui d'un autre pays. Nullement, madame, répondis-je; l'air qui environne la terre ne s'étend que juſqu'à une certaine hauteur, peut-être

juſqu'à vingt lieues tout au plus ; il nous ſuit & tourne avec nous. Vous avez vu quelquefois l'ouvrage d'un ver à ſoie, ou ces coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y empriſonner : elles ſont d'une ſoie fort ſerrée ; mais elles ſont couvertes d'un certain duvet fort léger & fort lâche. C'eſt ainſi que la terre, qui eſt aſſez ſolide, eſt couverte depuis ſa ſurface juſqu'à une certaine hauteur, d'une eſpece de duvet, qui eſt l'air, & toute la coque du ver à ſoie tourne en même tems. Au-delà de l'air eſt la matiere céleſte, incomparablement plus pure, plus ſubtile, & même plus agitée qu'il n'eſt.

Vous me préſentez la terre ſous des idées bien mépriſables, dit la marquiſe. C'eſt pourtant ſur cette coque de ver à ſoie qu'il ſe fait de ſi grands travaux, de ſi grandes guerres, & qu'il regne de tous côtés une ſi grande agitation. Oui, répondis-je ; & pendant ce tems-là, la nature qui n'entre point en connoiſſance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous enſemble d'un mouvement

ment général, & ſe joue de la petite boule.

Il me ſemble, reprit-elle, qu'il eſt ridicule d'être ſur quelque choſe qui tourne, & de ſe tourmenter tant : mais le malheur eſt qu'on n'eſt pas aſſuré qu'on tourne ; car enfin, à ne vous rien céler, toutes les précautions que vous prenez pour m'empêcher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la terre, me ſont ſuſpectes. Eſt-il poſſible qu'il ne laiſſera pas quelque petite marque ſenſible à laquelle on le reconnoiſſe ?

Les mouvemens les plus naturels, répondis-je, & les plus ordinaires, ſont ceux qui ſe font le moins ſentir : cela eſt vrai juſques dans la morale. Le mouvement de l'amour-propre nous eſt ſi naturel, que le plus ſouvent nous ne le ſentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah ! vous moraliſez, dit-elle, quand il eſt queſtion de phyſique ; cela s'appelle bâiller. Retirons-nous ; auſſi-bien en voilà aſſez pour la premiere fois : demain nous reviendrons ici,

vous avec vos ſyſtêmes, & moi avec mon ignorance.

En retournant au château, je lui dis, pour épuiſer la matiere des ſyſtêmes, qu'il y en avoit un troiſieme inventé par Tycho-Brahé, qui, voulant abſolument que la terre fût immobile, la plaçoit au centre du monde, & faiſoit tourner autour d'elle le ſoleil, autour duquel tournoient toutes les autres planetes, parce que, depuis les nouvelles découvertes, il n'y avoit pas moyen de faire tourner les planetes autour de la terre. Mais la marquiſe, qui a le diſcernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la terre de tourner autour du ſoleil, puiſqu'on n'en pouvoit pas exempter tant d'autres grands corps; que le ſoleil n'étoit plus ſi propre à tourner autour de la terre, depuis que toutes les planetes tournoient autour de lui; que ce ſyſtême ne pouvoit être propre tout au plus qu'à ſoutenir l'immobilité de la terre, quand on avoit bien envie de la ſoutenir, & nullement à la perſuader; & enfin, il fut réſolu que nous nous en tiendrions à celui

de Copernic, qui eſt plus uniforme & plus riant, & n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la ſimplicité dont il eſt perſuade, & ſa hardieſſe fait plaiſir.

SECOND SOIR.

Que la Lune eſt une Terre habitée.

Le lendemain au matin, dès que l'on put entrer dans l'appartement de la marquiſe, j'envoyai ſavoir de ſes nouvelles, & lui demander ſi elle avoit pu dormir en tournant : elle me fit répondre qu'elle étoit déja toute accoutumée à cette allure de la terre, & qu'elle avoit paſſé la nuit auſſi tranquillement qu'auroit pu faire Copernic lui-même. Quelque tems après, il vint chez elle du monde, qui y demeura juſqu'au ſoir, ſelon l'ennuyeuſe coutume de la campagne : encore leur fut-on bien obligé ; car la campagne leur donnoit auſſi le droit de pouſſer leur viſite juſqu'au lendemain, s'ils euſſent voulu, & ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainſi, la marquiſe & moi, nous nous retrouvâmes libres le ſoir. Nous allâmes encore dans le parc, & la converſation ne manqua pas de tourner auſſitôt ſur nos

ſyſtêmes. Elle les avoit ſi bien conçus, qu'elle dédaigna d'en parler une ſeconde fois, & elle voulut que je la menaſſe à quelque choſe de nouveau. Eh bien donc, lui dis-je, puiſque le ſoleil, qui eſt préſentement immobile, a ceſſé d'être planete, & que la terre qui ſe meut autour de lui a commencé d'en être une, vous ne ſerez pas ſi ſurpriſe d'entendre dire que la lune eſt une terre comme celle-ci, & qu'apparemment elle eſt habitée. Je n'ai pourtant jamais ouï parler de la lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une viſion. C'en eſt peut-être une auſſi, répondis-je. Je ne prends parti dans ces choſes-là, que comme on en prend dans les guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti oppoſé, & qu'on a des ménagemens avec ſes ennemis même. Pour moi, quoique je croie la lune habitée, je ne laiſſe pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas ; & je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, ſi elle avoit le deſ-

ſus : mais en attendant qu'ils aient ſur nous quelque avantage conſidérable, voici ce qui m'a fait pencher du côté des habitans de la lune.

Suppoſons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint-Denis, & qu'un bourgeois de Paris, qui ne ſera jamais ſorti de ſa ville, ſoit ſur les tours de Notre-Dame, & voie Saint-Denis de loin ; on lui demandera s'il croit que Saint-Denis ſoit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non ; car, dira-t-il, je vois bien les habitans de Paris, mais ceux de Saint-Denis je ne les vois point : on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui repréſentera, qu'à la vérité quand on eſt ſur les tours de Notre-Dame, on ne voit pas les habitans de Saint-Denis, mais que l'éloignement en eſt cauſe ; que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis reſſemble fort à Paris ; que Saint-Denis a des clochers, des maiſons, des murailles, & qu'il pourroit bien encore reſſembler à Paris pour être habité. Tout cela ne gagnera rien ſur mon bourgeois ; il s'obſtinera toujours à ſoutenir

que Saint-Denis n'eſt point habité, puiſqu'il n'y voit perſonne. Notre Saint-Denis, c'eſt la lune, & chacun de nous eſt ce bourgeois de Paris, qui n'eſt jamais ſorti de ſa ville.

Ah ! interrompit la marquiſe, vous nous faites tort ; nous ne ſommes point ſi ſots que votre bourgeois : puiſqu'il voit que Saint-Denis eſt tout fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raiſon pour ne le pas croire habité ; mais la lune n'eſt point du tout faite comme la terre. Prenez garde, madame, repris-je ; car s'il faut que la lune reſſemble en tout à la terre, vous voilà dans l'obligation de croire la lune habitée. J'avoue, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en diſpenſer, & je vous vois un air de confiance qui me fait déja peur. Les deux mouvemens de la terre, dont je ne me fuſſe jamais doutée, me rendent timide ſur tout le reſte ; mais pourtant ſeroit-il bien poſſible que la terre fût lumineuſe comme la lune ? car il faut cela pour leur reſſemblance. Hélas ! madame, répliquai-je, être lumineux n'eſt pas ſi grand'choſe que vous penſez. Il

n'y a que le ſoleil en qui cela ſoit une qualité conſidérable. Il eſt lumineux par lui-même, & en vertu d'une nature particuliere qu'il a ; mais les planetes n'éclairent que parce qu'elles ſont éclairées de lui. Il envoie ſa lumiere à la lune ; elle nous la renvoie, & il faut que la terre renvoie auſſi à la lune la lumiere du ſoleil : il n'y a pas plus loin de la terre à la lune, que de la lune à la terre.

Mais, dit la marquiſe, la terre eſt-elle auſſi propre que la lune à renvoyer la lumiere du ſoleil ? Je vous vois toujours pour la lune, repris-je, un reſte d'eſtime dont vous ne ſauriez vous défaire. La lumiere eſt compoſée de petites balles qui bondiſſent ſur ce qui eſt ſolide, & retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles paſſent au travers de ce qui leur préſente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainſi, ce qui fait que la lune nous éclaire, c'eſt qu'elle eſt un corps dur & ſolide, ce qui nous renvoie ces petites balles. Or, je crois que vous ne conteſterez pas à la terre cette même dureté & cette même ſolidité. Admirez donc

ce que c'eſt que d'être poſté avantageuſement. Parce que la lune eſt éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un corps lumineux, & nous ignorons que ce ſoit une groſſe maſſe ſemblable à la terre. Au contraire, parce que la terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paroît qu'une groſſe maſſe, propre ſeulement à fournir de la pâture aux animaux, & nous ne nous appercevons pas qu'elle eſt lumineuſe, faute de nous pouvoir mettre à quelque diſtance d'elle. Il en iroit donc de la même maniere, dit la marquiſe, que lorſque nous ſommes frappés de l'éclat des conditions élevées au-deſſus des nôtres, & que nous ne voyons pas qu'au fond elles ſe reſſemblent toutes extrêmement.

C'eſt la même choſe, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous ſommes toujours dans un mauvais point de vue. Nous voulons juger de nous, nous en ſommes trop près ; nous voulons juger des autres, nous en ſommes trop loin. Qui ſeroit entre la lune & la terre, ce ſeroit la vraie place pour les bien voir. Il

faudroit être ſimplement ſpectateur du monde, & non pas habitant. Je ne me conſolerai jamais, dit-elle, de l'injuſtice que nous faiſons à la terre, & de la préoccupation trop favorable où nous ſommes pour la lune, ſi vous ne m'aſſurez que les gens de la lune ne connoiſſent pas mieux leurs avantages que nous les nôtres, & qu'ils prennent notre terre pour un aſtre, ſans ſavoir que leur habitation en eſt une auſſi. Pour cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur paroiſſons faire aſſez réguliérement nos fonctions d'aſtre. Il eſt vrai qu'ils ne nous voient pas décrire un cercle autour d'eux; mais il n'importe, voici ce que c'eſt. La moitié de la lune qui ſe trouva tournée vers nous au commencement du monde, y a toujours été tournée depuis; elle ne nous préſente jamais que ces yeux, cette bouche & le reſte de ce viſage que notre imagination lui poſe ſur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié oppoſée ſe préſentoit à nous, d'autres taches différemment arrangées, nous feroient, ſans doute, imaginer quelque autre figure. Ce

n'eſt pas que la lune ne tourne ſur elle-même; elle y tourne en autant de tems qu'autour de la terre, c'eſt-à-dire en un mois: mais lorſqu'elle fait une partie de ce tour ſur elle-même, & qu'il devroit ſe cacher à nous, une joue, par exemple, de ce prétendu viſage, & paroître quelque autre choſe, elle fait juſtement une ſemblable partie de ſon cercle autour de la terre; & ſe mettant dans un nouveau point de vue, elle nous montre encore cette même joue. Ainſi la lune, qui, à l'égard du ſoleil & des autres aſtres, tourne ſur elle-même, n'y tourne point à notre égard. Ils lui paroiſſent tous ſe lever & ſe coucher en l'eſpace de quinze jours; mais pour notre terre, elle la voit toujours ſuſpendue au même endroit du ciel. Cette immobilité apparente ne convient guere à un corps qui doit paſſer pour un aſtre, mais auſſi elle n'eſt pas parfaite. La lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du viſage ſe cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié oppoſée ſe montre. Or, elle ne manque pas, ſur ma parole, de nous attribuer ce tremble-

ment, & de s'imaginer que nous avons dans le ciel comme un mouvement de pendule qui va & vient.

Toutes ces planetes, dit la marquiſe, ſont faites comme nous, qui rejetons toujours ſur les autres ce qui eſt en nous-mêmes. La terre dit: *ce n'eſt pas moi qui tourne, c'eſt le ſoleil.* La lune dit: *ce n'eſt pas moi qui tremble, c'eſt la terre.* Il y a bien de l'erreur par-tout. Je ne vous conſeille pas d'entreprendre d'y rien réformer, répondis-je; il vaut mieux que vous acheviez de vous convaincre de l'entiere reſſemblance de la terre & de la lune. Repréſentez-vous ces deux grandes boules ſuſpendues dans les cieux. Vous ſavez que le ſoleil éclaire toujours une moitié des corps qui ſont ronds, & que l'autre moitié eſt dans l'ombre. Il y a donc toujours une moitié, tant de la terre que de la lune, qui eſt éclairée du ſoleil, c'eſt-à-dire, qui a le jour, & une autre moitié qui eſt dans la nuit. Remarquez d'ailleurs, que comme une balle a moins de force & de vîteſſe, après qu'elle a été donner contre une muraille qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même

même la lumiere s'affoiblit, lorſqu'elle a été réfléchie par quelque corps. Cette lumiere blanchâtre, qui nous vient de la lune, eſt la lumiere même du ſoleil; mais elle ne peut venir de la lune à nous que par une réflexion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit, lorſqu'elle étoit reçue directement ſur la lune; & cette lumiere éclatante, que nous recevons du ſoleil, & que la terre réfléchit ſur la lune, ne doit plus être qu'une lumiere blanchâtre quand elle y eſt arrivée. Ainſi, ce qui nous paroît lumineux dans la lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce ſont des parties de la lune qui ont le jour; & les parties de la terre qui ont le jour, lorſqu'elles ſont tournées vers les parties de la lune qui ont la nuit, les éclairent auſſi. Tout depend de la maniere dont la lune & la terre ſe regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la lune, c'eſt qu'elle eſt entre le ſoleil & nous, & qu'elle marche de jour avec le ſoleil. Il faut néceſſairement que toute ſa moitié qui a le jour, ſoit tournée vers le ſoleil, & que toute ſa moitié

qui a la nuit, ſoit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumiere pour ſe faire voir; mais cette moitié de la lune qui a la nuit, étant tournée vers la moitié de la terre qui a le jour, nous voit ſans être vue, & nous voit ſous la même figure que nous voyons la pleine lune. C'eſt alors pour les gens de la lune *pleine terre*, s'il eſt permis de parler ainſi. Enſuite la lune qui avance ſur ſon cercle d'un mois, ſe dégage de deſſous le ſoleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de ſa moitié éclairée, & voilà le croiſſant. Alors auſſi les parties de la lune qui ont la nuit, commencent à ne plus voir toute la moitié de la terre qui a le jour, & nous ſommes en décours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit bruſquement la marquiſe, je ſaurai tout le reſte quand il me plaira; je n'ai qu'à y penſer un moment, & qu'à promener la lune ſur ſon cercle d'un mois. Je vois en général que dans la lune ils ont un mois à rebours du nôtre, & je gage que quand nous avons pleine lune, c'eſt que toute la moitié lumineuſe de la lune eſt tournée vers toute la moitié obſcure de la terre; qu'alors ils ne nous voient point du tout, & qu'ils comptent *nouvelle terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une choſe ſi aiſée. Mais les éclipſes comment vont-elles? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la lune eſt nouvelle, qu'elle eſt entre le ſoleil & nous, & que toute ſa moitié obſcure eſt tournée vers nous qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obſcure ſe jette vers nous. Si la lune eſt juſtement ſous le ſoleil, cette ombre nous le cache, & en même tems noircit une partie de cette moitié lumineuſe de la terre qui étoit vue par la moitié obſcure de la lune. Voilà donc une éclipſe de ſoleil pour nous pendant notre jour, & une éclipſe de terre pour la lune pendant ſa nuit. Lorſque la lune eſt pleine, la terre eſt entre elle & le ſoleil, & toute la moitié obſcure de la terre eſt tournée vers toute la moitié lumineuſe de la lune. L'ombre de la terre ſe jette donc vers la lune; ſi elle tombe ſur le corps de la lune,

elle noircit cette moitié lumineuſe que nous voyons, & à cette moitié lumineuſe qui avoit le jour, elle lui dérobe le ſoleil. Voilà donc une éclipſe de lune pendant notre nuit, & une éclipſe de ſoleil pour la lune pendant le jour dont elle jouiſſoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des éclipſes toutes les fois que la lune eſt entre le ſoleil & la terre, ou la terre entre le ſoleil & la lune, c'eſt que ſouvent ces trois corps ne ſont pas exactement rangés en ligne droite, & que par conſéquent celui qui devroit faire l'éclipſe, jette ſon ombre un peu à côté de celui qui en devroit être couvert.

Je ſuis fort étonnée, dit la marquiſe, qu'il y ait ſi peu de myſtere aux éclipſes, & que tout le monde n'en devine pas la cauſe. Ah! vraiment, répondis-je, il y a bien des peuples, qui, de la maniere dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de long-tems. Dans toutes les Indes orientales on croit que quand le ſoleil & la lune s'éclipſent, c'eſt qu'un certain dragon qui a les griffes fort noires, les étend ſur ces aſtres dont il veut ſe ſaiſir; & vous voyez pendant ce tems-là les rivieres couvertes de

têtes d'Indiens qui ſe ſont mis dans l'eau juſqu'au cou, parce que c'eſt une ſituation très-dévote ſelon eux, & très-propre à obtenir du ſoleil & de la lune qu'ils ſe défendent bien contre le dragon. En Amérique on étoit perſuadé que le ſoleil & la lune étoient fâchés quand ils s'éclipſoient, & Dieu ſait ce qu'on ne faiſoit pas pour ſe raccommoder avec eux. Mais les Grecs, qui étoient ſi rafinés, n'ont-ils pas cru long-tems que la lune étoit enſorcelée, & que des magiciennes la faiſoient deſcendre du ciel pour jeter ſur les herbes une certaine écume malfaiſante? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur, il n'y a que trente-deux ans*, à une certaine éclipſe de ſoleil, qui à la vérité fut totale? Une infinité de gens ne ſe tinrent-ils pas enfermés dans des caves? & les philoſophes qui écrivirent pour nous raſſurer, n'écrivirent-ils pas en vain ou à peu-près? ceux qui s'étoient réfugiés dans les caves en ſortirent-ils?

En vérité, reprit elle, tout cela eſt trop honteux pour les hommes; il devroit y avoir un arrêt du genre humain, qui

* En 1654.

défendît qu'on parlât jamais d'éclipſe, de peur que l'on ne conſerve la mémoire des ſottiſes qui ont été faites ou dites ſur ce chapitre-là. Il faudroit donc, répliquai-je, que le même arrêt abolît la mémoire de toutes choſes, & défendît qu'on parlât jamais de rien ; car je ne ſache rien au monde qui ne ſoit le monument de quelque ſottiſe des hommes.

Dites-moi, je vous prie, une choſe, dit la marquiſe ; ont-ils autant de peur des éclipſes dans la lune, que nous en avons ici ? Il me paroîtroit tout-à-fait burleſque que les Indiens de ce pays-là ſe miſſent à l'eau comme les nôtres ; que les Américains cruſſent notre terre fâchée contre eux ; que les Grecs s'imaginaſſent que nous fuſſions enſorcelés, & que nous allaſſions gâter leurs herbes, & qu'enfin nous leur rendiſſions la conſternation qu'ils cauſent ici-bas. Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrois bien ſavoir pourquoi meſſieurs de la lune auroient l'eſprit plus fort que nous. De quel droit nous feroient-ils peur ſans que nous leur en faſſions ? Je croirois même, ajoutai-je en riant, que comme un nombre prodigieux d'hommes ont été aſſez foûs, & le ſont encore aſſez pour adorer la lune ; il y a des gens dans la lune qui adorent auſſi la terre, & que nous ſommes à genoux les uns devant les autres. Après cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la lune, & donner des criſes à ſes malades ; mais comme il ne faut qu'un peu d'eſprit & d'habileté dans les gens de ce pays-là, pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons, j'avoue que je crains toujours que nous n'ayons quelque déſavantage.

Ne craignez rien, répondis-je ; il n'y a pas d'apparence que nous ſoyions la ſeule ſotte eſpece de l'univers. L'ignorance eſt quelque choſe de bien propre à être généralement répandu : quoique je ne faſſe que deviner celle des gens de la lune, je n'en doute non plus que des nouvelles les plus ſûres qui nous viennent de-là.

Et quelles ſont ces nouvelles ſûres, interrompit-elle ? Ce ſont celles, répondis-je, qui nous ſont rapportées par ces

ſavans qui y voyagent tous les jours avec des lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des terres, des mers, des lacs, de très-hautes montagnes, des abîmes très-profonds.

Vous me ſurprenez, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir ſur la lune des montagnes & des abîmes; cela ſe reconnoît apparemment à des inégalités remarquables : mais comment diſtinguer des terres & des mers ? On les diſtingue, répondis-je, parce que les eaux qui laiſſent paſſer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumiere, & qui en renvoient moins, paroiſſent de loin comme des taches obſcures, & que les terres qui par leur ſolidité la renvoient toute, ſont des endroits plus brillans. L'illuſtre M. Caſſini, l'homme du monde à qui le ciel eſt le mieux connu, a découvert ſur la lune quelque choſe qui ſe ſépare en deux, ſe réunit enſuite, & ſe va perdre dans une eſpece de puits. Nous pouvons nous flatter avec bien de l'apparence que c'eſt une riviere. Enfin, on connoît aſſez toutes ces différentes parties, pour leur avoir donné des noms,

& ce ſont ſouvent des noms de ſavans. Un endroit s'appelle Copernic, un autre Archimede, un autre Galilée; il y a un promontoire des ſonges, une mer des pluies, une mer de nectar, une mer de criſes; enfin la deſcription de la lune eſt ſi exacte, qu'un ſavant qui s'y trouveroit préſentement, ne s'y égareroit non plus que je ferois dans Paris.

Mais, reprit-elle, je ſerois bien aiſe de ſavoir encore plus en détail comment eſt fait le dedans du pays. Il n'eſt pas poſſible, répliquai-je, que meſſieurs de l'obſervatoire vous en inſtruiſent; il faut le demander à Aſtolfe, qui fut conduit dans la lune par Saint Jean. Je vous parle d'une des plus agréables folies de l'Arioſte, & je ſuis sûr que vous ſerez bien aiſe de la ſavoir. J'avoue qu'il eût mieux fait de n'y pas mêler Saint Jean, dont le nom eſt ſi digne de reſpect; mais enfin c'eſt une licence poétique, qui peut ſeulement paſſer pour un peu trop gaie. Cependant tout le poëme eſt dédié à un cardinal, & un grand pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit

au-devant de quelques éditions. Voici de quoi il s'agit. Roland, neveu de Charlemagne, étoit devenu fou, parce que la belle Angélique lui avoit préféré Médor. Un jour Aſtolfe, brave paladin, ſe trouva dans le paradis terreſtre, qui étoit ſur la cime d'une montagne très-haute où ſon hippogryphe l'avoit porté. Là il rencontra Saint Jean, qui lui dit, que pour guérir la folie de Roland, il étoit néceſſaire qu'ils fiſſent enſemble le voyage de la lune. Aſtolfe qui ne demandoit qu'à voir du pays, ne ſe fait point prier, & auſſitôt voilà un chariot de feu qui enleve par les airs l'apôtre & le paladin. Comme Aſtolfe n'étoit pas grand philoſophe, il fut fort fort ſurpris de voir la lune beaucoup plus grande qu'elle ne lui avoit paru de deſſus la terre. Il fut bien plus ſurpris encore de voir d'autres fleuves, d'autres lacs, d'autres montagnes, d'autres villes, d'autres forêts, &, ce qui m'auroit bien ſurpris auſſi, des nymphes qui chaſſoient dans ces forêts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la lune, c'étoit un vallon où ſe trouvoit tout ce qui ſe perdoit ſur la terre

de quelque eſpece qu'il fût, & les couronnes, & les richeſſes, & la renommée, & une infinité d'eſpérances, & le tems qu'on donne au jeu, & les aumônes qu'on fait faire après ſa mort, & les vers qu'on préſente aux princes, & les ſoupirs des amans.

Pour les ſoupirs des amans, interrompit la marquiſe, je ne ſais pas ſi du tems de l'Arioſte ils étoient perdus; mais en ce tems-ci, je n'en connois point qui aillent dans la lune. N'y eût-il que vous, madame, repris-je, vous y en avez fait aller un aſſez bon nombre. Enfin la lune eſt ſi exacte à recueillir ce qui ſe perd ici bas, que tout y eſt; mais l'Arioſte ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y eſt, juſqu'à la donation de Conſtantin. C'eſt que les papes ont prétendu être maîtres de Rome & de l'Italie, en vertu d'une donation que l'empereur Conſtantin leur en avoit faite; & la vérité eſt qu'on ne ſauroit dire ce qu'elle eſt devenue. Mais devinez de quelle ſorte de choſe on ne trouve point dans la lune? de la folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu ſur la

terre, s'y eſt très-bien conſervé. En récompenſe, il n'eſt pas croyable combien il y a dans la lune d'eſprits perdus. Ce ſont autant de phioles pleines d'une liqueur fort ſubtile, & qui s'évapore aiſément ſi elle n'eſt enfermée; & ſur chacune de ces phioles eſt écrit le nom de celui à qui l'eſprit appartient. Je crois que l'Arioſte les met toutes en un tas; mais j'aime mieux me figurer qu'elles ſont rangées bien proprement dans de longues galeries. Aſtolfe fut fort étonné de voir que les phioles de beaucoup de gens, qu'il avoit crus très-ſages, étoient pourtant bien pleines; & pour moi je ſuis perſuadé que la mienne s'eſt remplie conſidérablement depuis que je vous entretiens de viſions, tantôt philoſophiques, tantôt poétiques. Mais ce qui me conſole, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible que par tout ce que je vous dis, je ne vous faſſe avoir bientôt auſſi une petite phiole dans la lune. Le bon paladin ne manqua pas de trouver la ſienne parmi tant d'autres. Il s'en ſaiſit, avec la permiſſion de Saint Jean, & reprit tout ſon eſprit par le nez comme de l'eau de

de la reine de Hongrie; mais l'Arioſte dit qu'il ne le porta pas bien loin, & qu'il le laiſſa retourner dans la lune par une folie qu'il fit à quelque tems de là. Il n'oublia pas la phiole de Roland, qui étoit le ſujet du voyage. Il eut aſſez de peine à la porter; car l'eſprit de ce héros étoit de ſa nature aſſez peſant, & il n'y en manquoit pas une ſeule goutte. Enſuite l'Arioſte, ſelon ſa louable coutume de dire tout ce qu'il lui plaît, apoſtrophe ſa maîtreſſe, & lui dit, en de fort beaux vers: « Qui mon-
» tera aux cieux, ma belle, pour en rap-
» porter l'eſprit que vos charmes m'ont
» fait perdre? Je ne me plaindrois pas de
» cette perte-là, pourvu qu'elle n'allât
» pas plus loin; mais s'il faut que la
» choſe continue comme elle a commen-
» cé, je n'ai qu'à m'attendre à devenir
» tel que j'ai décrit Roland. Je ne crois
» pourtant pas que pour ravoir mon eſ-
» prit, il ſoit beſoin que j'aille par les airs
» juſque dans la lune; mon eſprit ne loge
» pas ſi haut; il va errant ſur vos yeux,
» ſur votre bouche, & ſi vous voulez bien
» que je m'en reſſaiſiſſe, permettez que

» je le recueille avec mes levres. » Cela n'eſt-il pas joli ? Pour moi, à raiſonner comme l'Arioſte, je ſerois d'avis qu'on ne perdît jamais l'eſprit que par l'amour ; car vous voyez qu'il ne va pas bien loin, & qu'il ne faut que des levres qui ſachent le recouvrer : mais quand on le perd par d'autres voies, comme nous le perdons, par exemple, à philoſopher préſentement, il va droit dans la lune, & on ne le rattrape pas quand on veut. En récompenſe, répondit la marquiſe, nos phioles ſeront honorablement dans le quartier des phioles philoſophiques ; au lieu que nos eſprits iroient peut-être errans ſur quelqu'un qui n'en ſeroit pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien, dites-moi, & dites-moi bien ſérieuſement ſi vous croyez qu'il y ait des hommes dans la lune ; car juſqu'à préſent vous ne m'en avez pas parlé d'une maniere aſſez poſitive. Moi, repris-je ? je ne crois point du tout qu'il y ait des hommes dans la lune. Voyez combien la face de la nature eſt changée d'ici à la Chine ; d'autres viſages, d'autres figures, d'autres mœurs, & preſque d'autres principes de raiſonnement. D'ici à la lune, le changement doit être plus conſidérable. Quand on va vers de certaines terres nouvellement découvertes, à peine ſont-ce des hommes que les habitans qu'on y trouve ; ce ſont des animaux à figure humaine, encore quelquefois aſſez imparfaite, mais preſque ſans aucune raiſon humaine. Qui pourroit pouſſer juſqu'à la lune, aſſurément ce ne ſeroient plus des hommes qu'on y trouveroit.

Quelles ſortes de gens ſeroient-ce donc, reprit la marquiſe avec un air d'impatience ? De bonne foi, madame, répliquai-je, je n'en ſais rien. S'il ſe pouvoit faire que nous euſſions de la raiſon, & que nous ne fuſſions pourtant pas hommes, & ſi d'ailleurs nous habitions la lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas cette eſpece bizarre de créatures qu'on appelle le genre humain ? Pourrions-nous bien nous figurer quelque choſe qui y eût des paſſions ſi folles, & des réflexions ſi ſages ; une durée ſi courte, & des vues ſi longues ; tant de ſcience ſur des choſes preſque inutiles, & tant d'ignorance ſur

les plus importantes ; tant d'ardeur pour la liberté, & tant d'inclination à la ſervitude ; une ſi forte envie d'être heureux, & une ſi grande incapacité de l'être ? Il faudroit que les gens de la lune euſſent bien de l'eſprit, s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons inceſſamment nous-mêmes, & nous en ſommes encore à deviner comment nous ſommes faits. On a été réduit à dire que les dieux étoient ivres de nectar, lorſqu'ils firent les hommes, & que quand ils vinrent à regarder leur ouvrage de ſang-froid, ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en ſûreté du côté des gens de la lune, dit la marquiſe ; ils ne nous devineront pas : mais je voudrois que nous les puiſſions deviner ; car, en vérité, cela inquiete de ſavoir qu'ils ſont là-haut dans cette lune que nous voyons, & de ne pouvoir pas ſe figurer comment ils ſont faits. Et pourquoi, répondis-je, n'avez-vous point d'inquiétude ſur les habitans de cette grande terre auſtrale qui nous eſt encore entiérement inconnue ? Nous ſommes portés eux & nous ſur un même vaiſſeau, dont ils occupent la proue,

& nous la pouppe. Vous voyez que de la pouppe à la proue, il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du navire on ne ſait point quelles gens ſont à l'autre, ni ce qu'ils y ſont ; & vous voudriez ſavoir ce qui ſe paſſe dans la lune, dans cet autre vaiſſeau qui flotte loin de nous par les cieux ?

Oh ! reprit-elle, je compte les habitans de la terre auſtrale pour connus, parce qu'aſſurément ils doivent nous reſſembler beaucoup, & qu'enfin on les connoîtra, quand on voudra ſe donner la peine de les aller voir ; ils demeureront toujours là, & ne nous échapperont pas : mais ces gens de la lune, on ne les connoîtra jamais, cela eſt déſeſpérant. Si je vous répondois ſérieuſement, répliquai-je, qu'on ne ſait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moi, & je le mériterois ſans doute. Cependant, je me défendrois aſſez bien, ſi je voulois. J'ai une penſée très-ridicule, qui a un air de vraiſemblance qui me ſurprend ; je ne ſais où elle peut l'avoir pris, étant auſſi impertinente qu'elle eſt. Je gage que je vais vous réduire à avouer, contre

toute raiſon, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la terre & la lune. Remettez-vous dans l'eſprit l'état où étoit l'Amérique, avant qu'elle eût été découverte par Chriſtophe Colomb. Ses habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoître les ſciences, ils ne connoiſſoient pas les arts les plus ſimples & les plus néceſſaires; ils alloient nus; ils n'avoient point d'autres armes que l'arc; ils n'avoient jamais conçu que les hommes puſſent être portés par des animaux; ils regardoient la mer comme un grand eſpace défendu aux hommes, qui ſe joignoit au ciel, & au-delà duquel il n'y avoit rien. Il eſt vrai qu'après avoir paſſé des années entieres à creuſer le tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes, ils ſe mettoient ſur la mer dans ce tronc, & alloient terre-à-terre, portés par le vent & par les flots. Mais comme ce vaiſſeau étoit ſujet à être ſouvent renverſé, il falloit qu'ils ſe miſſent auſſi-tôt à la nage pour le rattraper; &, à proprement parler, ils nageoient toujours, hormis le tems qu'ils ſe délaſſoient. Qui leur eût dit qu'il y

avoit une ſorte de navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvoit traverſer cette étendue infinie d'eaux, de tel côté & de tel ſens qu'on vouloit; qu'on s'y pouvoit arrêter ſans mouvement au milieu des flots émus; qu'on étoit maître de la vîteſſe avec laquelle on alloit; qu'enfin cette mer, quelque vaſte qu'elle fût, n'étoit point un obſtacle à la communication des peuples, pourvu ſeulement qu'il y eût des peuples au-delà : vous pouvez compter qu'ils ne l'euſſent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour, le ſpectacle du monde le plus étrange, & le moins attendu qui ſe préſente à eux. De grands corps énormes qui paroiſſent avoir des ailes blanches, qui volent ſur la mer, qui vomiſſent du feu de toutes parts, & qui viennent jeter ſur le rivage des gens inconnus, tous écaillés de fer, diſpoſant comme ils veulent des monſtres qui courent ſous eux, & tenant en leur main des foudres, dont ils terraſſent tout ce qui leur réſiſte. D'où ſont-ils venus? Qui a pu les amener par-deſſus les mers? Qui a mis le feu en leur diſpoſition? Sont-ce les enfans du ſoleil?

car assurément ce ne sont pas des hommes. Je ne sais, madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Américains ; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la lune & la terre. Les Américains eussent-ils cru qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique & l'Europe, qu'ils ne connoissoient seulement pas ? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace d'air & de ciel, qui est entre la terre & la lune. Mais ces grandes mers paroissent-elles, aux Américains, plus propres à être traversées ? En vérité, dit la marquise, en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire, répondis-je ? Mais je veux vous le prouver, reprit-elle ; je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Américains étoient si ignorans, qu'ils n'avoient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers des mers si vastes ; mais nous, qui avons tant de connoissance, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les airs, si l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que se

figurer la chose possible, répliquai-je ; on commence déja à voler un peu. Plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des ailes qui les soutinssent en l'air, de leur donner du mouvement, & de passer par-dessus les rivieres. A la vérité, ce n'a pas été un vol d'aigle, & il en a quelquefois coûté à ses nouveaux oiseaux un bras ou une jambe ; mais enfin, cela ne représente encore que les premieres planches que l'on a mises sur l'eau, & qui ont été le commencement de la navigation. De ces planches-là, il y avoit bien loin jusqu'à de gros navires qui pussent faire le tour du monde ; cependant, peu-à-peu sont venus les gros navires. L'art de voler ne fait que de naître ; il se perfectionnera encore, & quelque jour on ira jusqu'à la lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter ? Eh ! de grace, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les siecles à venir. Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais que d'une maniere à se rompre aussi-tôt le cou. Eh bien ! lui répon-

dis-je, ſi vous voulez qu'on vole toujours ſi mal ici, on volera mieux dans la lune; ſes habitans ſeront plus propres que nous à ce métier, car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici; & nous ſerons comme les Américains, qui ne ſe figuroient pas qu'on pût naviger, quoiqu'à l'autre bout du monde on navigeât fort bien. Les gens de la lune ſeroient donc déja venus, reprit-elle preſque en colere? Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de ſix mille ans, répliquai-je en éclatant de rire; il leur fallut ce tems-là pour perfectionner la navigation, juſqu'au point de pouvoir traverſer l'océan. Les gens de la lune ſavent peut-être déja faire de petits voyages dans l'air: à l'heure qu'il eſt, ils s'exercent; quand ils ſeront plus habiles & plus expérimentés, nous les verrons, & Dieu ſait quelle ſurpriſe. Vous êtes inſupportable, dit-elle, de me pouſſer à bout avec un raiſonnement auſſi creux que celui-là. Si vous me fâchez, repris-je, je ſais bien ce que j'ajouterai encore pour le fortifier. Remarquez que le monde ſe développe peu-à-peu. Les anciens ſe

tenoient bien ſûrs que la zône torride & les zônes glaciales ne pouvoient être habitées, à cauſe de l'excès ou du chaud, ou du froid; & du tems des Romains, la carte générale de la terre n'étoit guere plus étendue que la carte de leur empire, ce qui avoit de la grandeur en un ſens, & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant, il ne laiſſa pas de ſe trouver des hommes, & dans des pays très-chauds, & dans des pays très-froids: voilà déja le monde augmenté; enſuite, on jugea que l'océan couvroit toute la terre, hormis ce qui étoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes; car on n'en avoit jamais ouï parler; & puis, auroient-ils eu les pieds en-haut & la tête en-bas? Après ce beau raiſonnement, on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle réformation à la carte, nouvelle moitié de la terre. Vous m'entendez bien, madame, ces Antipodes-là, qu'on a trouvés contre toute eſpérance, devroient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le monde achevera peut-être de ſe

développer pour nous ; on connoîtra juſqu'à la lune. Nous n'en ſommes pas encore là, parce que toute la terre n'eſt pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela ſe faſſe d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous ſera permis de connoître celle de nos voiſins, les gens de la lune. Sans mentir, dit la marquiſe, en me regardant attentivement, je vous trouve ſi profond ſur cette matiere, qu'il n'eſt pas poſſible que vous ne croyiez tout de bon ce que vous dites. J'en ſerois bien fâché, répondis-je ; je veux ſeulement vous faire voir qu'on peut aſſez bien ſoutenir une opinion chimérique, pour embarraſſer une perſonne d'eſprit, mais non pas aſſez bien pour la perſuader. Il n'y a que la vérité qui perſuade, même ſans avoir beſoin de paroître avec toutes les preuves. Elle entre ſi naturellement dans l'eſprit, que quand on l'apprend pour la premiere fois, il ſemble qu'on ne faſſe que s'en ſouvenir. Ah ! vous me ſoulagez, répliqua la marquiſe ; votre faux raiſonnement

raiſonnement m'incommodoit, & je me ſens plus en état d'aller me coucher tranquillement, ſi vous voulez bien que nous nous retirions.

TROISIEME SOIR.

Particularités du Monde de la Lune. Que les autres Planetes ſont habitées auſſi.

La marquiſe voulut m'engager pendant le jour à pourſuivre nos entretiens ; mais je lui repréſentai que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la lune & aux étoiles, puiſqu'auſſi bien elles en étoient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le ſoir dans le parc, qui devenoit un lieu conſacré à nos converſations ſavantes.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, lui dis-je ; la lune que je vous diſois hier, qui, ſelon toutes les apparences, étoit habitée, pourroit bien ne l'être point ; j'ai penſé à une choſe qui met ſes habitans en péril. Je ne ſouffrirai point cela, répondit-elle. Hier vous m'aviez préparée à voir ces gens-là venir ici au premier jour, & aujourd'hui ils ne ſeroient ſeulement pas au monde ? Vous ne vous

jouerez point ainſi de moi. Vous m'avez fait croire les habitans de la lune ; j'ai ſurmonté la peine que j'y avois ; je les croirai. Vous allez bien vîte, repris-je ; il faut ne donner que la moitié de ſon eſprit aux choſes de cette eſpece que l'on croit, & en réſerver une autre moitié libre, où le contraire puiſſe être admis s'il en eſt beſoin. Je ne me paie point de ſentences, répliqua-t-elle ; allons au fait. Ne faut-il pas raiſonner de la lune comme de Saint-Denis ? Non, répondis-je ; la lune ne reſſemble pas autant à la terre, que Saint-Denis reſſemble à Paris. Le ſoleil éleve de la terre & des eaux des exhalaiſons & des vapeurs, qui montant en l'air juſqu'à quelque hauteur, s'y aſſemblent, & forment les nuages. Ces nuages ſuſpendus voltigent irréguliérement autour de notre globe, & ombragent tantôt un pays, tantôt un autre. Qui verroit la terre de loin, remarqueroit ſouvent quelques changemens ſur ſa ſurface, parce qu'un grand pays couvert par des nuages, ſeroit un endroit obſcur, & deviendroit plus lumineux dès qu'il ſeroit découvert. On ver-

roit des taches qui changeroient de place, ou s'aſſembleroient diverſement, ou diſparoîtroient tout-à-fait. On verroit donc auſſi ces mêmes changemens ſur la ſurface de la lune, ſi elle avoit des nuages autour d'elle; mais tout au contraire, toutes ſes taches ſont fixes, ſes endroits lumineux le ſont toujours, & voilà le malheur. A ce compte-là, le ſoleil n'éleve point de vapeurs ni d'exhalaiſons de deſſus la lune. C'eſt donc un corps infiniment plus dur & plus ſolide que notre terre, dont les parties les plus ſubtiles ſe dégagent aiſément d'avec les autres, & montent en-haut dès qu'elles ſont miſes en mouvement par la chaleur. Il faut que ce ſoit quelques amas de rochers & de marbres, où il ne ſe fait point d'évaporation; d'ailleurs, elles ſe font ſi naturellement & ſi néceſſairement où il y a des eaux, qu'il ne doit point y avoir d'eaux où il ne s'en fait point. Qui ſont donc les habitans de ces rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce pays qui n'a point d'eaux? Eh quoi, s'écria-t-elle, il ne vous ſouvient plus que vous m'avez aſſuré qu'il y avoit dans la lune des

mers que l'on diſtinguoit d'ici? Ce n'eſt qu'une conjecture, répondis-je, j'en ſuis bien fâché. Ces endroits obſcurs, qu'on prend pour des mers, ne ſont peut-être que de grandes cavités. De la diſtance où nous ſommes, il eſt permis de ne pas deviner tout-à-fait juſte. Mais, dit-elle, cela ſuffira-t-il pour nous faire abandonner les habitans de la lune? Non pas tout-à-fait, madame, répondis-je; nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoue ma foibleſſe, répliqua-t-elle; je ne ſuis point capable d'une ſi parfaite détermination; j'ai beſoin de croire. Fixez-moi promptement à une opinion ſur les habitans de la lune; conſervons-les, ou anéantiſſons-les pour jamais, & qu'il n'en ſoit plus parlé: mais conſervons-les plutôt, s'il ſe peut; j'ai pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à perdre. Je ne laiſſerai donc pas la lune déſerte, repris-je; repeuplons-la, pour vous faire plaiſir. A la vérité, puiſque l'apparence des taches de la lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent

tantôt une partie, tantôt une autre ; mais ce n'eſt pas à dire qu'elle ne pouſſe point hors d'elle de vapeurs ni d'exhalaiſons. Nos nuages que nous voyons portés en l'air, ne ſont que des exhalaiſons & des vapeurs, qui, au ſortir de la terre, étoient ſéparées en trop petites parties, pour pouvoir être vues, & qui ont rencontré un peu plus haut un froid qui les a reſſerrées & rendues viſibles, par la réunion de leurs parties ; après quoi ce ſont de gros nuages qui flottent en l'air, où ils ſont des corps étrangers, juſqu'à ce qu'ils retombent en pluies. Mais ces mêmes vapeurs & ces mêmes exhalaiſons ſe tiennent quelquefois aſſez diſperſées pour être imperceptibles, & ne ſe ramaſſent qu'en formant des roſées très-ſubtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je ſuppoſe donc qu'il ſorte des vapeurs de la lune, car enfin il faut qu'il en ſorte ; il n'eſt pas croyable que la lune ſoit une maſſe, dont toutes les parties ſoient d'une égale ſolidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du ſoleil ſur

elles. Nous ne connoiſſons aucun corps de cette nature, les marbres mêmes n'en ſont pas ; tout ce qui eſt le plus ſolide change & s'altere, ou par le mouvement ſecret & inviſible qu'il en a en lui-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la lune ne ſe raſſembleront point autour d'elle en nuages, & ne retomberont point ſur elle en pluies ; elles ne formeront que des roſées. Il ſuffit pour cela que l'air, dont apparemment la lune eſt environnée en ſon particulier, comme notre terre l'eſt du ſien, ſoit un peu différent de notre air, & les vapeurs de la lune un peu différentes des vapeurs de la terre, ce qui eſt quelque choſe de plus que vraiſemblable. Sur ce pied-là, il faudra que, la matiere étant diſpoſée dans la lune autrement que ſur la terre, les effets ſoient différens : mais il n'importe ; du moment que nous avons trouvé un mouvement intérieur dans les parties de la lune, ou produit par des cauſes étrangeres : voilà ſes habitans qui renaiſſent, & nous avons le fonds néceſſaire pour leur ſubſiſtance. Cela nous fournira des fruits, des bleds,

des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux, à la maniere de la lune, que je fais profeſſion de ne pas connoître, le tout proportionné aux beſoins de ſes habitans que je ne connois pas non plus.

C'eſt-à-dire, me dit la marquiſe, que vous ſavez ſeulement que tout eſt bien, ſans ſavoir comment il eſt. C'eſt beaucoup d'ignorance ſur bien peu de ſcience; mais il faut s'en conſoler. Je ſuis encore trop heureuſe que vous ayiez rendu à la lune ſes habitans; je ſuis même fort contente que vous lui donniez un air qui l'enveloppe en ſon particulier; il me ſembleroit déſormais que, ſans cela, une planete ſeroit trop nue.

Ces deux airs différens, repris-je, contribuent à empêcher la communication des deux planetes. S'il ne tenoit qu'à voler, que ſavons-nous, comme je vous diſois hier, ſi on ne volera pas fort bien quelque jour? J'avoue pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la lune à la terre ſeroit encore une difficulté à ſurmonter, qui eſt aſſurément conſidérable; mais quand même elle ne s'y rencontreroit pas, quand même les deux planetes ſeroient fort proches, il ne ſeroit pas poſſible de paſſer de l'air de l'une dans l'air de l'autre. L'eau eſt l'air des poiſſons; ils ne paſſent jamais dans l'air des oiſeaux, ni les oiſeaux dans l'air des poiſſons. Ce n'eſt pas la diſtance qui les en empêche; c'eſt que chacun a pour priſon l'air qu'il reſpire. Nous trouvons que le nôtre eſt mêlé de vapeurs plus épaiſſes & plus groſſieres que celui de la lune. A ce compte, un habitant de la lune, qui ſeroit arrivé aux confins de notre monde, ſe noieroit dès qu'il entreroit dans notre air, & nous le verrions tomber mort ſur la terre.

Oh! que j'aurois d'envie, s'écria la marquiſe, qu'il arrivât quelque grand naufrage, qui répandît ici bon nombre de ces gens-là, dont nous irions conſidérer à notre aiſe les figures extraordinaires! Mais, répliquai-je, s'ils étoient aſſez habiles pour naviger ſur la ſurface extérieure de notre air, & que de-là, par la curioſité de nous voir, ils nous pêchaſſent comme des poiſſons, cela vous plairoit-il? Pourquoi non,

répondit-elle en riant ? Pour moi, je me mettrois de mon propre mouvement dans leurs filets, ſeulement pour avoir le plaiſir de voir ceux qui m'auroient pêchée.

Songez, répliquai-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de notre air; il n'eſt pas reſpirable pour nous dans toute ſon étendue, il s'en faut bien : on dit qu'il ne l'eſt déja preſque plus au haut de certaines montagnes ; & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des génies corporels habitent l'air le plus pur, ne diſent auſſi que ce qui fait que ces génies ne nous rendent que des viſites & très-rares & très-courtes, c'eſt qu'il y en a peu d'entr'eux qui ſachent plonger, & que ceux-là même ne peuvent faire juſqu'au fond de cet air épais où nous ſommes, que des plongeons de très-peu de durée. Voilà donc bien des barrieres naturelles qui nous défendent la ſortie de notre monde, & l'entrée de celui de la lune. Tâchons du moins, pour notre conſolation, à deviner ce que nous pourrons de ce monde-là. Je crois, par exemple, qu'il faut qu'on y voie le ciel, le ſoleil &

les aſtres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paroiſſent qu'au travers d'une eſpece de lunette naturelle, qui nous les change. Cette lunette, c'eſt notre air, mêlé comme il eſt de vapeurs & d'exhalaiſons, & qui ne s'étend pas bien haut. Quelques modernes prétendent que de lui-même il eſt bleu, auſſi-bien que l'eau de la mer, & que cette couleur ne paroît dans l'une & dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le ciel, diſent-ils, où ſont attachées les étoiles fixes, n'a de lui-même aucune lumiere, & par conſéquent il devroit paroître noir ; mais on le voit au travers de l'air qui eſt bleu, & il paroît bleu. Si cela eſt, les rayons du ſoleil & des étoiles ne peuvent paſſer au travers de l'air, ſans ſe teindre un peu de ſa couleur, & perdre autant de celle qui leur eſt naturelle. Mais quand même l'air ne ſeroit pas coloré de lui-même, il eſt certain qu'au travers d'un gros brouillard, la lumiere d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroît toute rougeâtre, quoique ce ne ſoit pas ſa vraie couleur; & notre air n'eſt non plus qu'un

gros brouillard qui nous doit altérer la vraie couleur, & du ciel, & du ſoleil, & des étoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matiere céleſte de nous apporter la lumiere & les couleurs dans toute leur pureté, & telles qu'elles ſont. Ainſi, puiſque l'air de la lune eſt d'une autre nature que notre air, ou il eſt teint en lui-même d'une autre couleur, ou du moins c'eſt un autre brouillard qui cauſe une autre altération aux couleurs des corps céleſtes. Enfin, à l'égard des gens de la lune, cette lunette, au travers de laquelle on voit tout, eſt changée.

Cela me fait préférer notre ſéjour à celui de la lune, dit la marquiſe; je ne ſaurois croire que l'aſſortiment des couleurs céleſtes y ſoit auſſi beau qu'il l'eſt ici. Mettons, ſi vous voulez, un ciel rouge & des étoiles vertes, l'effet n'eſt pas ſi agréable que les étoiles couleur d'or ſur du bleu. On diroit, à vous entendre, repris-je, que vous aſſortiriez un habit ou un meuble: mais, croyez-moi, la nature a bien de l'eſprit; laiſſez-lui le ſoin d'inventer un aſſortiment de couleurs pour la lune, & je vous

vous garantis qu'il ſera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le ſpectacle de l'univers à chaque point de vue différent, & de le varier d'une maniere toujours agréable.

Je reconnois ſon adreſſe, interrompit la marquiſe; elle s'eſt épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vue; elle n'a changé que les lunettes, & elle a l'honneur de cette grande diverſité, ſans en avoir fait la dépenſe. Avec un air bleu, elle nous donne un ciel bleu; & peut-être avec un air rouge, elle donne un ciel rouge aux habitans de la lune: c'eſt pourtant toujours le même ciel. Il me paroît qu'elle nous a mis dans l'imagination certaines lunettes, au travers deſquelles on voit tout, & qui changent fort les objets à l'égard de chaque homme. Alexandre voyoit la terre comme une belle place bien propre à y établir un grand empire; Céladon ne la voyoit que comme le ſéjour d'Aſtrée; un philoſophe la voit comme une groſſe planete qui va par les cieux, toute couverte de fous. Je ne crois pas que le ſpectacle change plus de la terre

à la lune, qu'il fait ici d'imagination à imagination.

Le changement de ſpectacle eſt plus ſurprenant dans nos imaginations, répliquai-je, car ce ne ſont que les mêmes objets qu'on voit ſi différemment ; du moins, dans la lune, on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici : peut-être ne connoiſſent-ils point en ce pays-là l'aurore, ni les crépuſcules. L'air qui nous environne, & qui eſt élevé au-deſſus de nous, reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber ſur la terre ; & parce qu'il eſt fort groſſier, il en arrête une partie, & nous les renvoie, quoiqu'ils ne nous fuſſent pas naturellement deſtinés. Ainſi l'aurore & les crépuſcules ſont une grace que la nature nous fait ; c'eſt une lumiere que réguliérement nous ne devrions point avoir, & qu'elle nous donne par-deſſus ce qui nous eſt dû. Mais dans la lune, où apparemment l'air eſt plus pur, il pourroit bien n'être pas ſi propre à renvoyer en en-bas les rayons qu'il reçoit, avant que le ſoleil ſe leve, ou après qu'il eſt couché. Les pauvres habitans n'ont

donc point cette lumiere de faveur, qui, en ſe fortifiant peu-à-peu, les préparoit agréablement à l'arrivée du ſoleil, ou qui, en affoibliſſant comme de nuance en nuance, les accoutumeroit à ſa perte. Ils ſont dans les ténebres profondes, & tout d'un coup il ſemble qu'on tire un rideau, voilà leurs yeux frappés de tout l'éclat qui eſt dans le ſoleil ; ils ſont dans une lumiere vive & éclatante, & tout d'un coup les voilà tombés dans des ténebres profondes. Le jour & la nuit ne ſont point liés par un milieu qui tienne de l'une & de l'autre. L'arc-en-ciel eſt encore une choſe qui manque aux gens de la lune ; car ſi l'aurore eſt un effet de la groſſiereté de l'air & des vapeurs, l'arc-en-ciel ſe forme dans les pluies qui tombent en certaines circonſtances, & nous devons les plus belles choſes du monde à celles qui le ſont le moins. Puiſqu'il n'y a, autour de la lune, ni vapeurs aſſez groſſieres, ni nuages pluvieux, adieu l'arc-en-ciel avec l'aurore, & à quoi reſſembleront les belles dans ce pays-là ? Quelle ſource de comparaiſons perdues !

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaiſons-là, dit la marquiſe, & je trouve qu'on eſt aſſez bien récompenſé dans la lune, de n'avoir ni aurore, ni arc-en-ciel; car on ne doit avoir, par la même raiſon, ni foudres, ni tonnerres, puiſque ce ſont auſſi des choſes qui ſe forment dans les nuages. On a de beaux jours toujours ſereins, pendant leſquels on ne perd point le ſoleil de vue: on n'a point de nuits où toutes les étoiles ne ſe montrent; on ne connoît ni les orages, ni les tempêtes, ni tout ce qui paroît être un effet de la colere du ciel. Trouvez-vous qu'on ſoit tant à plaindre? Vous me faites voir la lune comme un ſéjour enchanté, répondis-je; cependant, je ne ſais s'il eſt ſi délicieux d'avoir toujours ſur la tête, pendant des jours qui en valent quinze des nôtres, un ſoleil ardent, dont aucun nuage ne modere la chaleur. Peut-être auſſi eſt-ce à cauſe de cela que la nature a creuſé, dans la lune, des eſpeces de puits, qui ſont aſſez grands pour être apperçus par nos lunettes; car ce ne ſont point des vallées qui ſoient entre des montagnes, ce

ſont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats & en très-grand nombre. Que ſait-on ſi les habitans de la lune, incommodés par l'ardeur perpétuelle du ſoleil, ne ſe réfugient point dans ces grands puits? Ils n'habitent peut-être point ailleurs; c'eſt-là qu'ils bâtiſſent leurs villes. Nous voyons ici que la Rome ſouterreine eſt plus grande que la Rome qui eſt ſur terre. Il ne faudroit qu'ôter celle-ci, le reſte ſeroit une ville à la maniere de la lune. Tout un peuple eſt dans un puits, & d'un puits à l'autre il y a des chemins ſouterreins pour la communication des peuples. Vous vous moquez de cette viſion; j'y conſens de tout mon cœur: cependant, à vous parler très-ſérieuſement, vous pourriez vous tromper plutôt que moi. Vous croyez que les gens de la lune doivent habiter ſur la ſurface de leur planete, parce que nous habitons ſur la ſurface de la nôtre: c'eſt tout le contraire; puiſque nous habitons ſur la ſurface de notre planete, ils pourroient bien n'habiter pas ſur la ſurface de la leur. D'ici-

là, il faut que toutes choſes ſoient bien différentes.

Il n'importe, dit la Marquiſe; je ne puis me réſoudre à laiſſer vivre les habitans de la lune dans une obſcurité perpétuelle. Vous y auriez encore plus de peine, repris-je, ſi vous ſaviez qu'un grand philoſophe de l'antiquité a fait de la lune le ſéjour des ames qui ont mérité ici d'être bienheureuſes. Toute leur félicité conſiſte en ce qu'elles y entendent l'harmonie que les corps céleſtes font par leurs mouvemens. Mais comme il prétend que quand la lune tombe dans l'ombre de la terre, elles ne peuvent plus entendre cette harmonie; alors, dit-il, ces ames crient comme des déſeſpérées, & la lune ſe hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit ſi fâcheux. Nous devrions donc, répliqua-t-elle, voir arriver ici les bienheureux de la lune, car apparemment on nous les envoie auſſi; & dans ces deux planetes, on croit avoir aſſez pourvu à la félicité des ames, de les avoir tranſportées dans un autre monde. Sérieuſement, repris-je, ce ne ſeroit pas un plaiſir médiocre de voir

pluſieurs mondes différens. Ce voyage me réjouit quelquefois beaucoup, à ne le faire qu'en imagination; & que ſeroit-ce, ſi on le faiſoit en effet? Cela vaudroit bien mieux que d'aller d'ici au Japon, c'eſt-à-dire, de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la terre ſur un autre, pour ne voir que des hommes. Eh bien, dit-elle, faiſons le voyage des planetes comme nous pourrons; qui nous en empêche? Allons nous placer dans tous ces différens points de vue, & de-là, conſidérons l'univers. N'avons-nous plus rien à voir dans la lune? Ce monde-là n'eſt pas encore épuiſé, répondis-je. Vous vous ſouvenez bien que les deux mouvemens par leſquels la lune tourne ſur elle-même & autour de nous, étant égaux, l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devroit dérober, & qu'ainſi elle nous préſente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voie; & comme la lune doit être cenſée ne tourner point ſur ſon centre à notre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toujours attachés au même endroit du ciel. Quand elle eſt dans la

nuit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la terre éclairé, enſuite un plus grand, & preſque d'heure en heure, la lumiere lui paroît ſe répandre ſur la face de la terre, juſqu'à ce qu'enfin elle la couvre entiere; au lieu que ces mêmes changemens ne nous paroiſſent arriver ſur la lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons long-tems de vue. Je voudrois bien pouvoir deviner les mauvais raiſonnemens que font les philoſophes de ce monde-là, ſur ce que notre terre leur paroît immobile, lorſque tous les autres corps céleſtes ſe levent & ſe couchent ſur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à ſa groſſeur, car elle eſt ſoixante fois plus groſſe que la lune; & quand les poëtes veulent louer les princes oiſifs, je ne doute pas qu'ils ne ſe ſervent de l'exemple de ce repos majeſtueux; cependant, ce n'eſt pas un repos parfait. On voit fort ſenſiblement de dedans la lune notre terre tourner ſur ſon centre. Imaginez-vous notre Europe, notre Aſie, notre Amérique, qui ſe préſentent à eux l'une

après l'autre en petit, & différemment figurées, à peu-près comme nous les voyons ſur les cartes. Que ce ſpectacle doit paroître nouveau aux voyageurs, qui paſſent de la moitié de la lune qui ne nous voit jamais, à celle qui nous voit toujours! Ah! que l'on s'eſt bien gardé de croire les relations des premiers qui en ont parlé, lorſqu'ils ont été de retour en ce grand pays auquel nous ſommes inconnus! Il me vient à l'eſprit, dit la marquiſe, que de ce pays-là dans l'autre, il ſe fait des eſpeces de pélerinages pour venir nous conſidérer, & qu'il y a des honneurs & des priviléges pour ceux qui ont vu une fois en leur vie la groſſe planete. Du moins, repris-je, ceux qui la voient ont le privilége d'être mieux éclairés pendant leurs nuits; l'habitation de l'autre moitié de la lune doit être beaucoup moins commode à cet égard-là. Mais, madame, continuons le voyage que nous avions entrepris de faire de planete en planete; nous avons aſſez exactement viſité la lune. Au ſortir de la lune, en tirant vers le ſoleil, on trouve vénus. Sur vénus, je reprends le ſaint-

Denis. Vénus tourne ſur elle-même & autour du ſoleil comme la lune : on découvre avec les lunettes d'approche, que vénus, auſſi bien que la lune, eſt tantôt en croiſſant, tantôt en décours, tantôt pleine, ſelon les diverſes ſituations où elle eſt à l'égard de la terre. La lune, ſelon toutes les apparences, eſt habitée ; pourquoi vénus ne le ſera-t-elle pas auſſi ? Mais, interrompit la marquiſe, en diſant toujours, *pourquoi non ?* vous m'allez mettre des habitans dans toutes les planetes. N'en doutez pas, répliquai-je ; ce *pourquoi non* a une vertu qui peuplera tout. Nous voyons que toutes les planetes ſont de la même nature, toutes des corps opaques, qui ne reçoivent de la lumiere que du ſoleil, qui ſe la renvoient les uns aux autres, & qui n'ont que les mêmes mouvemens ; juſques-là tout eſt égal. Cependant, il faudroit concevoir que ces grands corps auroient été faits pour n'être point habités, que ce ſeroit-là leur condition naturelle, & qu'il y auroit une exception juſtement en faveur de la terre toute ſeule. Qui voudra le croire, le croie ; pour moi

je ne m'y puis pas réſoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermi dans votre opinion depuis quelques inſtans. Je viens de voir le moment que la lune ſeroit déſerte, & que vous ne vous en ſouciiez pas beaucoup ; & préſentement, ſi on oſoit vous dire que toutes les planetes ne ſont pas auſſi habitées que la terre, je vois bien que vous vous mettriez en colere. Il eſt vrai, répondis-je, que dans le moment où vous venez de me ſurprendre, ſi vous m'euſſiez contredit ſur les habitans des planetes, non-ſeulement je vous les aurois ſoutenus, mais je crois que je vous aurois dit comment ils étoient faits. Il y a des momens pour croire, & je ne les ai jamais ſi bien crus que dans celui-là ; préſentement même que je ſuis un peu plus de ſang-froid, je ne laiſſe pas de trouver qu'il ſeroit bien étrange que la terre fût auſſi habitée qu'elle l'eſt, & que les autres planetes ne le fuſſent point du tout ; car ne croyez pas que nous voyions tout ce qui habite la terre ; il y a autant d'eſpeces d'animaux inviſibles que de viſibles. Nous voyons depuis l'éléphant juſqu'au ciron ; là finit

notre vue : mais au ciron commence une multitude infinie d'animaux, dont il eſt l'éléphant, & que nos yeux ne ſauroient appercevoir ſans ſecours. On a vu avec des lunettes de très-petites gouttes d'eau de pluie, ou de vinaigre, ou d'autres liqueurs, remplies de petits poiſſons ou de petits ſerpens, que l'on n'auroit jamais ſoupçonnés d'y habiter ; & quelques philoſophes croient que le goût qu'elles font ſentir, ſont les piqûres que ces petits animaux font à la langue. Mêlez de certaines choſes dans quelques-unes de ces liqueurs, ou expoſez-les au ſoleil, ou laiſſez-les ſe corrompre, voilà auſſi-tôt de nouvelles eſpeces de petits animaux.

Beaucoup de corps qui paroiſſent ſolides ne ſont preſque que des amas de ces animaux imperceptibles, qui y trouvent, par leurs mouvemens, autant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'arbre eſt un petit monde habité par des vermiſſeaux inviſibles, à qui elle paroît d'une étendue immenſe, qui y connoiſſent des montagnes & des abymes, & qui, d'un côté de la feuille à l'autre, n'ont pas plus de communication

munication avec les autres vermiſſeaux qui y vivent, que nous avec nos Antipodes. A plus forte raiſon, ce me ſemble, une groſſe planete ſera-t-elle un monde habité. On a trouvé, juſques dans des eſpeces de pierres très-dures, de petits vers ſans nombre, qui y étoient logés de toutes parts dans des vides inſenſibles, & qui ne ſe nourriſſoient que de la ſubſtance de ces pierres qu'ils rongeoient. Figurez-vous combien il y avoit de ces petits vers, & pendant combien d'années ils ſubſiſtoient de la groſſeur d'un grain de ſable ; & ſur cet exemple, quand la lune ne ſeroit qu'un amas de rochers, je la ferois plutôt ronger par ſes habitans, que de n'y en pas mettre. Enfin, tout eſt vivant, tout eſt animé. Mettez toutes ces eſpeces d'animaux nouvellement découvertes, & même toutes celles que l'on conçoit aiſément, qui ſont encore à découvrir, avec celles que l'on a toujours vues ; vous trouverez aſſurément que la terre eſt peuplée, & que la nature y a ſi libéralement répandu les animaux, qu'elle ne s'eſt pas miſe en peine que l'on en vît ſeulement la moitié. Croirez-vous

qu'après qu'elle a pouſſé ici ſa fécondité juſqu'à l'excès, elle a été pour toutes les autres planetes d'une ſtérilité à n'y rien produire de vivant ?

Ma raiſon eſt aſſez bien convaincue, dit la marquiſe ; mais mon imagination eſt accablée de la multitude infinie des habitans de toutes ces planetes, & embarraſſée de la diverſité qu'il faut établir entre eux ; car je vois bien que la nature, ſelon qu'elle eſt ennemie des répétitions, les aura tous faits différens. Mais comment ſe repréſenter cela ? Ce n'eſt pas à l'imagination à prétendre ſe le repréſenter, répondis-je ; elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut ſeulement appercevoir d'une certaine vue univerſelle la diverſité que la nature doit avoir miſe entre tous ces mondes. Tous les viſages ſont en général ſur un même modele ; mais ceux de deux grandes nations, comme des Européens, ſi vous voulez, & des Africains ou des Tartares, paroiſſent être faits ſur deux modeles particuliers ; il faudroit encore trouver le modele des viſages de chaque famille. Quel ſecret doit avoir eu

la nature pour varier en tant de manieres une choſe auſſi ſimple qu'un viſage ? Nous ne ſommes dans l'univers que comme une petite famille, dont tous les viſages ſe reſſemblent ; dans une autre planete, c'eſt une autre famille, dont les viſages ont un autre air.

Apparemment les différences augmentent à meſure que l'on s'éloigne ; & qui verroit un habitant de la lune & un habitant de la terre, remarqueroit bien qu'ils ſeroient de deux mondes plus voiſins qu'un habitant de la terre & un habitant de ſaturne. Ici, par exemple, on a l'uſage de la voix ; ailleurs on ne parle que par ſignes ; plus loin, on ne parle point du tout. Ici le raiſonnement ſe forme entiérement par l'expérience ; ailleurs, l'expérience y ajoute fort peu de choſe ; plus loin, les vieillards n'en ſavent pas plus que les enfans. Ici on ſe tourmente de l'avenir plus que du paſſé ; ailleurs on ſe tourmente du paſſé plus que de l'avenir ; plus loin, on ne ſe tourmente ni de l'un ni de l'autre, & ceux-là ne ſont peut-être pas les plus malheureux. On dit qu'il

pourroit bien nous manquer un ſixieme ſens naturel, qui nous apprendroit beaucoup de choſes que nous ignorons. Ce ſixieme ſens eſt apparemment dans quelqu'autre monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous poſſédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de ſens naturels; mais dans le partage que nous avons fait avec les habitans des autres planetes, il ne nous en eſt échu que cinq, dont nous nous contentons, faute d'en connoître d'autres. Nos ſciences ont de certaines bornes que l'eſprit humain n'a jamais pu paſſer. Il y a un point où elles nous manquent tout-à-coup; le reſte eſt pour d'autres mondes, où quelque choſe de ce que nous ſavons eſt inconnu. Cette planete-ci jouit des douceurs de l'amour; mais elle eſt toujours déſolée en pluſieurs de ſes parties par les fureurs de la guerre. Dans une autre planete, on jouit d'une paix éternelle; mais au milieu de cette paix, on ne connoît point l'amour, & on s'ennuie. Enfin, ce que la nature pratique en petit entre les hommes pour la diſtribution du

bonheur ou des talens, elle l'aura ſans doute pratiqué en grand entre les mondes, & elle ſe ſera bien ſouvenue de mettre en uſage ce ſecret merveilleux qu'elle a de diverſifier toutes choſes, & de les égaler en même tems par les compenſations.

Etes-vous contente, madame, ajoutai-je? Vous ai-je ouvert un aſſez grand champ à exercer votre imagination? Voyez-vous déja quelques habitans de planetes? Hélas! non, répondit-elle: tout ce que vous me dites-là eſt merveilleuſement vain & vague; je ne vois qu'un grand je ne ſais quoi où je ne vois rien. Il me faudroit quelque choſe de plus déterminé, de plus marqué. Eh bien donc, repris-je, je vais me réſoudre à ne vous rien cacher de ce que je ſais de plus particulier. C'eſt une choſe que je tiens de très-bon lieu, & vous en conviendrez, quand je vous aurai cité mes garans. Ecoutez, s'il vous plaît, avec un peu de patience; cela ſera aſſez long.

Il y a dans une planete, que je ne vous nommerai pas encore, des habitans

très-vifs, très-laborieux, très-adroits; ils ne vivent que de pillage, comme quelques uns de nos Arabes, & c'eſt-là leur unique vice. Du reſte, ils ſont entr'eux d'une intelligence parfaite, travaillant ſans ceſſe de concert & avec zele au bien de l'état, & ſur-tout leur chaſteté eſt incomparable. Il eſt vrai qu'ils n'y ont pas beaucoup de mérite; ils ſont tous ſtériles, point de ſexe chez eux. Mais, interrompit la marquiſe, n'avez-vous point ſoupçonné qu'on ſe moquoit, en vous faiſant cette belle relation? Comment la nature ſe perpétueroit-elle? On ne s'eſt point moqué, repris-je d'un grand ſang-froid; tout ce que je vous dis eſt certain, & la nation ſe perpétue. Ils ont une reine qui ne les mene point à la guerre, qui ne paroît guere ſe méler des affaires de l'état, & dont toute la royauté conſiſte en ce qu'elle eſt féconde, mais d'une fécondité étonnante. Elle fait des milliers d'enfans; auſſi ne fait-elle autre choſe. Elle a un grand palais, partagé en une infinité de chambres, qui ont toutes un berceau préparé pour un petit prince, & elle va

accoucher dans chacune de ces chambres l'une après l'autre, toujours accompagnée d'une groſſe cour, qui lui applaudit ſur ce noble privilege dont elle jouit à l'excluſion de tout ſon peuple.

Je vous entends, madame, ſans que vous parliez. Vous demandez où elle a pris des amans, ou, pour parler plus honnêtement, des maris. Il y a des reines en Orient & en Afrique, qui ont publiquement des ſérails d'hommes: celle-ci apparemment en a un, mais elle en fait grand myſtere; & ſi c'eſt marquer plus de pudeur, c'eſt auſſi agir avec moins de dignité. Parmi ces Arabes qui ſont toujours en action, ſoit chez eux, ſoit au dehors, on reconnoît quelques étrangers en fort petit nombre, qui reſſemblent beaucoup pour la figure aux naturels du pays, mais qui d'ailleurs ſont fort pareſſeux, qui ne ſortent point, qui ne font rien, & qui, ſelon les apparences, ne ſeroient pas ſouffers chez un peuple extrêmement actif, s'ils n'étoient deſtinés aux plaiſirs de la reine, & à l'important miniſtere de la propagation. En effet, ſi, malgré leur

petit nombre, ils ſont les peres des dix mille enfans, plus ou moins, que la reine met au monde, ils méritent bien d'être quittes de tout autre emploi; & ce qui perſuade bien que ç'a été leur unique fonction, c'eſt qu'auſſi-tôt qu'elle eſt entiérement remplie, auſſi-tôt que la reine a fait ſes dix milles couches, les Arabes vous tuent ſans miſéricorde ces malheureux étrangers, devenus inutiles à l'état.

Eſt-ce tout, dit la marquiſe? Dieu ſoit loué! Rentrons un peu dans le ſens commun, ſi nous pouvons. De bonne foi où avez-vous pris tout ce roman-là? Quel eſt le poëte qui vous l'a fourni? Je vous répete encore, lui répondis-je, que ce n'eſt point un roman. Tout cela ſe paſſe ici ſur notre terre, ſous nos yeux. Vous voilà bien étonnée! Oui, ſous nos yeux; mes Arabes ne ſont que des abeilles, puiſqu'il faut vous le dire.

Alors je lui appris l'hiſtoire naturelle des abeilles, dont elle ne connoiſſoit guere que le nom. Après quoi vous voyez bien, pourſuivis-je, qu'en tranſportant

ſeulement ſur d'autres planetes des choſes qui ſe paſſent ſur la nôtre, nous imaginerions des bizarreries qui paroîtroient extravagantes, & ſeroient cependant fort réelles, & nous en imaginerions ſans fin; car, afin que vous le ſachiez, madame, l'hiſtoire des inſectes en eſt toute pleine. Je le crois aiſément, répondit-elle. N'y eût-il que les vers à ſoie, qui me ſont plus connus que n'étoient les abeilles, ils nous fourniroient des peuples aſſez ſurprenans, qui ſe métamorphoſeroient de maniere à n'être plus du tout les mêmes, qui ramperoient pendant une partie de leur vie, & voleroient pendant l'autre; & que ſais-je moi? cent mille autres merveilles qui feront les différens caracteres, les différentes coutumes de tous ces habitans inconnus. Mon imagination travaille ſur le plan que vous m'avez donné, & je vais même juſqu'à leur compoſer des figures. Je ne vous les pourrois décrire; mais je vois pourtant quelque choſe. Pour ces figures-là, répliquai-je, je vous conſeille d'en laiſſer le ſoin aux ſonges que vous

aurez cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront bien ſervie, & s'ils vous auront appris comment ſont faits les habitans de quelque planete.

QUATRIEME SOIR.

Particularités des Mondes de Vénus, de Mercure, de Mars, de Jupiter, & de Saturne.

Les ſonges ne furent point heureux; ils repréſenterent toujours quelque choſe qui reſſembloit à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la marquiſe ce que reprochent, à la vue de nos tableaux, de certains peuples, qui ne font jamais que des peintures bizarres & groteſques. « Bon! » nous diſent-ils, cela eſt tout fait comme » des hommes; il n'y a pas là d'imagi- » nation. » Il fallut donc ſe réſoudre à ignorer les figures des habitans de toutes ces planetes, & ſe contenter d'en deviner ce que nous pourrions, en continuant le voyage des mondes que nous avions commencé. Nous en étions à vénus. On eſt bien ſûr, dis-je à la marquiſe, que vénus tourne ſur elle-même; mais on ne ſait pas bien en quel tems, ni par conſéquent com-

bien ſes jours durent. Pour ſes années, elles ne ſont que de près de huit mois, puiſqu'elle tourne en ce tems-là autour du ſoleil. Elle eſt groſſe comme la terre, & par conſéquent la terre paroît à vénus de la même grandeur dont vénus nous paroît. J'en ſuis bien aiſe, dit la marquiſe; la terre pourra être pour vénus l'étoile du berger & la mere des amours, comme vénus l'eſt pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite planete qui ſoit jolie, claire, brillante, & qui ait un air galant. J'en conviens, répondis-je; mais ſavez-vous ce qui rend vénus ſi jolie de loin? c'eſt qu'elle eſt fort affreuſe de près. On a vu avec les lunettes d'approche que ce n'étoit qu'un amas de montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres, fort pointues, & apparemment fort ſeches; & par cette diſpoſition, la ſurface d'une planete eſt la plus propre qu'il ſe puiſſe à renvoyer la lumiere avec beaucoup d'éclat & de vivacité. Notre terre, dont la ſurface eſt fort unie auprès de celle de vénus, & en partie couverte de mers, pourroit bien n'être pas ſi agréable à

à voir de loin. Tant pis, dit la marquiſe, car ce ſeroit aſſurément un avantage & un agrément pour elle, que de préſider aux amours des habitans de vénus; ces gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh! ſans doute, répondis-je, le menu peuple de vénus n'eſt compoſé que de Céladons & de Silvandres, & leurs converſations les plus communes valent les plus belles de Clélie. Le climat eſt très-favorable aux amours. Vénus eſt plus proche que nous du ſoleil, & en reçoit une lumiere plus vive & plus de chaleur. Elle eſt à-peu-près aux deux tiers de la diſtance du ſoleil à la terre.

Je vois préſentement, interrompit la marquiſe, comment ſont faits les habitans de vénus: ils reſſemblent aux mores Grenadins, un petit peuple noir, brûlé du ſoleil, plein d'eſprit & de feu, toujours amoureux, faiſant des vers, aimant la muſique, inventant tous les jours des fêtes, des danſes & des tournois. Permettez-moi de vous dire, madame, répliquai-je, que vous ne connoiſſez guere bien les habitans de vénus. Nos mores Grenadins n'au-

roient été auprès d'eux que des Lapons & des Groenlandois pour la froideur & pour la ſtupidité.

Mais que ſera-ce des habitans de mercure ? Ils ſont plus de deux fois plus proche du ſoleil que nous. Il faut qu'ils ſoient fous à force de vivacité. Je crois qu'ils n'ont point de mémoire, non plus que la plupart des negres ; qu'ils ne font jamais de réflexion ſur rien ; qu'ils n'agiſſent qu'à l'aventure, & par des mouvemens ſubits ; & qu'enfin c'eſt dans mercure que ſont les petites maiſons de l'univers. Ils voyent le ſoleil neuf fois plus grand que nous ne le voyons ; il leur envoie une lumiere ſi forte, que s'ils étoient ici, ils ne prendroient nos plus beaux jours que pour de très-foibles crépuſcules ; & peut-être n'y pourroient-ils pas diſtinguer les objets ; & la chaleur à laquelle ils ſont accoutumés eſt ſi exceſſive, que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glaceroit. Apparemment notre fer, notre argent, notre or ſe fondroient chez eux, & on ne les y verroit qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'eau qu'en liqueur,

quoiqu'en de certains tems ce ſoit un corps fort ſolide. Les gens de mercure ne ſoupçonneroient pas que dans un autre monde ces liqueurs-là, qui font peut-être leurs rivieres, ſont des corps des plus durs que l'on connoiſſe. Leur année n'eſt que de trois mois. La durée de leur jour ne nous eſt point connue, parce que mercure eſt ſi petit & ſi proche du ſoleil, dans les rayons duquel il eſt preſque toujours perdu, qu'il échappe à toute l'adreſſe des aſtronomes, & qu'on n'a pu encore avoir aſſez de priſe ſur lui, pour obſerver le mouvement qu'il doit avoir ſur ſon centre : mais ces habitans ont beſoin qu'il acheve ce tour en peu de tems ; car apparemment, brûlés comme ils ſont par un grand poële ardent ſuſpendu ſur leurs têtes, ils ſoupirent après la nuit. Ils ſont éclairés pendant ce tems-là de vénus & de la terre, qui leur doivent paroître aſſez grandes. Pour les autres planetes, comme elles ſont au-delà de la terre, vers le firmament, ils les voient plus petites que nous ne les voyons, & n'en reçoivent que bien peu de lumiere.

Je ne ſuis pas ſi touchée, dit la marquiſe, de cette perte-là que font les habitans de mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la chaleur. Je voudrois bien que nous les ſoulageaſſions un peu. Donnons à mercure de longues & d'abondantes pluies qui le rafraîchiſſent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les pays chauds pendant des quatre mois entiers, juſtement dans les ſaiſons les plus chaudes.

Cela ſe peut, repris-je, & même nous pouvons rafraîchir encore mercure d'une autre façon. Il y a des pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur ſituation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de juillet & d'août, juſques-là que les rivieres ſe gelent. C'eſt que ces contrées-là ont beaucoup de ſalpêtre; les exhalaiſons en ſont fort froides, & la force de la chaleur les fait ſortir de la terre en grande abondance. Mercure ſera, ſi vous voulez, une petite planete toute de ſalpêtre, & le ſoleil tirera d'elle-même le remede au mal qu'il lui pourroit faire. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que la nature ne ſau-

roit faire vivre les gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude, jointe à l'ignorance de quelque choſe de meilleur, ſurvient, & les y fait vivre agréablement. Ainſi, on pourroit même ſe paſſer dans mercure du ſalpêtre & des pluies.

Après mercure, vous ſavez qu'on trouve le ſoleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'habitans. Le *pourquoi non* nous manque là. Nous jugeons par la terre qui eſt habitée, que les autres corps de la même eſpece qu'elle, doivent l'être auſſi: mais le ſoleil n'eſt point un corps de la même eſpece que la terre, ni que les autres planetes. Il eſt la ſource de toute cette lumiere que les planetes ne font que ſe renvoyer les unes aux autres, après l'avoir reçue de lui. Elles en peuvent faire, pour ainſi dire, des échanges entr'elles; mais elles ne la peuvent produire. Lui ſeul tire de ſoi même cette précieuſe ſubſtance; il la pouſſe avec force de tous côtés: de-là elle revient à la rencontre de tout ce qui eſt ſolide; & d'une planete à l'autre, il s'épand de longues & vaſtes traînées de lumiere qui ſe croiſent, ſe traverſent &

s'entrelacent en mille façons différentes, & forment d'admirables tiſſus de la plus riche matiere qui ſoit au monde. Auſſi le ſoleil eſt-il placé dans le centre, qui eſt le lieu le plus commode d'où il puiſſe la diſtribuer également, & animer tout par ſa chaleur. Le ſoleil eſt donc un corps particulier : mais quelle ſorte de corps ? On eſt bien embarraſſé à le dire. On avoit toujours cru que c'étoit un feu très-pur; mais on s'en déſabuſa au commencement de ce ſiecle, qu'on apperçut des taches ſur ſa ſurface. Comme on avoit découvert peu de tems auparavant de nouvelles planetes dont je vous parlerai, que tout le monde philoſophe n'avoit l'eſprit rempli d'autre choſe, & qu'enfin les nouvelles planetes s'étoient miſes à la mode, on jugea auſſi-tôt que ces taches en étoient; qu'elles avoient un mouvement autour du ſoleil, & qu'elles nous en cachoient néceſſairement quelque partie, en tournant leur moitié obſcure vers nous. Déja les ſavans faiſoient leur cour de ces prétendues planetes aux princes de l'Europe. Les uns leur donnoient le nom d'un

prince, les autres d'un autre, & peut-être il y auroit eu querelle entr'eux à qui ſeroit demeuré le maître des taches, pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon, interrompit la marquiſe. Vous me diſiez l'autre jour qu'on avoit donné aux différentes parties de la lune des noms de ſavans & d'aſtronomes, & j'en étois fort contente. Puiſque les princes prennent pour eux la terre, il eſt juſte que les ſavans ſe réſervent le ciel, & y dominent : mais ils n'en devroient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrez, répondis-je, qu'ils puiſſent du moins, en cas de beſoin, engager aux princes quelque aſtre, ou quelque partie de la lune. Quant aux taches du ſoleil, ils n'en purent faire aucun uſage. Il ſe trouva que ce n'étoit point des planetes, mais des nuages, des fumées, des écumes qui s'élevent ſur le ſoleil. Elles ſont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles diſparoiſſent toutes; quelquefois elles ſe mettent pluſieurs enſemble, quelquefois elles ſe ſéparent, quelquefois elles ſont plus claires, quelquefois plus

noires. Il y a des tems où l'on en voit beaucoup; il y en a d'autres, & même assez longs, où il n'en paroît aucune. On croiroit que le soleil est une matiere liquide, quelques-uns disent de l'or fondu, qui bouillonne incessamment, & produit des impuretés, que la force de son mouvement rejette sur sa surface; elles s'y consument, & puis il s'en produit d'autres. Imaginez-vous quels corps étrangers ce sont-là. Il y en a tel qui est dix-sept cents fois plus gros que la terre; car vous saurez qu'elle est plus d'un million de fois plus petite que le globe du soleil. Jugez par-là quelle est la quantité de cet or fondu, ou l'étendue de cette grande mer de lumiere & de feu. D'autres disent, & avec assez d'apparence, que les taches, du moins pour la plupart, ne sont point des productions nouvelles, & qui se dissipent au bout de quelque tems; mais de grosses masses solides, de figure fort irréguliere, toujours subsistantes, qui tantôt flottent sur le corps liquide du soleil, tantôt s'y enfoncent ou entiérement ou en partie, & nous présentent différentes pointes ou éminences, selon

qu'elles s'enfoncent plus ou moins, & qu'elles se tournent vers nous de différens côtés. Peut-être font-elles partie de quelque grand amas de matiere solide qui sert d'aliment au feu du soleil. Enfin, quoi que ce puisse être que le soleil, il ne paroît nullement propre à être habité. C'est pourtant dommage; l'habitation seroit belle: on seroit au centre de tout, on verroit toutes les planetes tourner régulierement autour de soi; au lieu que nous voyons dans leurs cours une infinité de bizarreries, qui n'y paroissent que parce que nous ne sommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'est-à-dire, au centre de leur mouvement. Cela n'est-il pas pitoyable? Il n'y a qu'un lieu dans le monde, d'où l'étude des astres puisse être extrêmement facile; & justement dans ce lieu-là, il n'y a personne. Vous n'y songez pas, dit la marquise. Qui seroit dans le soleil ne verroit rien, ni planetes, ni étoiles fixes. Le soleil n'efface-t-il pas tout? Ce seroient ses habitans qui seroient bien fondés à se croire seuls dans toute la nature.

J'avoue que je m'étois trompé, répondis-je ; je ne ſongeois qu'à la ſituation où eſt le ſoleil, & non à l'effet de ſa lumiere : mais vous qui me redreſſez ſi à-propos, vous voulez bien que je vous diſe que vous vous êtes trompée auſſi ; les habitans du ſoleil ne les verroient ſeulement pas. Ou ils ne pourroient ſoutenir la force de ſa lumiere, ou ils ne la pourroient recevoir, faute d'en être à quelque diſtance ; & tout bien conſidéré, le ſoleil ne ſeroit qu'un ſéjour d'aveugles. Encore un coup, il n'eſt pas fait pour être habité : mais voulez-vous que nous pourſuivions notre voyage des mondes ? Nous ſommes arrivés au centre, qui eſt toujours le lieu le plus bas dans tout ce qui eſt rond ; & je vous dirai en paſſant, que pour aller d'ici-là, nous avons fait un chemin de trente-trois millions de lieues. Il faudroit préſentement retourner ſur nos pas, & remonter. Nous retrouverons mercure, vénus, la terre, la lune, toutes planetes que nous avons viſitées. Enſuite c'eſt mars qui ſe préſente. Mars n'a rien de curieux que je ſache ; ſes jours ſont de plus d'une

demi-heure plus longs que les nôtres, & ſes années valent deux de nos années, à un mois & demi près. Il eſt cinq fois plus petit que la terre ; il voit le ſoleil un peu moins grand & moins vif que nous ne le voyons : enfin, mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie choſe que jupiter avec ſes quatre lunes ou ſatellites ! ce ſont quatre petites planetes, qui, tandis que jupiter tourne autour du ſoleil en douze ans, tournent autour de lui comme notre lune autour de nous. Mais, interrompit la marquiſe, pourquoi y a-t-il des planetes qui tournent autour d'autres planetes, qui ne valent pas mieux qu'elles ? Sérieuſement, il me paroîtroit plus régulier & plus uniforme que toutes les planetes, & grandes & petites, n'euſſent que le même mouvement autour du ſoleil.

Ah ! madame, répliquai-je, ſi vous ſaviez ce que c'eſt que les tourbillons de Deſcartes, ces tourbillons dont le nom eſt ſi terrible & l'idée ſi agréable, vous ne parleriez pas comme vous faites. La tête me dût-elle tourner, dit-elle en riant, il eſt beau de ſavoir ce que c'eſt que les tour-

billons. Achevez de me rendre folle ; je ne me ménage plus ; je ne connois plus de retenue ſur la philoſophie : laiſſons parler le monde, & donnons-nous aux tourbillons. Je ne vous connoiſſois pas de pareils emportemens, repris-je ; c'eſt dommage qu'ils n'aient que les tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un tourbillon, c'eſt un amas de matiere dont les parties ſont détachées les unes des autres, & ſe meuvent toutes en un même ſens ; permis à elles d'avoir pendant ce tems-là quelques petits mouvemens particuliers, pourvu qu'elles ſuivent toujours le mouvement général. Ainſi, un tourbillon de vent, c'eſt une infinité de petites parties d'air, qui tournent toutes en rond enſemble, & enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous ſavez que les planetes ſont portées dans la matiere céleſte, qui eſt d'une ſubtilité & d'une agitation prodigieuſe. Tout ce grand amas de matiere céleſte, qui eſt depuis le ſoleil juſqu'aux étoiles fixes, tourne en rond, & emportant avec ſoi les planetes, les fait tourner toutes en un même ſens autour du ſoleil qui occupe le centre ;

centre ; mais en des tems plus ou moins longs, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées. Il n'y a pas juſqu'au ſoleil qui ne tourne ſur lui-même, parce qu'il eſt juſtement au milieu de toute cette matiere céleſte ; vous remarquerez en paſſant que quand la terre ſeroit dans la place où il eſt, elle ne pourroit encore faire moins que de tourner ſur elle-même.

Voilà quel eſt le grand tourbillon dont le ſoleil eſt comme le maître ; mais en même tems les planetes ſe compoſent de petits tourbillons particuliers, à l'imitation de celui du ſoleil. Chacune d'elles, en tournant autour du ſoleil, ne laiſſe pas de tourner autour d'elle-même, & fait tourner auſſi autour d'elle en même ſens une certaine quantité de cette matiere céleſte, qui eſt toujours prête à ſuivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de ſon mouvement général. C'eſt là le tourbillon particulier de la planete, & elle le pouſſe auſſi loin que la force de ſon mouvement ſe peut étendre. S'il faut qu'il tombe, dans ce petit tourbillon, quelque planete moindre que

celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indiſpenſablement à tourner autour d'elle, & le tout enſemble ; la grande planete, la petite, & le tourbillon qui les renferme, n'en tournent pas moins autour du ſoleil. C'eſt ainſi qu'au commencement du monde, nous nous fimes ſuivre par la lune, parce qu'elle ſe trouva dans l'étendue de notre tourbillon, & tout-à-fait à notre bienſéance. Jupiter, dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puiſſant que nous. Il y avoit dans ſon voiſinage quatre petites planetes ; il ſe les aſſujettit toutes quatre : & nous qui ſommes une planete principale, croyez-vous que nous l'euſſions été, ſi nous nous fuſſions trouvés proche de lui ? Il eſt mille fois plus gros que nous ; il nous auroit engloutis ſans peine dans ſon tourbillon, & nous ne ferions qu'une lune de ſa dépendance, au lieu que nous en avons une qui eſt dans la nôtre ; tant il eſt vrai que le ſeul haſard de la ſituation décide ſouvent de toûte la fortune qu'on doit avoir !

Et qui nous aſſure, dit la marquiſe,

que nous demeurerons toujours où nous ſommes ? Je commence à craindre que nous ne faſſions la folie de nous approcher d'une planete auſſi entreprenante que jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous abſorber ; car il me paroît que dans ce grand mouvement où vous dites qu'eſt la matiere céleſte, elle devroit agiter les planetes irréguliérement, tantôt les approcher, tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions auſſi-tôt y gagner qu'y perdre, répondis-je ; peut-être irions-nous ſoumettre à notre domination mercure ou mars, qui ſont de plus petites planetes, & qui ne nous pourroient réſiſter. Mais nous n'avons rien à eſpérer ni à craindre ; les planetes ſe tiennent où elles ſont, & les nouvelles conquêtes leur ſont défendues, comme elles l'étoient autrefois aux rois de la Chine. Vous ſavez bien que quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile ſurnage. Qu'on mette ſur ces deux liqueurs un corps extrêmement léger, l'huile le ſoutiendra, & il n'ira pas juſqu'à l'eau. Qu'on y mette un autre

corps plus pesant, & qui soit justement d'une certaine pesanteur, il passera au travers de l'huile, qui sera trop foible pour l'arrêter, & tombera, jusqu'à ce qu'il rencontre l'eau qui aura la force de le soutenir. Ainsi, dans cette liqueur, composée de deux liqueurs qui ne se mêlent point, deux corps inégalement pesans se mettent à deux places différentes, & jamais l'un ne montera, ni l'autre ne descendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs qui se tiennnent séparées, & qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la même chose. Représentez-vous que la matiere céleste, qui remplit ce grand tourbillon a différentes couches qui s'enveloppent les unes les autres, & dont les pesanteurs sont différentes, comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les planetes ont aussi différentes pesanteurs; chacune d'elles, par conséquent, s'arrête dans la couche qui a précisément la force nécessaire pour la soutenir, & qui lui fait équilibre, & vous voyez bien qu'il n'est pas possible qu'elle en sorte jamais.

Je conçois, dit la marquise, que ces pesanteurs-là reglent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque chose de pareil qui les réglât parmi nous, & qui fixât les gens dans les places qui leur sont naturellement convenables! Me voilà fort en repos du côté de jupiter. Je suis bien-aise qu'il nous laisse dans notre petit tourbillon avec notre lune unique. Je suis d'humeur à me borner aisément, & je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriez tort de les lui envier, repris-je; il n'en a point plus qu'il ne lui en faut. Il est cinq fois plus éloigné du soleil que nous, c'est-à-dire, qu'il en est à cent soixante-cinq millions de lieues, & par conséquent ses lunes ne reçoivent & ne lui renvoient qu'une lumiere assez foible. Le nombre supplée au peu d'effet de chacune. Sans cela, comme jupiter tourne sur lui-même en dix heures, & que ses nuits qui n'en durent que cinq, sont fort courtes, quatre lunes ne paroîtroient pas si nécessaires. Celle qui est la plus proche de jupiter fait son cercle autour de lui en quarante-deux heures, la

ſeconde en trois jours & demi, la troiſieme en ſept, la quatrieme en dix-ſept, & par l'inégalité même de leurs cours, elles s'accordent à lui donner les plus jolis ſpectacles du monde. Tantôt elles ſe levent toutes quatre enſemble, & puis ſe ſéparent preſque dans le moment; tantôt elles ſont toutes à leur midi rangées l'une au deſſus de l'autre; tantôt on les voit toutes quatre dans le ciel à des diſtances égales; tantôt, quand deux ſe levent, deux autres ſe couchent: ſur-tout j'aimerois à voir ce jeu perpétuel d'éclipſes qu'elles font; car il ne ſe paſſe point de jour qu'elles ne s'éclipſent les unes les autres, ou qu'elles n'éclipſent le ſoleil; & aſſurément les éclipſes s'étant rendues ſi familieres en ce monde-là, elles y ſont un ſujet de divertiſſement, & non pas de frayeur, comme en celui-ci.

Et vous ne manquerez pas, dit la marquiſe, à faire habiter ces quatre lunes, quoique ce ne ſoient que de petites planetes ſubalternes, deſtinées ſeulement à en éclairer une autre pendant ſes nuits? N'en doutez nullement, répondis-je; ces

planetes n'en ſont pas moins dignes d'être habitées, pour avoir le malheur d'être aſſervies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc, reprit-elle, que les habitans des quatre lunes de jupiter fuſſent comme des colonies de jupiter; qu'elles euſſent reçu de lui, s'il étoit poſſible, leurs loix & leurs coutumes; que par conſéquent elles lui rendiſſent quelque ſorte d'hommage, & ne regardaſſent la grande planete qu'avec reſpect. Ne faudroit-il point auſſi, lui dis-je, que les quatre lunes envoyaſſent de tems en tems des députés dans jupiter, pour lui prêter ſerment de fidélité? Pour moi, je vous avoue que le peu de ſupériorité que nous avons ſur les gens de notre lune, me fait douter que jupiter en ait beaucoup ſur les habitans des ſiennes, & je crois que l'avantage auquel il puiſſe le plus raiſonnablement prétendre, c'eſt de leur faire peur. Par exemple, dans celle qui eſt la plus proche de lui, ils le voient ſeize cents fois plus grand que notre lune ne nous paroît. Quelle monſtrueuſe planete ſuſ-

pendue ſur leurs têtes! En vérité, ſi les Gaulois craignoient anciennement que le ciel ne tombât ſur eux, & ne les écrasât, les habitans de cette lune auroient bien plus de ſujet de craindre une chute de jupiter. C'eſt peut être là auſſi la frayeur qu'ils ont, dit-elle, au lieu de celle des éclipſes dont vous m'avez aſſuré qu'ils ſont exempts, & qu'il faut bien remplacer par quelqu'autre ſottiſe. Il le faut de néceſſité abſolue, répondis-je. L'inventeur du troiſieme ſyſtême dont je vous parlois l'autre jour, le célebre Ticho-Brahé, un des plus grands aſtronomes qui furent jamais, n'avoit garde de craindre les éclipſes, comme le vulgaire les craint; il paſſoit ſa vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignoit en leur place? Si en ſortant de ſon logis, la premiere perſonne qu'il rencontroit étoit une vieille, ſi un lievre traverſoit ſon chemin, Ticho-Brahé croyoit que la journée devoit être malheureuſe, & retournoit promptement ſe renfermer chez lui, ſans oſer commencer la moindre choſe.

Il ne ſeroit pas juſte, reprit-elle, après

que cet homme-là n'a pu ſe délivrer impunément de la crainte des éclipſes, que les habitans de cette lune de jupiter, dont nous parlions, en fuſſent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier: ils ſubiront la loi commune; & s'ils ſont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelque autre; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclairciſſez-moi, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la terre eſt ſi petite à l'égard de jupiter, jupiter nous voit-il? Je crains que nous ne lui ſoyions inconnus.

De bonne foi, je crois que cela eſt ainſi, répondis-je. Il faudroit qu'il vît la terre cent fois plus petite que nous ne le voyons. C'eſt trop peu; il ne la voit point. Voici ſeulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans jupiter des aſtronomes, qui, après avoir bien pris de la peine à compoſer des lunettes excellentes, après avoir choiſi les plus belles nuits pour obſerver, auront enfin découvert dans les cieux une très-petite planete

qu'ils n'avoient jamais vue. D'abord le journal des ſavans de ce pays-là en parle ; le peuple de jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire ; les philoſophes, dont cela détruit les opinions, forment le deſſein de n'en rien croire ; il n'y a que les gens très-raiſonnables qui en veulent bien douter. On obſerve encore : on revoit la petite planete ; on s'aſſure bien que ce n'eſt point une viſion ; on commence même à ſoupçonner qu'elle a un mouvement autour du ſoleil : on trouve au bout de mille obſervations, que ce mouvement eſt d'une année ; & enfin, grace à toutes les peines que ſe donnent les ſavans, on ſait dans jupiter que notre terre eſt au monde. Les curieux vont la voir au bout d'une lunette, & la vue à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'étoit, dit la marquiſe, qu'il n'eſt point trop agréable de ſavoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans jupiter qu'avec des lunettes d'approche, je me repréſenterois avec plaiſir ces lunettes de jupiter dreſſées vers nous, comme les nôtres le ſont vers lui, & cette curioſité

mutuelle avec laquelle les planetes s'entre-conſiderent, & demandent l'une de l'autre : « Quel monde eſt-ce là ? quels gens » l'habitent. »

Cela ne va pas ſi vîte que vous penſez, répliquai-je. Quand on verroit notre terre de dedans jupiter, quand on l'y connoîtroit, notre terre ce n'eſt pas nous : on n'a pas le moindre ſoupçon qu'elle puiſſe être habitée. Si quelqu'un vient à ſe l'imaginer, Dieu ſait comme tout jupiter ſe moque de lui. Peut-être même ſommes-nous cauſe qu'on y a fait le procès à des philoſophes qui ont voulu ſoutenir que nous étions. Cependant, je croirois plus volontiers que les habitans de jupiter ſont aſſez occupés à faire des découvertes ſur leur planete, pour ne ſonger point du tout à nous. Elle eſt ſi grande, que s'ils navigent, aſſurément leurs Chriſtophe Colomb ne ſauroient manquer d'emploi. Il faut que les peuples de ce monde-là ne connoiſſent pas ſeulement de réputation la centieme partie des autres peuples ; au lieu que dans mercure, qui eſt fort petit, ils ſont tous voiſins les uns des au-

tres ; ils vivent familierement enſemble ; & ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur monde. Si on ne nous voit point dans jupiter, vous jugez bien qu'on y voit encore moins vénus, qui eſt plus éloignée de lui, & encore moins mercure, qui eſt & plus petit & plus éloigné. En récompenſe, ſes habitans voient leurs quatre lunes, & ſaturne avec les ſiennes, & mars. Voilà aſſez de planetes pour embarraſſer ceux d'entre eux qui ſont aſtronomes ; la nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reſte dans l'univers.

Quoi! dit la marquiſe, vous comptez cela pour une grace? Sans doute, répondis-je : il y a dans tout ce grand tourbillon ſeize planetes. La nature, qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que ſept : n'eſt-ce pas là une aſſez grande faveur? Mais nous qui n'en ſentons pas le prix, nous faiſons ſi bien, que nous attrapons les neuf autres qui avoient été cachées ; auſſi en ſommes-nous punis par les grands travaux

travaux que l'aſtronomie demande préſentement.

Je vois, reprit-elle, par ce nombre de ſeize planetes, qu'il faut que ſaturne ait cinq lunes. Il les a auſſi, répliquai-je ; & avec d'autant plus de juſtice, que comme il tourne en trente ans autour du ſoleil, il y a des pays où la nuit dure quinze ans, par la même raiſon que ſur la terre qui tourne en un an, il y a des nuits de ſix mois ſous les pôles. Mais ſaturne étant deux fois plus éloigné du ſoleil que jupiter, & par conſéquent dix fois plus que nous, ſes cinq lunes ſi foiblement éclairées lui donneroient-elles aſſez de lumiere pendant ſes nuits? Non, il a encore une reſſource ſinguliere & unique dans tout l'univers connu. C'eſt un grand cercle & un grand anneau aſſez large qui l'environne, & qui étant aſſez élevé pour être preſque entiérement hors de l'ombre du corps de cette planete, réfléchit la lumiere du ſoleil dans des lieux qui ne le voient point, & la réfléchit de plus près, & avec plus de force que toutes

les cinq lunes, parce qu'il eſt moins élevé que la plus baſſe.

En vérité, dit la marquiſe, de l'air d'une perſonne qui rentroit en elle-même avec étonnement, tout cela eſt d'un grand ordre; il paroît bien que la nature a eu en vue les beſoins de quelques êtres vivans, & que la diſtribution des lunes n'a pas été faite au haſard. Il n'en eſt tombé en partage qu'aux planetes éloignées du ſoleil, à la terre, à jupiter, à ſaturne; car ce n'étoit pas la peine d'en donner à vénus & à mercure, qui ne reçoivent que trop de lumiere, dont les nuits ſont fort courtes, & qui les compte apparemment pour de plus grands bienfaits de la nature que leurs jours mêmes. Mais attendez; il me ſemble que mars, qui eſt encore plus éloigné du ſoleil que la terre, n'a point de lune. On ne peut pas vous le diſſimuler, répondis-je; il n'en a point; & il faut qu'il ait pour ſes nuits des reſſources que nous ne ſavons pas. Vous avez vu des phoſphores de ces matieres liquides ou ſeches, qui, en recevant la lumiere du ſoleil, s'en imbibent & s'en

pénétrent, & enſuite jettent un aſſez grand éclat dans l'obſcurité. Peut-être mars a-t-il de grands rochers fort élevés, qui ſont des phoſphores naturels, & qui prennent pendant le jour une proviſion de lumiere qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne ſauriez nier que ce ne fût un ſpectacle aſſez agréable de voir tous ces rochers s'allumer de toutes parts, dès que le ſoleil ſeroit couché, & faire, ſans aucun art, des illuminations magnifiques, qui ne pourroient incommoder par leur chaleur. Vous ſavez encore qu'il y a en Amérique des oiſeaux qui ſont ſi lumineux dans les ténebres, qu'on s'en peut ſervir pour lire. Que ſavons-nous ſi mars n'a point un grand nombre de ces oiſeaux, qui, dès que la nuit eſt venue, ſe diſperſent de tous côtés, & vont répandre un nouveau jour?

Je ne me contente, reprit-elle, ni de vos rochers, ni de vos oiſeaux. Cela ne laiſſeroit pas d'être joli: mais puiſque la nature a donné tant de lunes à ſaturne & à jupiter, c'eſt une marque qu'il faut des lunes. J'euſſe été bien aiſe que tous les mondes

éloignés du ſoleil en euſſent eu, ſi mars ne nous fût point venu faire une exception deſagréable. Ah! vraiment, répliquai-je, ſi vous vous mêliez de philoſophie plus que vous ne faites, il faudroit bien que vous vous accoutumaſſiez à voir des exceptions dans les meilleurs ſyſtêmes. Il y a toujours quelque choſe qui y convient le plus juſte du monde, & puis quelque choſe auſſi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laiſſe-là, ſi on déſeſpere d'en pouvoir venir à bout. Uſons-en de même pour mars, puiſqu'il ne nous eſt point favorable, & ne parlons point de lui. Nous ſerions bien étonnés, ſi nous étions dans ſaturne, de voir ſur nos têtes pendant la nuit ce grand anneau qui iroit en forme de demi-cercle d'un bout à l'autre de l'horizon, & qui, nous renvoyant la lumiere du ſoleil, feroit l'effet d'une lune continue. Et ne mettrons-nous point d'habitans dans ce grand anneau, interrompit-elle en riant? Quoique je ſois d'humeur, répondis je, à en envoyer partout aſſez hardiment, je vous avoue que je n'oſerois en mettre là; cet anneau me

paroît une habitation trop irréguliere. Pour les cinq petites lunes, on ne peut pas ſe diſpenſer de les peupler. Si cependant l'anneau n'étoit, comme quelques-uns le ſoupçonnent, qu'un cercle de lunes qui ſe ſuiviſſent de fort près, & euſſent un mouvement égal, & que les cinq petites lunes fuſſent cinq échappées de ce grand cercle, que de mondes dans le tourbillon de ſaturne! Quoi qu'il en ſoit, les gens de ſaturne ſont aſſez miſérables, même avec le ſecours de l'anneau. Il leur donne la lumiere; mais quelle lumiere dans l'éloignement où il eſt du ſoleil! Le ſoleil même qu'ils voient cent fois plus petit que nous ne le voyons, n'eſt pour eux qu'une petite étoile blanche & pâle, qui n'a qu'un éclat & une chaleur bien foible; & ſi vous les mettiez dans nos pays les plus froids, dans le Groenlande, ou dans la Laponie, vous les verriez ſuer à groſſes gouttes, & expirer de chaud. S'ils avoient de l'eau, ce ne ſeroit point de l'eau pour eux, mais une pierre polie, un marbre; & l'eſprit-de-vin qui ne

gele jamais ici, ſeroit dur comme nos diamans.

Vous me donnez une idée de ſaturne qui me glace, dit la marquiſe, au lieu que tantôt vous m'échauffiez en me parlant de mercure. Il faut bien, répliquai-je, que les deux mondes qui ſont aux extrémités de ce grand tourbillon, ſoient oppoſés en toutes choſes.

Ainſi, reprit-elle, on eſt bien ſage dans ſaturne; car vous m'avez dit que tout le monde étoit fou dans mercure. Si on n'eſt pas bien ſage dans ſaturne, repris-je, du moins, ſelon toutes les apparences, on y eſt bien flegmatique. Ce ſont des gens qui ne ſavent ce que c'eſt que de rire, qui prennent toujours un jour pour répondre à la moindre queſtion qu'on leur fait, & qui euſſent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop folâtre.

Il me vient une penſée, dit-elle. Tous les habitans de mercure ſont vifs, tous ceux de ſaturne ſont lents. Parmi nous, les uns ſont vifs, les autres lents: cela ne viendroit-il point de ce que notre terre étant

juſtement au milieu des autres mondes, nous participons des extrémités? Il n'y a point pour les hommes de caractere fixe & déterminé; les uns ſont faits comme les habitans de mercure, les autres comme ceux de ſaturne, & nous ſommes un mélange de toutes les eſpeces qui ſe trouvent dans les autres planetes. J'aime aſſez cette idée, repris-je: nous formons une aſſemblage ſi bizarre, qu'on pourroit croire que nous ſerions ramaſſés de pluſieurs mondes différens. A ce compte, il eſt aſſez commode d'être ici: on y voit tous les autres mondes en abrégé.

Du moins, reprit la marquiſe, une commodité fort réelle qu'a notre monde par ſa ſituation, c'eſt qu'il n'eſt ni ſi chaud que celui de mercure ou de vénus, ni ſi froid que celui de jupiter ou de ſaturne. De plus, nous ſommes juſtement dans un endroit de la terre où nous ne ſentons l'excès ni du chaud, ni du froid. En vérité, ſi un certain philoſophe rendoit grace à la nature d'être homme & non pas bête, grec & non pas barbare, moi je veux lui

rendre grace d'être ſur la planete la plus tempérée de l'univers, & dans un des lieux les plus tempérés de cette planete.

Si vous m'en croyez, madame, répondis-je, vous lui rendrez grace d'être jeune, & non pas vieille ; jeune & belle, & non pas jeune & laide ; jeune & belle Françoiſe, & non pas jeune & belle Italienne. Voilà bien d'autres ſujets de reconnoiſſance que ceux que vous tirez de la ſituation de votre tourbillon, ou de la température de votre pays.

Mon Dieu ! répliqua-t-elle, laiſſez-moi avoir de la reconnoiſſance ſur tout, juſques ſur le tourbillon où je ſuis placée. La meſure de bonheur qui nous a été donnée eſt aſſez petite ; il n'en faut rien perdre, & il eſt bon d'avoir pour les choſes les plus communes & les moins conſidérables, un goût qui les mette à profit. Si on ne vouloit que des plaiſirs vifs, on en auroit peu ; on les attendroit long tems, & on les paieroit bien. Vous me promettez donc, répliquai-je, que ſi on vous propoſoit de ces plaiſirs vifs, vous vous ſouviendriez

des tourbillons & de moi, & que vous ne nous négligerez pas tout-à-fait ? Oui, répondit-elle ; mais faites que la philoſophie me fourniſſe toujours des plaiſirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis-je, j'eſpere qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai des étoiles fixes qui paſſent tout ce que vous avez vu juſqu'ici.

CINQUIEME SOIR.

Que les Etoiles fixes ſont autant de Soleils, dont chacun éclaire un Monde.

LA marquiſe ſentit une vraie impatience de ſavoir ce que les étoiles fixes deviendroient. Seront-elles habitées comme les planetes, me dit-elle ? Ne le ſeront-elles pas ? Enfin, qu'en ferons-nous ? Vous le devineriez peut-être, ſi vous en aviez bien envie, répondis-je. Les étoiles fixes ne ſauroient être moins éloignées de la terre que de vingt-ſept mille ſix cents ſoixante fois la diſtance d'ici au ſoleil, qui eſt de trente-trois millions de lieues ; & ſi vous fâchiez un aſtronome, il les mettroit encore plus loin. La diſtance du ſoleil à ſaturne, qui eſt la planete la plus éloignée, n'eſt que de trois cents trente millions de lieues ; ce n'eſt rien par rapport à la diſtance du ſoleil ou de la terre aux étoiles fixes, & on ne prend pas la peine de la

compter. Leur lumiere, comme vous voyez, eſt aſſez vive & aſſez éclatante. Si elles la recevoient du ſoleil, il faudroit qu'elles la reçuſſent déja bien foible après un ſi épouvantable trajet ; il faudroit que, par une réflexion qui l'affoibliroit encore beaucoup, elles nous la renvoyaſſent à cette même diſtance. Il ſeroit impoſſible qu'une lumiere qui auroit eſſuyé une réflexion, & fait deux fois un ſemblable chemin, eût cette force & cette vivacité qu'a celle des étoiles fixes. Les voilà donc lumineuſes par elles-mêmes, & toutes, en un mot, autant de ſoleils.

Ne me trompai-je point, s'écria la marquiſe, ou ſi je vois où vous me voulez mener ? M'allez-vous dire : « Les étoiles » fixes ſont autant de ſoleils ; notre ſoleil » eſt le centre d'un tourbillon qui tourne » autour de lui : pourquoi chaque étoile » fixe ne ſera-t-elle pas auſſi le centre d'un » tourbillon qui aura un mouvement au- » tour d'elle ? Notre ſoleil a des planetes » qu'il éclaire ; pourquoi chaque étoile » fixe n'en aura-t-elle pas auſſi qu'elle » éclairera ? » Je n'ai à vous répondre,

lui dis-je, que ce que répondit Phedre à Enone : « C'eſt toi qui l'as nommé. »

Mais, reprit-elle, voilà l'univers ſi grand que je m'y perds ; je ne ſais plus où je ſuis ; je ne ſuis plus rien. Quoi ! tout ſera diviſé en tourbillons jetés confuſément les uns parmi les autres ? Chaque étoile ſera le centre d'un tourbillon, peut-être auſſi grand que celui où nous ſommes ? Tout cet eſpace immenſe qui comprend notre ſoleil & nos planetes, ne ſera qu'une petite parcelle de l'univers ? Autant d'eſpaces pareils que d'étoiles fixes ? Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moi, répondis-je, cela me met à mon aiſe. Quand le ciel n'étoit que cette voûte bleue où les étoiles étoient clouées, l'univers me paroiſſoit petit & étroit ; je m'y ſentois comme oppreſſé. Préſentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue & de profondeur à cette voûte, en la partageant en mille & mille tourbillons, il me ſemble que je reſpire avec plus de liberté, & que je ſuis dans un plus grand air, & aſſurément l'univers a toute une autre magnificence. La nature n'a rien épargné

épargné en le produiſant ; elle a fait une profuſion de richeſſes tout-à-fait digne d'elle. Rien n'eſt ſi beau à ſe repréſenter que ce nombre prodigieux de tourbillons, dont le milieu eſt occupé par un ſoleil qui fait tourner des planetes autour de lui. Les habitans d'une planete d'un de ces tourbillons infinis, voient de tous côtés les ſoleils des tourbillons dont ils ſont environnés ; mais ils n'ont garde d'en voir les planetes, qui, n'ayant qu'une lumiere foible, empruntée de leur ſoleil, ne la pouſſent point au-delà de leur monde.

Vous m'offrez, dit-elle, une eſpece de perſpective ſi longue, que la vue n'en peut attraper le bout. Je vois clairement les habitans de la terre ; enſuite vous me faites voir ceux de la lune & des autres planetes de notre tourbillon, aſſez clairement à la vérité, mais moins que ceux de la terre. Après eux viennent les habitans des planetes des autres tourbillons. Je vous avoue qu'ils ſont tout-à-fait dans l'enfoncement, & que, quelque effort que je faſſe pour les voir, je ne les apperçois preſque point. Et en effet, ne ſont-ils pas preſque

anéantis par l'expreſſion même dont vous êtes obligé de vous ſervir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliez les habitans d'une des planetes de l'un de ces tourbillons, dont le nombre eſt infini. Nous-mêmes, à qui la même expreſſion convient, avouez que vous ne ſauriez preſque plus nous démêler au milieu de tant de mondes. Pour moi, je commence à voir la terre ſi effroyablement petite, que je ne crois pas avoir déſormais d'empreſſement pour aucune choſe. Aſſurément, ſi on a tant d'ardeur de s'agrandir, ſi on fait deſſeins ſur deſſeins, ſi on ſe donne tant de peine, c'eſt que l'on ne connoît pas les tourbillons. Je prétends bien que ma pareſſe profite de mes nouvelles lumieres; & quand on me reprochera mon indolence, je répondrai: « Ah! ſi vous » ſaviez ce que c'eſt que les étoiles fixes! » Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas ſu, répliquai-je; car un certain auteur, qui tient que la lune eſt habitée, dit fort ſérieuſement qu'il n'étoit pas poſſible qu'Ariſtote ne fût dans une opinion ſi raiſonnable; (comment une vérité eût-elle échappé à

Ariſtote?) mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au déſeſpoir de voir un monde qu'il n'eût pas pu conquérir. A plus forte raiſon lui eût-on fait myſtere des tourbillons des étoiles fixes, quand on les eût connus en ce tems-là; c'eût été faire trop mal ſa cour que de lui en parler. Pour moi qui les connois, je ſuis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoiſſance que j'en ai. Ils ne guériſſent tout au plus, ſelon votre raiſonnement, que de l'ambition & de l'inquiétude, & je n'ai point ces maladies-là. Un peu de foibleſſe pour ce qui eſt beau, voilà mon mal, & je ne crois pas que les tourbillons y puiſſent rien. Les autres mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux ou une belle bouche; cela vaut toujours ſon prix, en dépit de tous les mondes poſſibles.

C'eſt une étrange choſe que l'amour, répondit-elle en riant; il ſe ſauve de tout, & il n'y a point de ſyſtême qui lui puiſſe faire de mal. Mais auſſi, parlez-moi franchement; votre ſyſtême eſt-il bien vrai? Ne

me déguiſez rien ; je vous garderai le ſecret. Il me ſemble qu'il n'eſt appuyé que ſur une petite convenance bien légere. Une étoile fixe eſt lumineuſe d'elle-même, comme le ſoleil ; par conſéquent il faut qu'elle ſoit, comme le ſoleil, le centre & l'ame d'un monde, & qu'elle ait ſes planetes qui tournent autour d'elle. Cela eſt-il d'une néceſſité bien abſolue ? Ecoutez, madame, répondis-je, puiſque nous ſommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos diſcours les plus ſérieux, les raiſonnemens de mathématique ſont faits comme l'amour. Vous ne ſauriez accorder ſi peu de choſe à un amant, que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage ; & à la fin, cela va loin. De même accordez à un mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conſéquence qu'il faudra que vous lui accordiez auſſi, & de cette conſéquence encore une autre ; &, malgré vous-même, il vous mene ſi loin, qu'à peine le pouvez-vous croire. Ces deux ſortes de gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. Vous convenez que

quand deux choſes ſont ſemblables en tout ce qui me paroît, je les puis croire auſſi ſemblables en ce qui ne me paroît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De-là j'ai tiré que la lune étoit habitée, parce qu'elle reſſemble à la terre ; les autres planetes, parce qu'elles reſſemblent à la lune. Je trouve que les étoiles fixes reſſemblent à notre ſoleil ; je leur attribue tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer ; il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, ſur le pied de cette reſſemblance que vous mettez entre les étoiles fixes & notre ſoleil, il faut que les gens d'un autre grand tourbillon ne le voyent que comme une petite étoile fixe, qui ſe montre à eux ſeulement pendant leurs nuits.

Cela eſt hors de doute, répondis-je. Notre ſoleil eſt ſi proche de nous, en comparaiſon des ſoleils des autres tourbillons, que ſa lumiere doit avoir infiniment plus de force ſur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, & il efface tout : mais

dans un autre grand tourbillon, c'eſt un autre ſoleil qui y domine; & il efface à ſon tour le nôtre, qui n'y paroît que pendant les nuits avec le reſte des autres ſoleils étrangers, c'eſt-à-dire, des étoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du ciel, & il y fait partie de quelque ourſe, ou de quelque taureau. Pour les planetes qui tournent autour de lui, notre terre par exemple, comme on ne les voit point de ſi loin, on n'y ſonge ſeulement pas. Ainſi tous les ſoleils ſont ſoleils de jour pour le tourbillon où ils ſont placés, & ſoleils de nuit pour tous les autres tourbillons. Dans leur monde ils ſont uniques en leur eſpece; par-tout ailleurs ils ne ſervent qu'à faire nombre. Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle, que les mondes, malgré cette égalité, different en mille choſes? car un fonds de reſſemblance ne laiſſe pas de porter des différences infinies.

Aſſurément, repris-je; mais la difficulté eſt de deviner. Que ſais-je? Un tourbillon a plus de planetes qui tournent autour de ſon ſoleil, un autre en a moins. Dans l'un, il y a des planetes ſubalternes

qui tournent autour de planetes plus grandes; dans l'autre, il n'y en a point. Ici elles ſont toutes ramaſſées autour de leur ſoleil, & font comme un petit peloton, au-delà duquel s'étend un grand eſpace vide, qui va juſqu'aux tourbillons voiſins; ailleurs elles prennent leur cours vers les extrémités du tourbillon, & laiſſent le milieu vide. Je ne doute pas même qu'il ne puiſſe y avoir quelques tourbillons déſerts & ſans planetes; d'autres dont le ſoleil, n'étant pas au centre, ait un véritable mouvement, & emporte ſes planetes avec ſoi; d'autres, dont les planetes s'élevent ou s'abaiſſent à l'égard de leur ſoleil, par le changement de l'équilibre qui les tient ſuſpendues. Enfin, que voudriez-vous? En voilà bien aſſez pour un homme qui n'eſt jamais ſorti de ſon tourbillon.

Ce n'en eſt guere, répondit-elle, pour la quantité des mondes. Ce que vous dites ne ſuffit que pour cinq ou ſix, & j'en vois d'ici des milliers.

Que ſeroit-ce donc, repris-je, ſi je vous diſois qu'il y a bien d'autres étoiles fixes que celles que vous voyez; qu'avec des

lunettes on en découvre un nombre infini qui ne ſe montrent point aux yeux ; & que dans une ſeule conſtellation, où l'on en comptoit peut-être douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans le ciel ?

Je vous demande grace, s'écria-t-elle, je me rends ; vous m'accablez de mondes & de tourbillons. Je ſais bien, ajoutai-je, ce que je vous garde. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la voie de lait. Vous figureriez-vous bien ce que c'eſt ? Une infinité de petites étoiles inviſibles aux yeux à cauſe de leur petiteſſe, & ſemées ſi près les unes des autres, qu'elles paroiſſent former une lueur continue. Je voudrois que vous viſſiez avec des lunettes cette fourmilliere d'aſtres, & cette graine de mondes. Ils reſſemblent en quelque ſorte aux iſles Maldives, à ces douze mille petites iſles ou bancs de ſable, ſéparés ſeulement par des canaux de mer que l'on ſauteroit preſque comme des foſſés. Ainſi les petits tourbillons de la voie de lait ſont ſi ſerrés, qu'il me ſemble que d'un monde à l'autre on pourroit ſe parler, ou même

ſe donner la main. Du moins, je crois que les oiſeaux d'un monde paſſent aiſément dans un autre, & que l'on y peut dreſſer des pigeons à porter des lettres, comme ils en portent ici, dans le levant, d'une ville à une autre. Ces petits mondes ſortent apparemment de la regle générale, par laquelle un ſoleil dans ſon tourbillon efface, dès qu'il paroît, tous les ſoleils étrangers. Si vous êtes dans un des petits tourbillons de la voie de lait, votre ſoleil n'eſt preſque pas plus proche de vous, & n'a pas ſenſiblement plus de force ſur vos yeux, que cent mille autres ſoleils des petits tourbillons voiſins. Vous voyez donc votre ciel briller d'un nombre infini de feux qui ſont fort proches les uns des autres, & peu éloignés de vous. Lorſque vous perdez de vue votre ſoleil particulier, il vous en reſte encore aſſez ; & votre nuit n'eſt pas moins éclairée que le jour : du moins, la différence ne peut pas être ſenſible ; &, pour parler plus juſte, vous n'avez jamais de nuit. Ils ſeroient bien étonnés, les gens de ces mondes-là, accoutumés comme ils ſont à une clarté

perpétuelle, ſi on leur diſoit qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits, qui tombent dans des ténebres profondes, & qui, quand ils jouiſſent de la lumiere, ne voient même qu'un ſeul ſoleil. Ils nous regarderoient comme des êtres diſgraciés de la nature, & notre condition les feroit frémir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la marquiſe, s'il y a des lunes dans les mondes de la voie de lait; je vois bien qu'elles n'y ſeroient de nul uſage aux planetes principales qui n'ont point de nuit, & qui d'ailleurs marchent dans des eſpaces trop étroits pour s'embarraſſer de cet attirail de planetes ſubalternes. Mais ſavez-vous bien qu'à force de me multiplier les mondes ſi libéralement, vous me faites naître une véritable difficulté ? Les tourbillons dont nous voyons les ſoleils, touchent le tourbillon où nous ſommes. Les tourbillons ſont ronds, n'eſt-il pas vrai ? Et comment tant de boules en peuvent-elles toucher une ſeule ? Je veux m'imaginer cela, & je ſens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'eſprit, répondis-je,

à avoir cette difficulté-là, & même à ne la pouvoir réſoudre; car elle eſt très-bonne en ſoi, & de la maniere dont vous la concevez, elle eſt ſans réponſe; & c'eſt avoir bien peu d'eſprit, que de trouver des réponſes à ce qui n'en a point. Si notre tourbillon étoit de la figure d'un dé, il auroit ſix faces plates, & ſeroit bien éloigné d'être rond; mais ſur chacune de ces faces on y pourroit mettre un tourbillon de la même figure. Si au lieu de ſix faces plates, il en avoit vingt, cinquante, mille, il y auroit juſqu'à mille tourbillons qui pourroient poſer ſur lui, chacun ſur une face; & vous concevez bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au-dehors, plus il approche d'être rond : en ſorte qu'un diamant taillé à facettes de tous côtés, ſi les facettes étoient fort petites, ſeroit quaſi auſſi rond qu'une perle de même grandeur. Les tourbillons ne ſont ronds que de cette maniere-là. Ils ont une infinité de faces en dehors, dont chacune porte un autre tourbillon. Ces faces ſont fort inégales; ici elles ſont plus grandes, là plus petites. Les plus petites

de notre tourbillon, par exemple, répondent à la voie de lait, & ſoutiennent tous ces petits mondes. Que deux tourbillons, qui ſont appuyés ſur deux faces voiſines, laiſſent quelque vide entr'eux par en-bas, comme cela doit arriver très-ſouvent, auſſi-tôt la nature qui ménage bien le terrein, vous remplit ce vide par un petit tourbillon ou deux, peut-être par mille, qui n'incommodent point les autres, & ne laiſſent pas d'être un, ou deux, ou mille mondes de plus. Ainſi, nous pouvons voir beaucoup plus de mondes que notre tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerois que quoique ces petits mondes n'aient été faits que pour être jetés dans des coins de l'univers qui fuſſent demeurés inutiles, quoiqu'ils ſoient inconnus aux autres mondes qui les touchent, ils ne laiſſent pas d'être fort contens d'eux-mêmes. Ce ſont eux ſans doute, dont on ne découvre les petits ſoleils qu'avec des lunettes d'approche, & qui ſont en une quantité ſi prodigieuſe. Enfin tous ces tourbillons s'ajuſtent les uns avec les autres, le mieux qu'il eſt poſſible; & comme il faut

faut que chacun tourne autour de ſon ſoleil ſans changer de place, chacun prend la maniere de tourner, qui eſt la plus commode & la plus aiſée, dans la ſituation où il eſt. Ils s'engrenent en quelque façon les uns dans les autres comme les roues d'une montre, & aident mutuellement leurs mouvemens. Il eſt pourtant vrai qu'ils agiſſent auſſi les uns contre les autres. Chaque monde, à ce qu'on dit, eſt comme un ballon qui s'étendroit ſi on le laiſſoit faire; mais il eſt auſſi-tôt repouſſé par les mondes voiſins, & il rentre en lui-même, après quoi il recommence à s'enfler, & ainſi de ſuite: & quelques philoſophes prétendent que les étoiles fixes ne nous envoient cette lumiere tremblante, & ne paroiſſent briller à repriſes, que parce que leurs tourbillons pouſſent perpétuellement le nôtre, & en ſont perpétuellement repouſſés.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la marquiſe. J'aime ces ballons qui s'enflent & ſe déſenflent à chaque moment, & ces mondes qui ſe combattent toujours; & ſur-tout j'aime à voir comment ce combat

fait entr'eux un commerce de lumiere, qui apparemment eſt le ſeul qu'ils puiſſent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'eſt pas le ſeul. Les mondes voiſins nous envoient quelquefois viſiter, & même aſſez magnifiquement. Il nous en vient des cometes qui ſont ornées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe vénérable, ou d'une queue majeſtueuſe.

Ah! quels députés, dit-elle en riant! On ſe paſſeroit bien de leur viſite; elle ne ſert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfans, répliquai-je, à cauſe de leur équipage extraordinaire; mais les enfans ſont en grand nombre. Les cometes ne ſont que des planetes qui appartiennent à un tourbillon voiſin. Elles avoient leur mouvement vers ſes extrémités; mais ce tourbillon étant peut-être différemment preſſé par ceux qui l'environnent, eſt plus plus rond par en-haut, & plus plat par en-bas, & c'eſt par en-bas qu'il nous regarde. Ces planetes qui auront commencé vers le haut à ſe mouvoir en cercle, ne prévoyoient pas qu'en-bas le tourbillon leur manque-

roit, parce qu'il eſt là comme écraſé; & pour continuer leur mouvement circulaire, il faut néceſſairement qu'elles entrent dans un autre tourbillon, que je ſuppoſe qui eſt le nôtre, & qu'elles en occupent les extrémités. Auſſi ſont-elles toujours fort élevées à notre égard; on peut croire qu'elles marchent au-deſſus de ſaturne. Il eſt néceſſaire, vu la prodigieuſe diſtance des étoiles fixes, que depuis ſaturne juſqu'aux extrémités de notre tourbillon, il y ait un grand eſpace vide & ſans planetes. Nos ennemis nous reprochent l'inutilité de ce grand eſpace. Qu'ils ne s'inquietent plus, nous en avons trouvé l'uſage; c'eſt l'appartement des planetes étrangeres qui entrent dans notre monde.

J'entends, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer juſques dans le cœur de notre tourbillon, & de ſe mêler avec nos planetes; nous les recevons comme le grand ſeigneur reçoit les ambaſſadeurs qu'on lui envoie. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Conſtantinople, mais ſeulement dans un fauxbourg de la ville. Nous avons encore cela de commun avec

les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des ambaſſadeurs ſans en renvoyer, & que nous ne renvoyons point de nos planetes aux mondes voiſins.

A en juger par toutes ces choſes, répliqua-t-elle, nous ſommes bien fiers. Cependant je ne ſais pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces planetes étrangeres ont un air bien menaçant avec leurs queues & leurs barbes, & peut-être on nous les envoie pour nous inſulter; au lieu que les nôtres, qui ne ſont pas faites de la même maniere, ne ſeroient pas ſi propres à ſe faire craindre quand elles iroient dans les autres mondes.

Les queues & les barbes, répondis-je, ne ſont que de pures apparences. Les planetes étrangeres ne different en rien des nôtres; mais en entrant dans notre tourbillon, elles prennent la queue ou la barbe par une certaine ſorte d'illumination qu'elles reçoivent du ſoleil, & qui entre nous n'a pas encore été trop bien expliquée: mais toujours on eſt ſûr qu'il ne s'agit que d'une eſpece d'illumination; on la devinera quand on pourra. Je vous

drois donc bien, reprit-elle, que notre ſaturne allât prendre une queue ou une barbe dans quelque autre tourbillon, & y répandre l'effroi; & qu'enſuite ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revînt ſe ranger ici avec les autres planetes à ſes fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne ſorte point de notre tourbillon. Je vous ai dit le choc qui ſe fait à l'endroit où deux tourbillons ſe pouſſent & ſe repouſſent l'un l'autre; je crois que dans ce pays-là une pauvre planete eſt agitée aſſez rudement, & que ſes habitans ne s'en portent pas mieux. Nous croyons, nous autres, être bien malheureux, quand il nous paroît une comete; c'eſt la comete elle-même qui eſt bien malheureuſe. Je ne le crois point, dit la marquiſe; elle nous apporte tous ſes habitans en bonne ſanté. Rien n'eſt ſi divertiſſant que de changer ainſi de tourbillon. Nous, qui ne ſortons jamais du nôtre, nous menons une vie aſſez ennuyeuſe. Si les habitans d'une comete ont aſſez d'eſprit pour prévoir le tems de leur paſſage dans notre monde, ceux qui ont déja fait le voyage,

annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bientôt une planete qui a un grand anneau autour d'elle, diſent-ils peut-être, en parlant de ſaturne. Vous en verrez une autre qui en a quatre petites qui la ſuivent. Peut-être même y a-t-il des gens deſtinés à obſerver le moment où ils entrent dans notre monde, & qui crient auſſi-tôt, *nouveau ſoleil*, *nouveau ſoleil*, comme ces matelots qui crient *terre*, *terre*.

Il ne faut donc plus ſonger, lui dis-je, à vous donner de la pitié pour les habitans d'une comete ; mais j'eſpere, du moins, que vous plaindrez ceux qui vivent dans un tourbillon, dont le ſoleil vient à s'éteindre, & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi ! s'écria-t-elle, des ſoleils s'éteignent ? Oui, ſans doute, répondis-je. Les anciens ont vu dans le ciel des étoiles fixes que nous n'y voyons plus. Ces ſoleils ont perdu leur lumiere : grande déſolation aſſurément dans tout le tourbillon, mortalité générale ſur toutes les planetes ; car que faire ſans ſoleil ? Cette idée eſt trop funeſte, reprit-elle. N'y auroit-il pas

moyen de me l'épargner ? Je vous dirai, ſi vous voulez, répondis-je, ce que diſent de fort habiles gens, que les étoiles fixes qui ont diſparu, ne ſont pas pour cela éteintes ; que ce ſont des ſoleils qui ne le ſont qu'à demi, c'eſt-à-dire, qui ont une moitié obſcure, & l'autre lumineuſe ; que comme ils tournent ſur eux-mêmes, tantôt ils nous préſentent la moitié lumineuſe, tantôt la moitié obſcure, & qu'alors nous ne les voyons plus. Selon toutes les apparences, la cinquieme lune de ſaturne eſt faite ainſi ; car, pendant une partie de ſa révolution, on la perd abſolument de vue, & ce n'eſt pas qu'elle ſoit alors plus éloignée de la terre ; au contraire, elle en eſt quelquefois plus proche que dans d'autres tems où elle ſe laiſſe voir : & quoique cette lune ſoit une planete, qui naturellement ne tire pas à conſéquence pour un ſoleil, on peut fort bien imaginer un ſoleil qui ſoit en partie couvert de taches fixes, au lieu que le nôtre n'en a que de paſſageres. Je prendrois bien, pour vous obliger, cette opinion-là, qui eſt plus douce que l'autre ; mais je ne puis la prendre qu'à

l'égard de certaines étoiles qui ont des tems réglés pour paroître & pour diſparoître, ainſi qu'on a commencé à s'en appercevoir; autrement, les demi-ſoleils ne peuvent pas ſubſiſter. Mais que dirons nous des étoiles qui diſparoiſſent, & ne ſe remontrent pas après le tems, pendant lequel elles auroient dû aſſurément achever de tourner ſur elles-mêmes? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce ſoient des demi-ſoleils; cependant je ferai encore un effort en votre faveur. Ces ſoleils ne ſe feront pas éteints; ils ſe feront ſeulement enfoncés dans la profondeur immenſe du ciel, & nous ne pouvons plus les voir: en ce cas le tourbillon aura ſuivi ſon ſoleil, & tout s'y portera bien. Il eſt vrai que la plus grande partie des étoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous; car en d'autres tems elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantôt plus grandes, tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous ſuppoſerons qu'il n'y a que quelques petits tourbillons plus légers & plus agiles qui ſe

gliſſent entre les autres, & font de certains tours, au bout deſquels ils reviennent, tandis que le gros des tourbillons demeure immobile; mais voici un étrange malheur. Il y a des étoiles fixes qui paſſent beaucoup de tems à ne faire que paroître & diſparoître, & enfin diſparoiſſent entiérement. Des demi-ſoleils reparoîtroient dans des tems réglés; des ſoleils qui s'enfonceroient dans le ciel, ne diſparoîtroient qu'une fois, pour ne reparoître de long-tems. Prenez votre réſolution, madame, avec courage; il faut que ces étoiles ſoient des ſoleils qui s'obſcurciſſent aſſez pour ceſſer d'être viſibles à nos yeux, & enſuite ſe rallument, & à la fin s'éteignent tout-à-fait. Comment un ſoleil peut-il s'obſcurcir & s'éteindre, dit la marquiſe, lui qui eſt en lui-même une ſource de lumiere? Le plus aiſément du monde, ſelon Deſcartes, répondis-je. Il ſuppoſe que les taches de notre ſoleil, étant des écumes ou des brouillards, elles peuvent s'épaiſſir, ſe mettre pluſieurs enſemble, s'accrocher les unes aux autres; enſuite elles iront juſqu'à former autour du ſoleil une croûte qui s'aug-

mentera toujours, & adieu le ſoleil. Si le ſoleil eſt un feu attaché à une matiere ſolide qui le nourrit, nous n'en ſommes pas mieux ; la matiere ſolide ſe conſumera. Nous l'avons déja même échappé belle, dit-on. Le ſoleil a été très-pâle pendant des années entieres, pendant celle, par exemple, qui ſuivit la mort de Céſar. C'étoit la croûte qui commençoit à ſe faire ; la force du ſoleil la rompit & la diſſipa : mais ſi elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la marquiſe. Préſentement que je ſais les conſéquences de la pâleur du ſoleil ; je crois qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir ſi je ne ſuis point pâle, j'irai voir au ciel ſi le ſoleil ne l'eſt point lui-même. Ah ! madame, répondis-je, raſſurez-vous ; il faut du tems pour ruiner un monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du tems. Je vous l'avoue, repris-je. Toute cette maſſe immenſe de matiere qui compoſe l'univers, eſt dans un mouvement perpétuel, dont aucune de ſes parties n'eſt entiérement exempte ; & dès qu'il y a du mouvement quelque

part, ne vous y fiez point : il faut qu'il arrive des changemens, ſoit lents, ſoit prompts, mais toujours dans des tems proportionnés à l'effet. Les anciens étoient plaiſans de s'imaginer que les corps céleſtes étoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vu changer. Avoient-ils eu le loiſir de s'en aſſurer par l'expérience ? Les anciens étoient jeunes auprès de nous. Si les roſes, qui ne durent qu'un jour, faiſoient des hiſtoires, & ſe laiſſoient des mémoires les unes aux autres, les premieres auroient fait le portrait de leur jardinier d'une certaine façon, & de plus de quinze mille âges de roſes ; les autres qui l'auroient encore laiſſé à celles qui les devoient ſuivre, n'y auroient rien changé. Sur cela elles diroient : « Nous » avons toujours vu le même jardinier ; » de mémoire de roſe on n'a vu que » lui ; il a toujours été fait comme il » eſt : aſſurément il ne meurt point comme » nous ; il ne change ſeulement pas. » Le raiſonnement des roſes ſeroit-il bon ?

Il auroit pourtant plus de fondement que celui que faiſoient les anciens ſur les corps céleſtes ; & quand même il ne ſeroit arrivé aucun changement dans les cieux juſqu'à aujourd'hui, quand ils paroîtroient marquer qu'ils ſeroient faits pour durer toujours ſans aucune altération, je ne les en croirois pas encore ; j'attendrois une plus longue expérience. Devons-nous établir notre durée, qui n'eſt que d'un inſtant, pour la meſure de quelque autre ? Seroit-ce à dire que ce qui auroit duré cent mille fois plus que nous, dût toujours durer ? On n'eſt pas ſi aiſément éternel. Il faudroit qu'une choſe eût paſſé bien des âges d'hommes mis bout à bout, pour commencer à donner quelque ſigne d'immortalité. Vraiment, dit la marquiſe, je vois les mondes bien éloignés d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois ſeulement pas l'honneur de les comparer à ce jardinier qui dure tant à l'égard des roſes ; ils ne ſont que comme les roſes même qui naiſſent & qui meurent, dans un jardin, les unes après les autres : car je m'attends bien

bien que s'il diſparoît des étoiles anciennes, il en paroît de nouvelles ; il faut que l'eſpece ſe répare. Il n'eſt pas à craindre qu'elle périſſe, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne ſont que des ſoleils qui ſe rapprochent de nous, après avoir été long-tems perdus pour nous dans la profondeur du ciel. D'autres vous diront que ce ſont des ſoleils qui ſe ſont dégagés de cette croûte obſcure qui commençoit à les environner. Je crois aiſément que tout cela peut être ; mais je crois auſſi que l'univers peut avoir été fait de ſorte qu'il s'y formera de tems en tems des ſoleils nouveaux. Pourquoi la matiere propre à faire un ſoleil ne pourra-t-elle pas, après avoir été diſperſée en pluſieurs endroits différens, ſe ramaſſer à la longue en un certain lieu, & y jeter les fondemens d'un nouveau monde ? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ai des ouvrages de la nature. N'auroit-elle le pouvoir que de faire naître & mourir des planetes ou des animaux par une révo-

lution continuelle ? Je ſuis perſuadé, & vous l'êtes déja auſſi, qu'elle met en uſage ce même pouvoir ſur les mondes, & qu'il ne lui en coûte pas davantage ; mais nous avons ſur cela plus que de ſimples conjectures. Le fait eſt que, depuis près de cent ans que l'on voit avec les lunettes un ciel tout nouveau, & inconnu aux anciens, il n'y a pas beaucoup de conſtellations où il ne ſoit arrivé quelque changement ſenſible ; & c'eſt dans la voie de lait qu'on en remarque le plus, comme ſi dans cette fourmiliere de petits mondes il régnoit plus de mouvement & d'inquiétude. De bonne foi, dit la marquiſe, je trouve à préſent les mondes, les cieux & les corps céleſtes ſi ſujets au changement, que m'en voilà tout-à-fait revenue. Revenons-en encore mieux, ſi vous m'en croyez, répliquai-je ; n'en parlons plus : auſſi-bien, vous voilà arrivée à la derniere voûte des cieux ; & pour vous dire s'il y a encore des étoiles au-delà, il faudroit être plus habile que je ne ſuis. Mettez-y encore des

mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'eſt proprement l'empire des philoſophes, que ces grands pays inviſibles, qui peuvent être ou n'être pas ſi on veut, ou être tels que l'on veut. Il me ſuffit d'avoir mené votre eſprit auſſi loin que vont vos yeux.

Quoi ! s'écria-t-elle, j'ai dans la tête tout le ſyſtême de l'univers. Je ſuis ſavante ! Oui, répliquai-je ; vous l'êtes aſſez raiſonnablement, & vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit, dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande ſeulement pour récompenſe de mes peines, de ne voir jamais le ſoleil, ni le ciel, ni les étoiles, ſans ſonger à moi.

Puiſque j'ai rendu compte de ces Entretiens au Public, je crois ne lui devoir plus rien cacher ſur cette matiere. Je publierai un nouvel Entretien qui vint long-tems après les autres, mais qui fut préciſément de

la même eſpece. Il portera le nom de Soir, puiſque les autres l'ont porté; il vaut mieux que tout ſoit ſous le même titre.

SIXIEME SOIR.

Nouvelles penſées qui confirment celles des Entretiens précédens. Dernieres Découvertes qui ont été faites dans le Ciel.

IL y avoit long-tems que nous ne parlions plus des mondes, madame L. M. D. G. & moi, & nous commencions même à oublier que nous en euſſions jamais parlé, lorſque j'allai un jour chez elle, & y entrai juſtement comme deux hommes d'eſprit & aſſez connus dans le monde en ſortoient. Vous voyez bien, me dit-elle, auſſi-tôt qu'elle me vit, quelle viſite je viens de recevoir; je vous avouerai qu'elle m'a laiſſée avec quelque ſoupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'eſprit. Je ſerois bien glorieux, lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir ſur vous; je ne crois pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'ayez fait, reprit-elle. Je ne ſais com-

ment la converſation s'eſt tournée ſur les mondes, avec ces deux hommes qui viennent de ſortir; peut-être ont-ils amené ce diſcours malicieuſement. Je n'ai pas manqué de leur dire auſſi-tôt que toutes les planetes étoient habitées. L'un d'eux m'a dit qu'il étoit fort perſuadé que je ne le croyois pas : moi, avec toute la naïveté poſſible, je lui ai ſoutenu que je le croyois; il a toujours pris cela pour une feinte d'une perſonne qui vouloit ſe divertir, & j'ai cru que ce qui le rendoit ſi opiniâtre à ne me pas croire moi-même ſur mes ſentimens, c'eſt qu'il m'eſtimoit trop pour s'imaginer que je fuſſe capable d'une opinion ſi extravagante. Pour l'autre, qui ne m'eſtime pas tant, il m'a cru ſur ma parole. Pourquoi m'avez-vous entêtée d'une choſe que les gens, qui m'eſtiment, ne peuvent pas croire que je ſoutienne ſérieuſement? Mais, madame, lui répondis-je, pourquoi la ſouteniez-vous ſérieuſement avec des gens que je ſuis ſûr qui n'entreroient dans aucun raiſonnement qui fût un peu ſérieux? Eſt-ce ainſi qu'il faut commettre les habitans des planetes? Contentons-nous d'être

une petite troupe choiſie qui les croyons, & ne divulguons pas nos myſteres dans le peuple. Comment, s'écria-t-elle, appellez-vous peuple les deux hommes qui ſortent d'ici? Ils ont bien de l'eſprit, répliquai-je, mais ils ne raiſonnent jamais. Les raiſonneurs, qui ſont gens durs, les appelleront peuple ſans difficulté. D'autre part, ces gens-ci s'en vengent en tournant les raiſonneurs en ridicule; & c'eſt, ce me ſemble, un ordre très-bien établi, que chaque eſpece mépriſe ce qui lui manque. Il faudroit, s'il étoit poſſible, s'accommoder à chacune; il eût bien mieux valu plaiſanter des habitans des planetes, avec ces deux hommes que vous venez de voir, puiſqu'ils ſavent plaiſanter, que d'en raiſonner, puiſqu'ils ne le ſavent pas faire. Vous en ſeriez ſortie avec leur eſtime, & les planetes n'y auroient pas perdu un ſeul de leurs habitans. Trahir la vérité! dit la marquiſe? Vous n'avez point de conſcience. Je vous avoue, répondis-je, que je n'ai pas un grand zele pour ces vérités-là, & que je les ſacrifie volontiers aux moindres commodités de la ſociété. Je

vois, par exemple, à quoi il tient, & à quoi il tiendra toujours, que l'opinion des habitans des planetes ne paſſe pour auſſi vraiſemblable qu'elle l'eſt. Les planetes ſe préſentent toujours aux yeux, comme des corps qui jettent de la lumiere, & non point comme de grandes campagnes ou de grandes prairies. Nous croirions bien que des prairies & des campagnes ſeroient habitées; mais des corps lumineux, il n'y a pas moyen. La raiſon a beau venir nous dire qu'il y a, dans les planetes, des campagnes, des prairies; la raiſon vient trop tard, le premier coup-d'œil a fait ſon effet ſur nous avant elle; nous ne la voulons plus écouter. Les planetes ne ſont plus que des corps lumineux; & puis comment ſeroient faits leurs habitans? Il faudroit que notre imagination nous repréſentât auſſi-tôt leurs figures; elle ne le peut pas; c'eſt le plus court de croire qu'ils ne ſont point. Voudriez-vous que pour établir les habitans des planetes, dont les intérêts me touchent d'aſſez loin, j'allaſſe attaquer ces redoutables puiſſances qu'on appelle les ſens & l'imagination? Il faudroit bien du courage pour cette entrepriſe; on ne perſuade pas facilement aux hommes de mettre leur raiſon en la place de leurs yeux. Je vois quelquefois bien des gens aſſez raiſonnables pour vouloir bien croire, après mille preuves, que les planetes ſont des terres; mais ils ne le croient pas de la même façon qu'ils le croiroient, s'ils ne les avoient pas vues ſous une apparence différente; il leur ſouvient toujours de la premiere idée qu'ils en ont priſe, & ils n'en reviennent pas bien. Ce ſont ces gens-là qui, en croyant notre opinion, ſemblent cependant lui faire grace, & ne la favoriſer qu'à cauſe d'un certain plaiſir que leur fait ſa ſingularité.

Eh quoi! interrompit-elle, n'en eſt-ce pas aſſez pour une opinion qui n'eſt que vraiſemblable? Vous ſeriez bien étonnée, repris-je, ſi je vous diſois que le terme de vraiſemblance eſt aſſez modeſte. Eſt-il ſimplement vraiſemblable qu'Alexandre ait été? Vous vous en tenez fort ſûre, & ſur quoi eſt fondée cette certitude? Sur ce que vous en avez toutes les preuves que vous pouvez ſouhaiter en pareille matiere,

& qu'il ne ſe préſente pas le moindre ſujet de douter, qui ſuſpende & qui arrête votre eſprit ; car du reſte vous n'avez jamais vu Alexandre, & vous n'avez pas de démonſtration mathématique qu'il ait dû être. Mais que direz-vous, ſi les habitans des planetes étoient à-peu-près dans le même cas ? On ne ſauroit vous les faire voir, & vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme l'on feroit une affaire de mathématique : mais toutes les preuves qu'on peut ſouhaiter d'une pareille choſe, vous les avez ; la reſſemblance entiere des planetes avec la terre qui eſt habitée, l'impoſſibilité d'imaginer aucun autre uſage pour lequel elles euſſent été faites, la fécondité & la magnificence de la nature, de certains égards qu'elle paroît avoir eus pour les beſoins de leurs habitans, comme d'avoir donné des lunes aux planetes éloignées du ſoleil, & plus de lunes aux plus éloignées : &, ce qui eſt très-important, tout eſt de ce côté-là, & rien du tout de l'autre ; & vous ne ſauriez imaginer le moindre ſujet de doute, ſi vous ne reprenez les yeux & l'eſprit du peuple.

Enfin, ſuppoſé qu'ils ſoient, ces habitans des planetes, ils ne ſauroient ſe déclarer par plus de marques, & par des marques plus ſenſibles ; & après cela, c'eſt à vous à voir ſi vous ne les voulez traiter que de choſe purement vraiſemblable. Mais vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela me parût auſſi certain qu'il me le paroît qu'Alexandre a été ? Non pas tout-à-fait, répondis-je ; car, quoique nous ayons ſur les habitans des planetes, autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la ſituation où nous ſommes, le nombre de ces preuves n'eſt pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux habitans des planetes, interrompit-elle, car je ne ſais plus en quel rang les mettre dans mon eſprit : ils ne ſont pas tout-à-fait certains, ils ſont plus que vraiſemblables ; cela m'embarraſſe trop. Ah ! madame, répliquai-je, ne vous découragez pas. Les horloges les plus communes & les plus groſſieres marquent les heures ; il n'y a que celles qui ſont travaillées avec plus d'art, qui marquent les minutes. De même les eſprits ordinaires ſentent bien la différence d'une ſimple

vraiſemblance à une certitude entière ; mais il n'y a que les eſprits fins qui ſentent le plus ou le moins de certitude ou de vraiſemblance, & qui en marquent, pour ainſi dire, les minutes par leur ſentiment. Placez les habitans des planetes un peu au-deſſous d'Alexandre, mais au-deſſus de je ne ſais combien de points d'hiſtoires, qui ne ſont pas tout-à-fait prouvés : je crois qu'ils ſeront bien là. J'aime l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaiſir d'arranger mes idées ; mais pourquoi n'avez-vous pas déja pris ce ſoin-là ? Parce que quand vous croirez les habitans des planetes un peu plus ou un peu moins qu'ils ne méritent, il n'y aura pas grand mal, répondis-je. Je ſuis ſûr que vous ne croyez pas le mouvement de la terre autant qu'il devroit être cru ; en êtes-vous beaucoup à plaindre ? Oh ! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avez rien à me reprocher ; je crois fermement que la terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure raiſon qui le prouve, répliquai-je. Ah ! s'écria-t-elle, c'eſt une trahiſon de m'avoir fait croire les choſes avec de foibles

foibles preuves. Vous ne me jugiez donc pas digne de croire ſur de bonnes raiſons ? Je ne vous prouvois les choſes, répondis-je, qu'avec de petits raiſonnemens doux, & accommodés à votre uſage ; en euſſé-je employé d'auſſi ſolides & d'auſſi robuſtes, que ſi j'avois eu à attaquer un docteur ? Oui, dit-elle ; prenez-moi préſentement pour un docteur, & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la terre.

Volontiers, repris-je ; la voici. Elle me plaît fort, peut-être parce que je crois l'avoir trouvée ; cependant elle eſt ſi bonne & ſi naturelle, que je n'oſerois m'aſſurer d'en être l'inventeur. Il eſt toujours ſûr qu'un ſavant entêté qui y voudroit répondre, ſeroit réduit à parler beaucoup ; ce qui eſt la ſeule maniere dont un ſavant puiſſe être confondu. Il faut, ou que tous les corps céleſtes tournent en vingt-quatre heures autour de la terre, ou que la terre, tournant ſur elle-même en vingt-quatre heures, attribue ce mouvement à tous les corps céleſtes. Mais qu'ils aient réellement

cette révolution de vingt-quatre heures autour de la terre, c'eſt bien la choſe du monde où il y a le moins d'apparence, quoique l'abſurdité n'en ſaute pas d'abord aux yeux. Toutes les planetes font certainement leurs grandes révolutions autour du ſoleil : mais ces révolutions ſont inégales entr'elles, ſelon les diſtances où les planetes ſont du ſoleil ; les plus éloignées font leurs cours en plus de tems, ce qui eſt fort naturel. Cet ordre s'obſerve même entre les petites planetes ſubalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre lunes de jupiter, les cinq de ſaturne, font leurs cercles en plus ou moins de tems autour de leur grande planete, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées. De plus, il eſt ſûr que les planetes ont des mouvemens ſur leurs propres centres ; ces mouvemens ſont encore inégaux : on ne ſait pas bien ſur quoi ſe régle cette inégalité ; ſi c'eſt ou ſur la différente groſſeur des planetes, ou ſur leur différente ſolidité, ou ſur la différente vîteſſe des tourbillons particuliers qui les enferment, & des matieres liquides où elles ſont portées : mais enfin l'inégalité eſt très-certaine ; & en général tel eſt l'ordre de la nature, que tout ce qui eſt commun à pluſieurs choſes, ſe trouve en même tems varié par des différences particulieres.

Je vous entends, interrompit la marquiſe, & je crois que vous avez raiſon. Oui, je ſuis de votre avis : ſi les planetes tournoient autour de la terre, elles tourneroient en des tems inégaux ſelon leurs diſtances, ainſi qu'elles ſont autour du ſoleil : n'eſt-ce pas ce que vous voulez me dire ? Juſtement, madame, repris-je ; leurs diſtances inégales à l'égard de la terre, devroient produire des différences dans ce mouvement prétendu autour de la terre ; & les étoiles fixes, qui ſont ſi prodigieuſement éloignées de nous, ſi fort élevées au-deſſus de tout ce qui pourroit prendre autour de nous un mouvement général, du moins ſituées en lieu où ce mouvement devroit être fort affoibli, n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles

ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la lune qui en eſt ſi proche ? Les cometes qui ſont étrangeres dans notre tourbillon, qui y tiennent des routes ſi différentes les unes des autres, qui ont auſſi des vîteſſes ſi différentes, ne devroient-elles pas être diſpenſées de tourner toutes autour de nous dans ce même tems de vingt-quatre heures ? Mais non ; planetes, étoiles fixes, cometes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la terre. Encore, s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes de différence, on pourroit s'en contenter : mais ils ſeront tous de la plus exacte égalité, ou plutôt de la ſeule égalité exacte qui ſoit au monde ; pas une minute de plus ou de moins. En vérité, cela doit être étrangement ſuſpect.

Oh ! dit la marquiſe, puiſqu'il eſt poſſible que cette grande égalité ne ſoit que dans notre imagination, je me tiens fort ſûre qu'elle n'eſt point hors de là. Je ſuis bien aiſe qu'une choſe qui n'eſt point du génie de la nature, retombe entiérement ſur nous, & qu'elle en ſoit déchargée, quoique ce ſoit à nos dépens. Pour moi, repris-je, je ſuis ſi ennemi de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas bon que tous les tours que la terre fait chaque jour ſur elle-même, ſoient préciſément de vingt-quatre heures, & toujours égaux les uns aux autres ; j'aurois aſſez d'inclination à croire qu'il y a des différences. Des différences ! s'écria-t-elle ; & nos pendules ne marquent-elles pas une entiere égalité ? Oh ! répondis-je, je récuſe les pendules ; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout-à-fait juſtes ; & quelquefois qu'elles le ſeront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures ſera plus long ou plus court qu'un autre, on aimera mieux les croire déréglées, que de ſoupçonner la terre de quelque irrégularité dans ſes révolutions. Voilà un plaiſant reſpect qu'on a pour elle ; je ne me fierois guere plus à la terre qu'à une pendule : les mêmes choſes à-peu-près qui dérégleront l'une, dérégleront l'autre ; je crois ſeulement qu'il faut plus de tems à la terre qu'à une pendule pour ſe déranger ſenſi-

blement ; c'eſt tout l'avantage qu'on lui peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu-à-peu s'approcher du ſoleil ? Et alors ſe trouvant dans un endroit où la matiere ſeroit plus agitée, & le mouvement plus rapide, elle feroit en moins de tems ſa double révolution & autour du ſoleil, & autour d'elle-même. Les années ſeroient plus courtes, & les jours auſſi ; mais on ne pourroit s'en appercevoir, parce qu'on ne laiſſeroit pas de partager toujours les années en trois cents ſoixante-cinq jours, & les jours en vingt-quatre heures. Ainſi, ſans vivre plus que nous ne vivons préſentement, on vivroit plus d'années ; & au contraire, que la terre s'éloigne du ſoleil, on vivra moins d'années que nous, & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela ſeroit, de longues ſuites de ſiecles ne produiroient que de bien petites différences. J'en conviens, répondis-je ; la conduite de la nature n'eſt pas bruſque, & ſa méthode eſt d'amener tout par des degrés qui ne ſont ſenſibles que dans les changemens fort prompts & fort aiſés. Nous ne

ſommes preſque capables de nous appercevoir que de celui des ſaiſons ; pour les autres qui ſe font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guere de nous échapper. Cependant tout eſt dans un branle perpétuel, & par conſéquent tout change ; & il n'y a pas juſqu'à une certaine demoiſelle que l'on a vue dans la lune avec des lunettes, il y a peut-être quarante ans, qui ne ſoit conſidérablement vieillie. Elle avoit un aſſez beau viſage ; ſes joues ſe ſont enfoncées, ſon nez s'eſt alongé, ſon front & ſon menton ſe ſont avancés, de ſorte que tous ſes agrémens ſont évanouis, & que l'on craint même pour ſes jours.

Que me contez-vous là, interrompit la marquiſe ? Ce n'eſt point une plaiſanterie, repris-je. On appercevoit dans la lune une figure particuliere, qui avoit de l'air d'une tête de femme qui ſortoit d'entre des rochers, & il eſt arrivé du changement dans cet endroit-là. Il eſt tombé quelques morceaux de montagnes, & ils ont laiſſé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus ſervir qu'à compoſer un

front, un nez & un menton de vieille. Ne ſemble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait une deſtinée malicieuſe qui en veuille particulierement à la beauté? Ç'a été juſtement cette tête de demoiſelle, qu'elle a été attaquer ſur toute la lune. Peut-être qu'en récompenſe, répliquai-je, les changemens qui arrivent ſur notre terre, embelliſſent quelque viſage que les gens de la lune y voient: j'entends quelque viſage à la maniere de la lune; car chacun tranſporte ſur les objets les idées dont il eſt rempli. Nos aſtronomes voient ſur la lune des viſages de demoiſelles; il pourroit être que des femmes qui obſerveroient, y verroit de beaux viſages d'hommes. Moi, madame, je ne ſais ſi je ne vous y verrois point. J'avoue, dit-elle, que je ne pourrois pas me défendre d'être obligée à qui me trouveroit-là: mais je retourne à ce que vous me diſiez tout-à-l'heure; arrive-t-il ſur la terre des changemens conſidérables?

Il y a beaucoup d'apparence, répondis-je, qu'il y en eſt arrivé. Pluſieurs montagnes élevées & fort éloignées de la

mer, ont de grands lits de coquillages, qui marquent néceſſairement que l'eau les a autrefois couvertes. Souvent aſſez loin encore de la mer, on trouve des pierres où ſont des poiſſons pétrifiés. Qui peut les avoir mis là, ſi la mer n'y a pas été? Les fables diſent qu'Hercule ſépara avec ſes deux mains deux montagnes nommées Calpé & Abila, qui étant ſituées entre l'Afrique & l'Eſpagne, arrêtoient l'Océan; & qu'auſſitôt la mer entra avec violence dans les terres, & fit ce grand golfe qu'on appelle la Méditerranée. Les fables ne ſont point tout-à-fait des fables; ce ſont des hiſtoires des tems reculés, mais qui ont été défigurées, ou par l'ignorance des peuples, ou par l'amour qu'ils avoient pour le merveilleux, très-anciennes maladies des hommes. Qu'Hercule ait ſéparé deux montagnes avec ſes deux mains, cela n'eſt pas trop croyable: mais que du tems de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Océan ait enfoncé deux montagnes plus foibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de

terre, & ſe ſoit jeté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois ſans beaucoup de peine. Ce fut alors une belle tache que les habitans de la lune virent paroître tout-à-coup ſur notre terre ; car vous ſavez, madame, que les mers ſont des taches. Du moins l'opinion commune eſt que la Sicile a été ſéparée de l'Italie, & Cypre de la Syrie ; il s'eſt quelquefois formé de nouvelles iſles dans la mer ; des tremblemens de terre ont abymé des montagnes, en ont fait naître d'autres, & ont changé le cours des rivieres. Les philoſophes nous font craindre que le royaume de Naples & la Sicile, qui ſont des terres appuyées ſur de grandes voûtes ſouterraines remplies de ſoufre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne ſeront plus aſſez fortes pour réſiſter aux feux qu'elles renferment, & qu'elles exhalent préſentement par des ſoupiraux tels que le Véſuve & l'Etna. En voilà aſſez pour diverſifier un peu le ſpectacle que nous donnons aux gens de la lune.

J'aimerois bien mieux, dit la marquiſe, que nous les ennuyaſſions en leur donnant toujours le même, que de les divertir par des provinces abymées.

Cela ne ſeroit encore rien, repris-je, en comparaiſon de ce qui ſe paſſe dans jupiter. Il paroît ſur ſa ſurface comme des bandes dont il ſeroit enveloppé, & que l'on diſtingue les unes des autres, ou des intervalles qui ſont entre elles, par des différens degrés de clarté ou d'obſcurité. Ce ſont des terres & des mers, ou enfin de grandes parties de la ſurface de jupiter, auſſi différentes entr'elles. Tantôt ces bandes s'étréciſſent, tantôt elles s'élargiſſent ; elles s'interrompent quelquefois, & ſe réuniſſent enſuite ; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, & il s'en efface ; & tous ces changemens, qui ne ſont ſenſibles qu'à nos meilleures lunettes, ſont en eux-mêmes beaucoup plus conſidérables, que ſi notre Océan inondoit toute la terre ferme, & laiſſoit en ſa place de nouveaux continens. A moins que les habitans de jupiter ne ſoient amphibies, & qu'ils ne vivent également ſur la terre & dans l'eau, je ne ſais pas trop

bien ce qu'ils deviennent. On voit auſſi ſur la ſurface de mars de grands changemens, & même d'un mois à l'autre. En auſſi peu de tems, des mers couvrent de grands continens, ou ſe retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le nôtre; ou du moins c'eſt quelque choſe d'équivalent. Notre planete eſt bien tranquille auprès de ces deux-là, & nous avons grand ſujet de nous en louer, & encore plus, s'il eſt vrai qu'il y ait eu dans jupiter des pays grands comme toute l'Europe embrâſés. Embrâſés! s'écria la marquiſe. Vraiment ce ſeroit-là une nouvelle conſidérable! Très-conſidérable, répondis-je. On a vu dans jupiter, il y a peut-être vingt ans, une longue lumiere plus éclatante que le reſte de la planete. Nous avons eu ici des déluges, mais rarement; peut-être que dans jupiter ils ont rarement auſſi de grands incendies, ſans préjudice des déluges qui y ſont communs. Mais, quoi qu'il en ſoit, cette lumiere de jupiter n'eſt nullement comparable à une autre, qui, ſelon les apparences, eſt auſſi ancienne que le monde, & que l'on n'avoit

n'avoit pourtant jamais vue. Comment une lumiere fait-elle pour ſe cacher, dit-elle? il faut pour cela une adreſſe ſinguliere.

Celle-là, repris-je, ne paroît que dans le tems des crépuſcules, de ſorte que le plus ſouvent ils ſont aſſez longs & aſſez forts pour la couvrir; & que quand ils peuvent la laiſſer paroître, ou les vapeurs de l'horizon la dérobent, ou elle eſt ſi peu ſenſible, qu'à moins que d'être fort exact, on la prend pour les crépuſcules mêmes. Mais enfin, depuis trente ans, on l'a démêlée ſûrement, & elle a fait quelque tems les délices des aſtronomes, dont la curioſité avoit beſoin d'être réveillée par quelque choſe d'une eſpece nouvelle. Ils euſſent eu beau découvrir de nouvelles planetes ſubalternes, ils n'en étoient preſque plus touchés. Les deux dernieres lunes de ſaturne, par exemple, ne les ont pas charmés ni ravis, comme avoient fait les ſatellites ou les lunes de jupiter; on s'accoutume à tout. On voit donc un mois devant & après l'équinoxe de mars, lorſque le ſoleil eſt couché & le crépuſ-

cule ſini, une certaine lumiere blanchâtre qui reſſemble à une queue de comete. On la voit avant le lever du ſoleil & avant le crépuſcule vers l'équinoxe de ſeptembre, & on la voit ſoir & matin vers le ſolſtice d'hiver. Hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, ſe dégager des crépuſcules, qui ont trop de force & de durée; car on ſuppoſe qu'elle ſubſiſte toujours, & l'apparence y eſt toute entiere. On commence à conjecturer qu'elle eſt produite par quelque grand amas de matiere un peu épaiſſe qui environne le ſoleil juſqu'à une certaine étendue. La plupart de ſes rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite; mais il y en a qui allant donner contre la ſurface intérieure de cette matiere, en ſont renvoyés vers nous, & y arrivent lorſque les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le ſoir. Comme ces rayons réfléchis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plus tôt, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de

ce que je vous avois dit, que la lune ne devoit point avoir de crépuſcules, faute d'être environnée d'un air épais, ainſi que la terre. Elle n'y perdra rien; ſes crépuſcules lui viendront de cette eſpece d'air épais qui environne le ſoleil, & qui en renvoie les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de lui ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas auſſi, dit la marquiſe, des crépuſcules aſſurés pour toutes les planetes, qui n'auront pas beſoin d'être enveloppées chacune d'un air groſſier, puiſque celui qui enveloppe le ſoleil ſeul, peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de planetes dans le tourbillon? Je croirois aſſez volontiers que la nature, ſelon le penchant que je lui connois à l'économie, ne ſe ſeroit ſervie que de ce ſeul moyen. Cependant, répliquai-je, malgré cette économie, il y auroit à l'égard de notre terre deux cauſes de crépuſcules, dont l'une, qui eſt l'air épais du ſoleil, ſeroit aſſez inutile, & ne pourroit être qu'un objet de curioſité pour les habitans de l'obſervatoire. Mais il faut tout dire: il ſe peut qu'il n'y ait que la

terre qui pouſſe hors de ſoi des vapeurs & des exhalaiſons aſſez groſſieres pour produire des crépuſcules ; & la nature aura eu raiſon de pourvoir par un moyen général aux beſoins de toutes les autres planetes, qui ſeront, pour ainſi dire, plus pures, & dont les évaporations ſeront plus ſubtiles. Nous ſommes peut-être ceux d'entre tous les habitans des mondes de notre tourbillon, à qui il falloit donner à reſpirer l'air le plus groſſier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les habitans des autres planetes, s'ils ſavoient cela ?

Ils auroient tort, dit la marquiſe ; on n'eſt pas à mépriſer, pour être enveloppé d'un air épais, puiſque le ſoleil lui-même en a un qui l'enveloppe. Dites-moi, je vous prie, cet air n'eſt-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui ſortoient du ſoleil, & ne ſert-il point à rompre la premiere force des rayons, qui auroit peut-être été exceſſive ? Je conçois que le ſoleil pourroit être naturellement voilé, pour être plus proportionné à nos uſages. Voilà, ma-

dame, répondis-je, un petit commencement de ſyſtême que vous avez fait aſſez heureuſement. On y pourroit ajouter que ces vapeurs produiroient des eſpeces de pluies qui retomberoient dans le ſoleil pour le rafraîchir, de la même maniere que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu eſt trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive préſumer de l'adreſſe de la nature ; mais elle a une autre ſorte d'adreſſe toute particuliere pour ſe dérober à nous, & on ne doit pas s'aſſurer aiſément d'avoir deviné ſa maniere d'agir, ni ſes deſſeins. En fait de découvertes nouvelles, il ne ſe faut pas trop preſſer de raiſonner, quoiqu'on en ait toujours aſſez d'envie ; & les vrais philoſophes ſont comme les éléphans, qui en marchant ne poſent jamais le ſecond pied à terre, que le premier ne ſoit bien affermi. La comparaiſon me paroît d'autant plus juſte, interrompit-elle, que le mérite de ces deux eſpeces, éléphans & philoſophes, ne conſiſte nullement dans les agrémens extérieurs. Je conſens que nous imitions le jugement des uns & des autres ; ap-

prenez-moi encore quelques-unes des dernieres découvertes, & je vous promets de ne point faire de ſyſtême précipité.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je ſais du ciel, & je ne crois pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je ſuis bien fâché qu'elles ne ſoient pas auſſi ſurprenantes & auſſi merveilleuſes que quelques obſervations que je liſois l'autre jour dans un abrégé des annales de la Chine, écrit en latin. On voit des mille étoiles à la fois qui tombent du ciel dans la mer avec un grand fracas, ou qui ſe diſſolvent & s'en vont en pluie. Cela n'a pas été vu pour une fois à la Chine; j'ai trouvé cette obſervation en deux tems aſſez éloignés, ſans compter une étoile qui s'en va crever vers l'orient comme une fuſée, toujours avec grand bruit. Il eſt fâcheux que ces ſpectacles-là ſoient réſervés pour la Chine, & que ces pays-ci n'en aient jamais eu leur part. Il n'y a pas long-tems que tous nos philoſophes ſe croyoient fondés en expérience, pour ſoutenir que les cieux &

tous les corps céleſtes étoient incorruptibles & incapables de changement; & pendant ce tems-là d'autres hommes à l'autre bout de la terre voyoient des étoiles ſe diſſoudre par milliers: cela eſt aſſez différent. Mais, dit-elle, n'ai-je pas toujours ouï-dire que les Chinois étoient de ſi grands aſtronomes? Il eſt vrai, repris-je; mais les Chinois y ont gagné à être ſéparés de nous par un long eſpace de terre, comme les Grecs & les Romains à être ſéparés par une longue ſuite de ſiecles; tout éloignement eſt en droit de nous en impoſer. En vérité, je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain génie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en eſt pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui eſt pas permis de ſe répandre dans une grande étendue de terre à la fois, & que quelque fatalité lui preſcrit des bornes aſſez étroites. Jouiſſons-en tandis que nous le poſſédons: ce qu'il y a de meilleur, c'eſt qu'il ne ſe renferme pas dans les ſciences & dans les ſpéculations ſeches; il s'étend avec autant de ſuccès

juſqu'aux choſes d'agrément, ſur leſquelles je doute qu'aucun peuple nous égale. Ce ſont celles-là, madame, auxquelles il vous appartient de vous occuper, & qui doivent compoſer toute votre philoſophie.

DIALOGUES
DES
MORTS.

A LUCIEN,

AUX

CHAMPS ÉLISIENS.

ILLUSTRE MORT,

Il eſt bien juſte, qu'après avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en rende quelque ſorte d'hommage. L'auteur, dont on a tiré le plus de ſecours dans un livre, eſt le vrai Héros de l'Épître Dédicatoire; c'eſt lui dont on peut publier les louanges avec ſincérité, & qu'on doit choiſir pour protecteur. Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir oſé travailler ſur votre plan; mais il me ſemble que je l'euſſe été encore davantage, ſi j'euſſe travaillé ſur un plan de mon imagination. J'ai quel-

que lieu d'eſpérer que le deſſein qui eſt de vous, fera paſſer les choſes qui ſont de moi; & j'oſe vous dire que ſi par haſard mes Dialogues avoient un peu de ſuccès, ils vous feroient plus d'honneur que les vôtres mêmes ne vous en ont fait, puiſqu'on verroit que cette idée eſt aſſez agréable pour n'avoir pas beſoin d'être bien exécutée. J'ai fait tant de fond ſur elle, que j'ai cru qu'une partie m'en pourroit ſuffire. J'ai ſupprimé Pluton, Caron, Cerbere, & tout ce qui eſt uſé dans les enfers. Que je ſuis fâché que vous ayez épuiſé toutes ces belles matieres de l'égalité des morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fauſſe fermeté que les philoſophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faiſoient la cour! Mais, après tout, puiſque vous aviez inventé ce deſſein, il étoit raiſonnable que vous en priſſiez ce qu'il y avoit de

plus beau. Du moins j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiez propoſée. Tous vos Dialogues renferment leur morale, & j'ai fait moraliſer tous mes morts: autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler; des vivans auroient ſuffi pour dire des choſes inutiles: de plus, il y a cela de commode, qu'on peut ſuppoſer que les morts ſont gens de grande réflexion, tant à cauſe de leur expérience que de leur loiſir; & on doit croire, pour leur honneur, qu'ils penſent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raiſonnent mieux que nous des choſes d'ici haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifférence & plus de tranquillité, & ils veulent bien en raiſonner, parce qu'ils y prennent un reſte d'intérêt. Vous avez fait la plupart de leurs Dialogues ſi courts, qu'il paroît que vous n'avez pas cru qu'ils fuſſent de grands parleurs, & je ſuis entré aiſément dans votre penſée. Comme les morts ont bien de l'eſ-

prit, ils doivent voir bientôt le bout de toutes les matieres. Je croirois même ſans peine qu'ils devroient être aſſez éclairés pour convenir de tout les uns avec les autres, & par conſéquent pour ne ſe parler preſque jamais : car il me ſemble qu'il n'appartient de diſputer qu'à nous autres ignorans, qui ne découvrons pas la vérité; de même qu'il n'appartient qu'à des aveugles, qui ne voient pas le but où ils vont, de s'entre-heurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas ſe perſuader ici que les morts euſſent changé de caracteres, juſqu'au point de n'avoir plus de ſentimens oppoſés. Quand on a une fois conçu dans le monde une opinion des gens, on n'en ſauroit revenir. Ainſi je me ſuis attaché à rendre les morts reconnoiſſables; du moins ceux qui ſont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en ſuppoſer quelques-uns, & peut-être auſſi quelques-unes des aventures que vous leur attribuez; mais je n'ai pas eu be-

ſoin de ce privilege. L'hiſtoire me fourniſſoit aſſez de véritables morts, & d'aventures véritables, pour me diſpenſer d'emprunter aucuns ſecours de la fiction. Vous ne ſerez pas ſurpris que les morts parlent de ce qui s'eſt paſſé long-tems après eux, vous qui les voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je ſuis ſûr qu'à l'heure qu'il eſt, vous connoiſſez la France par une infinité de rapports qu'on vous en a faits, & que vous ſavez qu'elle eſt aujourd'hui pour les lettres, ce que la Grece étoit autrefois; ſur-tout votre illuſtre traducteur, qui vous a ſi bien fait parler notre langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos ouvrages le même goût que Rome & Athenes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre votre ſtyle comme ce grand homme le prit, & attraper dans ſes expreſſions cette ſimplicité fine & cet enjouement naïf, qui ſont ſi propres pour le Dialogue! Pour moi, je n'ai

garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité ; je ne veux que celle d'avoir bien ſu qu'on ne peut imiter un plus excellent modele que vous.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

DIALOGUE Ier.

ALEXANDRE, PHRINÉ.

PHRINÉ.

VOUS pouvez le ſavoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon tems. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thebes, que vous aviez ruinées, pourvu que l'on y mît cette inſcription : *Alexandre le Grand avoit abattu ces murailles, mais la courtiſanne Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE. Vous aviez donc grand-peur que les ſiecles à venir n'ignoraſſent quel métier vous aviez fait ?

PHRI. J'y avois excellé, & toutes les perſonnes extraordinaires, dans quelques

profeſſions que ce puiſſe être, ont la folie des monumens & des inſcriptions.

ALE. Il eſt vrai que Rhodope l'avoit déja eue avant vous. L'uſage qu'elle fit de ſa beauté, la mit en état de bâtir une de ces fameuſes pyramides d'Egypte qui ſont encore ſur pied; & je me ſouviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines mortes Françoiſes, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces ombres ſe mirent à pleurer, en diſant que dans les pays & dans les ſiecles où elles venoient de vivre, les belles ne faiſoient plus d'aſſez grandes fortunes pour élever des pyramides.

PHRI. Mais, moi, j'avois cet avantage par-deſſus Rhodope, qu'en rétabliſſant les murailles de Thebes, je me mettois en parallele avec vous, qui aviez été le plus grand conquérant du monde, & que je faiſois voir que ma beauté avoit pu réparer les ravages que votre valeur avoit faits.

ALE. Voilà deux choſes, qui aſſurément n'étoient jamais entrées en comparaiſon l'une avec l'autre. Vous vous ſavez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries?

PHRI. Et vous, vous êtes fort ſatisfait d'avoir déſolé la meilleure partie de l'univers? Que ne s'eſt-il trouvé une Phriné dans chaque ville que vous avez ruinée! il ne ſeroit reſté aucune marque de vos fureurs.

ALE. Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un illuſtre conquérant.

PHRI. Et moi, une aimable conquérante. La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, & la valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les belles ſont de tous pays, & les rois mêmes ni les conquérans n'en ſont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre pere Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiez beaucoup auſſi; cependant vous ne pûtes, ni l'un ni l'autre, inſpirer aucune crainte à l'orateur Démoſthene, qui ne fit, pendant toute ſa vie, que haranguer contre vous deux: & une autre Phriné que moi (car le nom eſt heureux) étant ſur le point de perdre une cauſe fort importante, ſon avocat, qui avoit épuiſé vainement toute ſon éloquence pour elle, s'aviſa de lui arracher un grand voile qui la couvroit en partie; & auſſi-tôt, à la vue des beautés

qui parurent, les juges qui étoient prêts à la condamner, changerent d'avis. C'eſt ainſi que le bruit de vos armes ne put, pendant un grand nombre d'années, faire taire un orateur, & que les attraits d'une belle perſonne corrompirent en un moment tout le ſévere aréopage.

ALE. Quoique vous ayiez appellé encore une Phriné à votre ſecours, je ne crois pas que le parti d'Alexandre en ſoit plus foible. Ce ſeroit grande pitié, ſi....

PHRI. Je ſais ce que vous m'allez dire. La Grece, l'Aſie, la Perſe, les Indes, tout cela eſt d'un bel étalage. Cependant, ſi je retranchois de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas; ſi je donnois à vos ſoldats, à vos capitaines, au haſard même, la part qui leur en eſt due, croyez-vous que vous n'y perdiſſiez guere? Mais une belle ne partage avec perſonne l'honneur de ſes conquêtes; elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyez-moi, c'eſt une jolie condition que celle d'une jolie femme.

ALE. Il a paru que vous en avez été bien perſuadée. Mais penſez-vous que ce

perſonnage s'étende auſſi loin que vous l'avez pouſſé?

PHRI. Non, non, car je ſuis de bonne foi. J'avoue que j'ai extrêmement outré le caractere de jolie femme; mais vous avez outré auſſi celui de grand homme. Vous & moi, nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans l'ordre, & il n'y avoit rien à redire; mais d'en avoir aſſez pour rebâtir les murailles de Thebes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté, ſi vous n'euſſiez fait que conquérir la Grece, les iſles voiſines, & peut-être encore quelque petite partie de l'Aſie mineure, & vous en compoſer un état, il n'y avoit rien de mieux entendu, ni de plus raiſonnable: mais de courir toujours, ſans ſavoir où, de prendre toujours des villes, ſans ſavoir pourquoi, & d'exécuter toujours, ſans avoir aucun deſſein; c'eſt ce qui n'a pas plu à beaucoup de perſonnes bien ſenſées.

ALE. Que ces perſonnes bien ſenſées en diſent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois uſé ſi ſagement de ma valeur & de ma

fortune, on n'auroit preſque point parlé de moi.

PHRI. Ni de moi non plus, ſi j'avois uſé trop ſagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne ſont pas les caracteres les plus raiſonnables qui y ſont les plus propres.

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un bœuf ſur tes épaules aux jeux Olympiques?

MILON. Aſſurément l'action fut fort belle. Toute la Grece y applaudit, & l'honneur s'en répandit juſques ſur la ville de Crotone ma patrie, d'où ſont ſortis une infinité de braves athletes. Au contraire, ta ville de Sibaris ſera décriée à jamais par la molleſſe de ſes habitans, qui avoient banni les coqs, de peur d'en être éveillés, & qui prioient les gens à manger un an avant le jour du repas, pour avoir le loiſir de le faire auſſi délicat qu'ils le vouloient.

SMIN. Tu te moques des Sibarites; mais toi, Crotoniate groſſier, crois-tu que ſe vanter de porter un bœuf, ce ne ſoit pas ſe vanter de lui reſſembler beaucoup?

MI. Et toi, crois-tu avoir reſſemblé à

un homme, quand tu t'es plaint d'avoir paſſé une nuit ſans dormir, à cauſe que parmi les feuilles de roſes dont ton lit étoit ſemé, il y en avoit eu une ſous toi qui s'étoit pliée en deux ?

SMIN. Il eſt vrai que j'ai eu cette délicateſſe : mais pourquoi te paroît-elle ſi étrange ?

MI. Et comment ſe pourroit-il qu'elle ne me le parût pas ?

SMIN. Quoi ! n'as-tu jamais vu quelque amant, qui étant comblé des faveurs d'une maîtreſſe à qui il a rendu des ſervices ſignalés, ſoit troublé dans la poſſeſſion de ce bonheur, par la crainte qu'il a que la reconnoiſſance n'agiſſe dans le cœur de la belle, plus que l'inclination ?

MI. Non, je n'en ai jamais vu. Mais quand cela ſeroit ?

SMIN. Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque conquérant, qui, au retour d'une expédition glorieuſe, ſe trouvât peu ſatisfait de ſes triomphes, parce que la fortune y auroit eu plus de part que ſa valeur, ni ſa conduite, & que ſes deſſeins auroient

auroient réuſſi ſur des meſures fauſſes & mal priſes ?

MI. Non, je n'en ai point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure ?

SMIN. Que cet amant & ce conquérant, & généralement preſque tous les hommes, quoique couchés ſur des fleurs, ne ſauroient dormir, s'il y en a une ſeule feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaiſirs. Ce ſont des lits de roſes, où il eſt bien difficile que toutes les feuilles ſe tiennent étendues, & qu'aucune ne ſe plie; cependant le pli d'une ſeule ſuffit pour incommoder beaucoup.

MI. Je ne ſuis pas fort ſavant ſur ces matieres-là ; mais il me ſemble que toi, & l'amant & le conquérant que tu ſuppoſes, & tous tant que vous êtes, vous avez extrêmement tort. Pourquoi vous rendez-vous ſi délicats ?

SMIN. Ah ! Milon, les gens d'eſprit nè ſont pas des Crotoniates comme toi ; mais ce ſont des Sibarites encore plus raffinés que je n'étois.

MI. Je vois bien ce que c'eſt. Les

gens d'eſprit ont aſſurément plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur délicateſſe d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être ſenſibles aux plus petits déſagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs aſſez d'agrémens pour eux; & ſur ce pied-là, je trouve qu'ils ont raiſon.

SMIN. Ce n'eſt point du tout cela. Les gens d'eſprit n'ont point plus de plaiſir qu'il ne leur en faut.

MI. Ils ſont donc fous de s'amuſer à être ſi délicats?

SMIN. Voilà le malheur. La délicateſſe eſt tout-à-fait digne des hommes; elle n'eſt produite que par les bonnes qualités & de l'eſprit & du cœur: on ſe ſait bon gré d'en avoir; on tâche à en acquérir, quand on n'en a pas. Cependant la délicateſſe diminue le nombre des plaiſirs, & on n'en a point trop; elle eſt cauſe qu'on les ſent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne ſont point trop vifs. Que les hommes ſont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agréables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HÉLAS! ma pauvre Stratonice, que je ſuis malheureuſe! Vous ſavez comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité ſi exacte à mon premier mari, que je me brûlai toute vive, plutôt que d'en prendre un ſecond. Cependant, je n'ai pu être à couvert de la médiſance. Il a plu à un poëte, nommé Virgile, de changer une prude auſſi ſévere que moi, en une jeune coquette, qui ſe laiſſe charmer de la bonne mine d'un étranger, dès le premier jour qu'elle le voit. Toute mon hiſtoire eſt renverſée. A la vérité, le bûcher où je fus conſumée m'eſt demeuré; mais devinez pourquoi je m'y jette? Ce n'eſt plus de peur d'être obligée à un ſecond mariage; c'eſt que je ſuis au déſeſpoir de ce que cet étranger m'abandonne.

STRATONICE. De bonne foi, cela peut

avoir des conſéquences très-dangereuſes. Il n'y aura plus guere de femmes qui veuillent ſe brûler par fidélité conjugale, ſi, après leur mort, un poëte eſt en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t-il pas eu ſi grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans votre vie quelqu'intrigue que vous eſpériez qui ne ſeroit pas connue. Que ſait-on ? Je ne voudrois pas répondre de vous ſur la foi de votre bûcher.

DI. Si la galanterie que Virgile m'attribue avoit quelque vraiſemblance, je conſentirois que l'on me ſoupçonnât ; mais il me donne pour amant, Enée, un homme qui étoit mort trois cents ans avant que je fuſſe au monde.

STRA. Ce que vous dites-là eſt quelque choſe. Cependant Enée & vous, vous paroiſſiez extrêmement être le fait l'un de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner votre patrie ; vous cherchiez fortune tous deux dans des pays étrangers ; il étoit veuf, vous étiez veuve : voilà bien des rapports. Il eſt vrai que vous êtes née trois cents ans après lui ; mais

Virgile a vu tant de raiſons pour vous aſſortir enſemble, qu'il a cru que les trois cents années qui vous ſéparoient n'étoient pas une affaire.

DI. Quel raiſonnement eſt-ce là ? Quoi ! trois cents ans ne ſont pas toujours trois cents ans ; & malgré cet obſtacle, deux perſonnes peuvent ſe rencontrer & s'aimer ?

STRA. Oh ! c'eſt ſur ce point que Virgile a entendu fineſſe. Aſſurément il étoit homme du monde ; il a voulu faire voir qu'en matiere de commerces amoureux, il ne faut pas juger ſur l'apparence, & que tous ceux qui en ont le moins, ſont bien ſouvent les plus vrais.

DI. J'avois bien affaire qu'il attaquât ma réputation, pour mettre ce beau myſtere dans ſes ouvrages.

STRA. Mais quoi ! vous a-t-il tournée en ridicule ? Vous a-t-il fait dire des choſes impertinentes ?

DI. Rien moins. Il m'a récité ici ſon poëme, & tout le morceau où il me fait paroître, eſt aſſurément divin, à la médiſance près. J'y ſuis belle ; j'y dis de très-

belles choſes ſur ma paſſion prétendue ; & ſi Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'Enéïde pour femme de bien, l'Enéïde y perdroit beaucoup.

STRA. De quoi vous plaignez-vous donc ? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas eue : voilà un grand malheur ! Mais en récompenſe, on vous donne de la beauté & de l'eſprit que vous n'aviez peut-être pas.

DI. Quelle conſolation !

STRA. Je ne ſais comment vous êtes faite ; mais la plupart des femmes aiment mieux, ce me ſemble, qu'on médiſe un peu de leur vertu, que de leur eſprit ou de leur beauté. Pour moi, j'étois de cette humeur-là. Un peintre, qui étoit à la cour du roi de Syrie mon mari, fut mal content de moi ; &, pour ſe venger, il me peignit entre les bras d'un ſoldat. Il expoſa ſon tableau, & prit auſſi-tôt la fuite. Mes ſujets, zélés pour ma gloire, vouloient brûler ce tableau publiquement ; mais comme j'y étois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoique les attitudes qu'on m'y donnoit ne fuſſent

pas avantageuſes à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, & fis revenir le peintre, à qui je pardonnai. Si vous m'en croyez, vous en uſerez de même à l'égard de Virgile.

DI. Cela ſeroit bon, ſi le premier mérite d'une femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'eſprit.

STRA. Je ne décide point quel eſt ce premier mérite : mais dans l'uſage ordinaire, la premiere queſtion qu'on fait ſur une femme que l'on ne connoît point, c'eſt, *eſt-elle belle ?* la ſeconde, *a-t-elle de l'eſprit?* Il arrive rarement qu'on faſſe une troiſieme queſtion.

DIALOGUE IV.

ANACRÉON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'euſſe jamais cru qu'un faiſeur de chanſonnettes eût oſé ſe comparer à un philoſophe d'une auſſi grande réputation que moi.

ANACRÉON. Vous faites ſonner bien haut le nom de philoſophe : mais moi, avec mes chanſonnettes, je n'ai pas laiſſé d'être appelé le ſage Anacréon ; & il me ſemble que le titre de philoſophe ne vaut pas celui de ſage.

ARI. Ceux qui vous ont donné cette qualité-là, ne ſongeoient pas trop bien à ce qu'ils diſoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la mériter ?

ANA. Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux ; & la merveille eſt qu'on m'a donné le nom de ſage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de philoſophe, qui vous

a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous paſſé de nuits à éplucher les queſtions épineuſes de la dialectique ? Combien avez vous compoſé de gros volumes ſur des matieres obſcures, que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même ?

ARI. J'avoue que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la ſageſſe, & qu'il falloit être bien habile, pour trouver moyen d'acquérir plus de gloire avec votre luth & votre bouteille, que les plus grands hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANA. Vous prétendez railler : mais je vous ſoutiens qu'il eſt plus difficile de boire & de chanter, comme j'ai chanté & comme j'ai bu, que de philoſopher comme vous avez philoſophé. Pour chanter & pour boire comme moi, il faudroit avoir dégagé ſon ame des paſſions violentes, n'aſpirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être diſpoſé à prendre toujours le tems comme il viendroit : enfin il y auroit auparavant bien des petites choſes à

régler chez ſoi ; & quoiqu'il n'y ait pas grande dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philoſopher comme vous avez fait. On n'eſt point obligé à ſe guérir, ni de l'ambition, ni de l'avarice : on ſe fait une entrée agréable à la cour du grand Alexandre ; on s'attire des préſens de cinq cents mille écus, que l'on n'emploie pas entiérement en expériences de phyſique, ſelon l'intention du donateur ; & , en un mot, cette ſorte de philoſophie mene à des choſes aſſez oppoſées à la philoſophie.

ARI. Il faut qu'on vous ait fait ici-bas bien des médiſances de moi : mais après tout, l'homme n'eſt homme que par la raiſon, & rien n'eſt plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent ſervir à étudier la nature, & à développer toutes ces énigmes qu'elle nous propoſe.

ANA. Voilà comme les hommes renverſent l'uſage de tout. La philoſophie eſt en elle-même une choſe admirable, & qui leur peut être fort utile : mais parce qu'elle

les incommoderoit, ſi elle ſe mêloit de leurs affaires, & ſi elle demeuroit auprès d'eux à régler leurs paſſions, ils l'ont envoyée dans le ciel arranger des planetes, & en meſurer les mouvemens ; ou bien ils la promenent ſur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient. Enfin, ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur eſt poſſible. Cependant, comme ils veulent être philoſophes à bon marché, ils ont l'adreſſe d'étendre ce nom, & ils le donnent le plus ſouvent à ceux qui font la recherche des cauſes naturelles.

ARI. Et quel nom plus convenable leur peut-on donner ?

ANA. La philoſophie n'a affaire qu'aux hommes, & nullement au reſte de l'univers. L'aſtronome penſe aux aſtres, le phyſicien penſe à la nature, & le philoſophe penſe à ſoi. Mais, qui eût voulu l'être à une condition ſi dure ? Hélas ! preſque perſonne. On a donc diſpenſé les philoſophes d'être philoſophes, & on s'eſt contenté qu'ils fuſſent aſtronomes ou phyſiciens. Pour moi, je n'ai point été d'hu-

meur à m'engager dans les ſpéculations ; mais je ſuis ſûr qu'il y a moins de philoſophie dans beaucoup de livres qui font profeſſion d'en parler, que dans quelques-unes de ces chanſonnettes que vous mépriſez tant ; dans celle-ci, par exemple :

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amaſſer bien de l'or ;
La mort me rendant viſite,
Je la renvoyerois bien vîte,
En lui donnant mon tréſor.
Mais ſi la Parque ſévere
Ne le permet pas ainſi,
L'or ne m'eſt plus néceſſaire ;
L'amour & la bonne chere
Partageront mon ſouci.

ARI. Si vous ne voulez appeler philoſophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes ouvrages de morale des choſes qui valent bien votre chanſon : car enfin, cette obſcurité qu'on m'a reprochée, & qui ſe trouve peut-être dans quelques-uns de

de mes livres, ne ſe trouve nullement dans ce que j'ai écrit ſur cette matiere ; & tout le monde a avoué qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des paſſions.

ANA. Quel abus ! Il n'eſt pas queſtion de définir les paſſions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la philoſophie leurs maux à conſidérer, mais non pas à guérir ; & ils ont trouvé le ſecret de faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'aſtronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des gens qui, pour de l'argent, prêchent le mépris des richeſſes, & des poltrons qui ſe battent ſur la définition du magnanime ?

DIALOGUE V.

HOMERE, ÉSOPE.

HOMERE.

En vérité, toutes les fables que vous venez de me réciter, ne peuvent être aſſez admirées. Il faut que vous ayiez beaucoup d'art, pour déguiſer ainſi en petits contes les inſtructions les plus importantes que la morale puiſſe donner, & pour couvrir vos penſées ſous des images auſſi juſtes & auſſi familieres que celles-là.

ESOPE. Il m'eſt bien doux d'être loué ſur cet art, par vous qui l'avez ſi bien entendu.

HO. Moi? je ne m'en ſuis jamais piqué.

ESO. Quoi! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands myſteres dans vos ouvrages?

HO. Hélas! point du tout.

ESO. Cependant, tous les ſavans de mon tems le diſoient; il n'y avoit rien

dans l'Iliade, ni dans l'Odyſſée, à quoi ils ne donnaſſent les allégories les plus belles du monde. Ils ſoutenoient que tous les ſecrets de la théologie, de la phyſique, de la morale, & des mathématiques même, étoient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les développer; où l'un trouvoit un ſens moral, l'autre en trouvoit un phyſique: mais après cela, ils convenoient que vous aviez tout ſu, & tout dit à qui le comprenoit bien.

HO. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient point d'entendre fineſſe où je n'en avois point entendu. Comme il n'eſt rien tel que de prophétiſer des choſes éloignées, en attendant l'événement, il n'eſt rien tel auſſi que de débiter des fables, en attendant l'allégorie.

ESO. Il falloit que vous fuſſiez bien hardi, pour vous repoſer ſur vos lecteurs du ſoin de mettre des allégories dans vos poëmes. Où en euſſiez-vous été, ſi on les eût pris au pied de la lettre?

HO. Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

ESO. Quoi ! ces dieux qui s'eſtropient les uns les autres ; ce *foudroyant* Jupiter, qui, dans une aſſemblée de divinités, menace l'*auguſte* Junon de la battre ; ce Mars, qui, étant bleſſé par Diomede, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, & n'agit pas comme un ſeul (car au lieu de mettre tous les Grecs en pieces ; il s'amuſe à s'aller plaindre de ſa bleſſure à Jupiter) ; tout cela eût été bon ſans allégorie ?

HO. Pouquoi non ? Vous vous imaginez que l'eſprit humain ne cherche que le vrai ; détrompez-vous. L'eſprit humain & le faux ſympathiſent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables ; elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire, ſans contenir aucune vérité. Ainſi, le vrai a beſoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'eſprit humain : mais le faux y entre bien ſous ſa propre figure ; car c'eſt le lieu de ſa naiſ-

ſance & de ſa demeure ordinaire, & le vrai y eſt étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fuſſe tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la plupart des gens auroient pris la fable comme une choſe qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laiſſé là l'allégorie ; & en effet, vous devez ſavoir que mes dieux, tels qu'ils ſont, & tous myſteres à part, n'ont point été trouvés ridicules.

ESO. Cela me fait trembler ; je crains furieuſement que l'on ne croie que les bêtes aient parlé, comme elles font dans mes apologues.

HO. Voilà une plaiſante peur.

ESO. Hé quoi ! ſi l'on a bien cru que les dieux aient pu tenir les diſcours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la maniere dont je les ai fait parler ?

HO. Ah ! ce n'eſt pas la même choſe. Les hommes veulent bien que les dieux ſoient auſſi fous qu'eux ; mais ils ne veulent pas que les bêtes ſoient auſſi ſages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUISQUE vous voulez ſavoir mon aventure, la voici. L'empereur ſous qui je vivois, voulut ſe marier; &, pour mieux choiſir une impératrice, il fit publier que toutes celles qui ſe croyoient d'une beauté & d'un agrément à prétendre au trône, ſe trouvaſſent à Conſtantinople. Dieu ſait l'affluence qu'il y eut. J'y allai, & je ne doutai point qu'avec beaucoup de jeuneſſe, avec des yeux très-vifs, & un air aſſez agréable & aſſez fin, je ne puſſe diſputer l'empire. Le jour que ſe tint l'aſſemblée de tant de jolies prétendantes, nous parcourions toutes, d'une maniere inquiete, les viſages les unes des autres; & je remarquai, avec plaiſir, que mes rivales me regardoient d'aſſez mauvais œil. L'empereur parut. Il paſſa d'abord pluſieurs rangs de belles ſans rien dire; mais quand

il vint à moi, mes yeux me ſervirent bien, & ils l'arrêterent. *En vérité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois ſouhaiter, *les femmes ſont bien dangereuſes; elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'étoit queſtion que d'avoir un peu d'eſprit, & que j'étois impératrice; & dans le trouble d'eſpérance & de joie où je me trouvois, je fis un effort pour répondre. *En récompenſe, ſeigneur, les femmes peuvent faire & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponſe gâta tout. L'empereur la trouva ſi ſpirituelle, qu'il n'oſa m'épouſer.

ATHENAIS. Il falloit que cet empereur-là fût d'un caractere bien étrange, pour craindre tant l'eſprit, & qu'il ne s'y connût guere, pour croire que votre réponſe en marquât beaucoup; car franchement, elle n'eſt pas trop bonne, & vous n'avez pas grand'choſe à vous reprocher.

ICA. Ainſi vont les fortunes. L'eſprit ſeul vous a faite impératrice; & moi, la ſeule apparence de l'eſprit m'a empêchée de l'être. Vous ſaviez même encore la

philoſophie, ce qui eſt bien pis que d'avoir de l'eſprit; & avec tout cela, vous ne laiſſâtes pas d'épouſer Théodoſe le jeune.

AT. Si j'euſſe eu devant les yeux un exemple comme le vôtre, j'euſſe eu grand-peur. Mon pere, après avoir fait de moi une fille fort ſavante & fort ſpirituelle, me déshérita, tant il ſe tenoit ſûr qu'avec ma ſcience & mon bel-eſprit, je ne pouvois manquer de faire fortune; & à dire le vrai, je le croyois comme lui. Mais je vois préſentement que je courois un grand hafard, & qu'il n'étoit pas impoſſible que je demeuraſſe ſans aucun bien, & avec la ſeule philoſophie en partage.

ICA. Non, aſſurément; mais par bonheur pour vous, mon aventure n'étoit pas encore arrivée. Il ſeroit aſſez plaiſant que dans une occaſion pareille à celle où je me trouvai, quelque autre qui ſauroit mon hiſtoire, & qui voudroit en profiter, eût la fineſſe de ne laiſſer point voir d'eſprit, & qu'on ſe moquât d'elle.

AT. Je ne voudrois pas répondre que

cela lui réuſsît, ſi elle avoit un deſſein; mais bien ſouvent, on fait par haſard les plus heureuſes ſottiſes du monde. N'avez-vous pas ouï parler d'un peintre qui avoit ſi bien peint des grappes de raiſin, que des oiſeaux s'y tromperent, & les vinrent becqueter? Jugez quelle réputation cela lui donna. Mais les raiſins étoient portés dans le tableau par un petit payſan: on diſoit au peintre, qu'à la vérité il falloit qu'ils fuſſent bien faits, puiſqu'ils attiroient les oiſeaux; mais qu'il falloit auſſi que le petit payſan fût bien mal fait, puiſque les oiſeaux n'en avoient point de peur. On avoit raiſon. Cependant, ſi le peintre ne ſe fût pas oublié dans le petit payſan, les raiſins n'euſſent pas eu ce ſuccès prodigieux qu'ils eurent.

ICA. En vérité, quoi qu'on faſſe dans le monde, on ne ſait ce que l'on fait; & après l'aventure de ce peintre, on doit trembler, même dans les affaires où l'on ſe conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été néceſſaire. Tout eſt incertain. Il ſemble

que la fortune ait ſoin de donner des ſuccès différens aux mêmes choſes, afin de ſe moquer toujours de la raiſon humaine, qui ne peut avoir de regle aſſurée.

DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS,
AVEC
DES MODERNES.

DIALOGUE Ier.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.

OUI, je fus bel-eſprit dans mon ſiecle, & je fis auprès des princes une fortune aſſez conſidérable.

AUGUSTE. Vous compoſâtes donc bien des ouvrages pour eux?

P. ARE. Point du tout. J'avois penſion de tous les princes de l'Europe, & cela n'eût pas pu être, ſi je me fuſſe amuſé à louer. Ils étoient en guerre les uns avec les au-

tres : quand les uns battoient, les autres étoient battus ; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

AU. Que faiſiez-vous donc ?

P. ARE. Je faiſois des vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un panégyrique, mais ils entroient bien tous dans une ſatyre. J'avois ſi bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payoient tribut, pour pouvoir faire des ſottiſes en ſûreté. L'empereur Charles V, dont aſſurément vous avez entendu parler ici-bas, s'étant allé faire battre fort mal-à-propos vers les côtes d'Afrique, m'envoya auſſitôt une aſſez belle chaîne d'or. Je la reçus, & la regardant triſtement : *Ah ! c'eſt là bien peu de choſe*, m'écriai-je, *pour une auſſi grande folie que celle qu'il a faite.*

AU. Vous aviez trouvé-là une nouvelle maniere de tirer de l'argent des princes.

P. ARE. N'avois-je pas ſujet de concevoir l'eſpérance d'une merveilleuſe fortune, en m'établiſſant un revenu ſur les ſottiſes d'autrui ? C'eſt un bon fonds, & qui rapporte toujours bien.

AU.

AU. Quoi que vous en puiſſiez dire, le métier de louer eſt plus ſûr, & par conſéquent meilleur.

P. ARE. Que voulez-vous ? je n'étois pas aſſez imprudent pour louer.

AU. Et vous l'étiez bien aſſez pour faire des ſatyres ſur les têtes couronnées ?

P. ARE. Ce n'eſt pas la même choſe. Pour faire des ſatyres, il n'eſt pas toujours beſoin de mépriſer ceux contre qui on les fait ; mais pour donner de certaines louanges fades & outrées, il me ſemble qu'il faut mépriſer ceux-mêmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile oſoit-il vous dire qu'on ignoroit quel parti vous prendriez parmi les dieux, & que c'étoit une choſe incertaine, ſi vous vous chargeriez du ſoin des affaires de la terre ; ou ſi vous vous feriez dieu marin, en épouſant une fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté, de toutes ſes eaux, l'honneur de votre alliance ; ou enfin, ſi vous voudriez vous loger dans le ciel auprès du ſcorpion, qui tenoit la place de deux ſignes, & qui, en votre conſidération, ſe ſeroit mis plus à l'étroit ?

AU. Ne ſoyez pas étonné que Virgile eût ce front-là. Quand on eſt loué, on ne prend pas les louanges avec tant de rigueur : on aide à la lettre, & la pudeur de ceux qui les donnent, eſt bien ſoulagée par l'amour-propre de ceux à qui elles s'adreſſent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas ; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit ?

P. ARE. Vous eſpériez donc, ſur la parole de Virgile, que vous épouſeriez une nymphe de la mer, ou que vous auriez un appartement dans le zodiaque ?

AU. Non, non. De ces ſortes de louanges-là, on en rabat quelque choſe, pour les réduire à une meſure un peu plus raiſonnable ; mais, à la vérité, on n'en rabat guere, & on ſe fait à ſoi-même une bonne compoſition. Enfin, de quelque maniere outrée qu'on ſoit loué, on en tirera toujours le profit de croire qu'on eſt au-deſſus de toutes les louanges ordinaires, & que, par ſon mérite, on a réduit ceux qui louoient, à paſſer toutes les bornes. La vanité a bien des reſſources.

P. ARE. Je vois bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pouſſer les louanges dans tous les excès ; mais du moins pour celles qui ſont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardieſſe de les donner aux princes ? Je gage, par exemple, que quand vous vous vengiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, ſelon toute votre cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témérité de s'oppoſer à vous ; mais qu'auſſi-tôt que vous aviez fait quelque action de douceur, les choſes changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance qu'une gloire barbare & inhumaine. On louoit une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi, j'aurois craint que vous ne vous fuſſiez donné le divertiſſement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'euſſiez dit : « Choiſiſſez de la ſévérité ou de la » clémence, pour en faire le vrai caractere d'un héros; mais, après cela, tenez-» vous-en à votre choix. »

AU. Pourquoi voulez-vous qu'on y regarde de ſi près ? Il eſt avantageux aux

grands que toutes les matieres ſoient problématiques pour la flatterie. Quoi qu'ils faſſent, ils ne peuvent manquer d'être loués ; & s'ils le ſont ſur des choſes oppoſées, c'eſt qu'ils ont plus d'une ſorte de mérite.

P. ARE. Mais quoi ! ne vous venoit-il jamais aucun ſcrupule ſur tous les éloges dont on vous accabloit ? Etoit-il beſoin de raffiner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils étoient attachés à votre rang ? Les louanges ne diſtinguent point les princes : on n'en donne pas plus aux héros qu'aux autres ; mais la poſtérité diſtingue les louanges qu'on a données à différens princes. Elle confirme les unes, & déclare les autres de viles flatteries.

AU. Vous conviendrez donc du moins que je méritois les louanges que j'ai reçues, puiſqu'il eſt ſûr que la poſtérité les a ratifiées par ſon jugement. J'ai même en cela quelque ſujet de me plaindre d'elle ; car elle s'eſt tellement accoutumée à me regarder comme le modele des princes, qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant, & ſouvent la comparaiſon me fait tort.

P. ARE. Conſolez-vous, on ne vous donnera plus ce ſujet de plainte. De la maniere dont tous les morts, qui viennent ici, parlent de Louis XIV, qui régne aujourd'hui en France, c'eſt lui qu'on regardera déſormais comme le modele des princes, & je prévois qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir louer davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand roi.

AU. Hé bien, ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adreſſera une exagération ſi forte, l'écouteront avec plaiſir ?

P. ARE. Cela pourra être. On eſt ſi avide de louanges, qu'on les a diſpenſées, & de la juſteſſe, & de la vérité, & de tous les aſſaiſonnemens qu'elles devroient avoir.

AU. Il paroît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il falloit n'en donner que de bonnes, qui ſe mêleroit d'en donner ?

P. ARE. Tous ceux qui en donneroient ſans intérêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a ſi bien loué Caton, en diſant qu'il préſide à

l'aſſemblée des plus gens de bien, qui, dans les champs éliſées, ſont ſéparés d'avec les autres ? C'eſt que Caton étoit mort ; & Virgile, qui n'eſpéroit rien, ni de lui, ni de ſa famille, ne lui a donné qu'un ſeul vers, & a borné ſon éloge à une penſée raiſonnable. D'où vient qu'il vous a ſi mal loué en tant de paroles au commencement de ſes géorgiques ? Il avoit penſion de vous.

AU. J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges ?

P. ARE. J'en ſuis fâché. Que ne faiſiez-vous ce qu'a fait un de vos ſucceſſeurs, qui, auſſi-tôt qu'il fut parvenu à l'empire, défendit, par un édit exprès, que l'on compoſât jamais de vers pour lui ?

AU. Hélas ! il avoit plus de raiſon que moi. Les vraies louanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL eſt vrai que dans les paſſions que nous avons eues toutes deux, les muſes ont été de la partie, & y ont mis beaucoup d'agrément : mais il y a cette différence, que c'étoit vous qui chantiez vos amans, & moi, j'étois chantée par le mien.

SAPHO. Hé bien, cela veut dire que j'aimois autant que vous étiez aimée.

LAU. Je n'en ſuis pas ſurpriſe, car je ſais que les femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendreſſe que les hommes. Ce qui me ſurprend, c'eſt que vous ayiez marqué à ceux que vous aimiez, tout ce que vous ſentiez pour eux, & que vous ayiez en quelque maniere attaqué leur cœur par vos poéſies. Le perſonnage d'une femme n'eſt que de ſe défendre.

SAPH. Entre nous, j'en étois un peu fâchée ; c'eſt une injuſtice que les hommes

nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui eſt bien plus aiſé que celui de ſe défendre.

LAU. Ne nous plaignons point; notre parti a ſes avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît; mais ceux qui nous attaquent, ils ne ſont pas toujours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPH. Vous ne dites pas que ſi les hommes nous attaquent, ils ſuivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAU. Ne comptez-vous pour rien le plaiſir de voir, par tant de douces attaques, ſi long-tems continuées, & redoublées ſi ſouvent, combien ils eſtiment la conquête de votre cœur?

SAPH. Et ne comptez-vous pour rien la peine de réſiſter à ces douces attaques? Ils en voient le ſuccès avec plaiſir dans tous les progrès qu'ils font auprès de nous; & nous, nous ſerions bien fâchés que notre réſiſtance eût trop de ſuccès.

LAU. Mais enfin, quoiqu'après tous

leurs ſoins, ils ſoient victorieux à bon titre, vous leur faites grace, en reconnoiſſant qu'ils le ſont. Vous ne pouvez plus vous défendre, & ils ne laiſſent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPH. Ah! cela n'empêche pas que ce qui eſt une victoire pour eux, ne ſoit toujours une eſpece de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaiſir d'être aimés, que celui de triompher de la perſonne qui les aime; & les amans heureux ne ſont heureux que parce qu'ils ſont conquérans.

LAU. Quoi! auriez-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueroient les hommes?

SAPH. Eh! quel beſoin y a-t-il que les uns attaquent, & que les autres ſe défendent? Qu'on s'aime de part & d'autre autant que le cœur en dira.

LAU. Oh! les choſes iroient trop vîte, & l'amour eſt un commerce ſi agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pu. Que ſeroit-ce, ſi l'on étoit reçu dès que l'on s'offriroit? Que deviendroient tous ces ſoins qu'on prend pour

plaire, toutes ces inquiétudes que l'on ſent, quand on ſe reproche de n'avoir pas aſſez plu, tous ces empreſſemens avec leſquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agréable mêlange de plaiſirs & de peines qu'on appelle amour? Rien ne ſeroit plus inſipide, ſi l'on ne faiſoit que s'entr'aimer.

SAPH. Hé bien, s'il faut que l'amour ſoit une eſpece de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les hommes à ſe tenir ſur la défenſive. Auſſi bien, ne m'avez-vous pas dit que les femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendreſſe? A ce compte, elles attaqueroient mieux.

LAU. Oui, mais ils ſe défendroient trop bien. Quand on veut qu'un ſexe réſiſte, on veut qu'il réſiſte autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas aſſez pour la remporter. Il doit n'être ni ſi foible, qu'il ſe rende d'abord, ni ſi fort, qu'il ne ſe rende jamais. C'eſt-là notre caractere, & ce ne ſeroit peut-être pas celui des hommes. Croyez-moi, après qu'on a bien raiſonné ou ſur l'amour, ou ſur telle autre matiere

qu'on voudra, on trouve au bout du compte que les choſes ſont bien comme elles ſont, & que la réforme qu'on prétendroit y apporter gâteroit tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'EST donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir! Je ſuis tout fraîchement venu en ce pays-ci, & dès mon arrivée, je me ſuis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon livre de votre nom & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous poſſédiez cette vertu ſi *naïve* (1), dont les *allures* étoient ſi naturelles, & qui n'avoient point d'exemple, même dans les heureux ſiecles où vous viviez.

SOCRATE. Je ſuis bien aiſe de voir un

(1) *Termes de Montaigne.*

mort qui me paroît avoir été philoſophe : mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, & qu'il y a long-tems que je n'ai vu ici perſonne (car on me laiſſe aſſez ſeul, & il n'y a pas beaucoup de preſſe à rechercher ma converſation,) trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde ? N'eſt-il pas bien changé ?

MON. Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

SO. J'en ſuis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devînt meilleur & plus ſage qu'il n'étoit de mon tems.

MON. Que voulez-vous dire ? Il eſt plus fou & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'eſt le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à ſavoir de vous l'hiſtoire du tems que vous avez vu, & où régnoit tant de probité & de droiture.

SO. Et moi, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du ſiecle où vous venez de vivre. Quoi ! les hommes d'à-

préſent ne ſe ſont point corrigés des ſottiſes de l'antiquité ?

MON. Je crois que c'eſt parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'antiquité ſi familierement ; mais ſachez qu'on a grand ſujet d'en regretter les mœurs, & que de jour en jour tout empire.

SO. Cela ſe peut-il ? Il me ſemble que de mon tems les choſes alloient déja bien de travers. Je croyois qu'à la fin, elles prendroient un train plus raiſonnable, & que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

MON. Eh ! les hommes font-ils des expériences ? Ils ſont faits comme les oiſeaux, qui ſe laiſſent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déja pris cent mille oiſeaux de leur eſpece. Il n'y a perſonne qui n'entre tout neuf dans la vie, & les ſottiſes des peres ſont perdues pour les enfans.

SO. Mais quoi ! ne fait-on point d'expérience ? Je croirois que le monde devroit avoir une vieilleſſe plus ſage & plus réglée que n'a été ſa jeuneſſe.

MON. Les hommes de tous les ſiecles

ont les mêmes penchans, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir. Ainſi, par-tout où il y a des hommes, il y a des ſottiſes, & les mêmes ſottiſes.

SO. Et ſur ce pied-là, comment voudriez-vous que les ſiecles de l'antiquité euſſent mieux valu que le ſiecle d'aujourd'hui?

MON. Ah! Socrate, je ſavois bien que vous aviez une maniere particuliere de raiſonner, & d'envelopper ſi adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la concluſion, que vous les ameniez où il vous plaiſoit; & c'eſt ce que vous appelliez être la ſage-femme de leurs penſées, & les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une propoſition toute contraire à celle que j'avançois: cependant, je ne ſaurois encore me rendre. Il eſt sûr qu'il ne ſe trouve plus de ces ames *vigoureuſes* & *roides* de l'antiquité, des Ariſtides, des Phocions, des Périclès, ni enfin des Socrates.

SO. A quoi tient-il? Eſt-ce que la nature s'eſt épuiſée, & qu'elle n'a plus la

force de produire ces grandes ames? Et pourquoi ne ſe ſeroit-elle encore épuiſée en rien, hormis en hommes raiſonnables? Aucun de ſes ouvrages n'a encore dégénéré: pourquoi n'y auroit-il que les hommes qui dégénéraſſent?

MON. C'eſt un point de fait; ils dégénerent. Il ſemble que la nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous perſuader qu'elle en auroit ſu faire, ſi elle avoit voulu, & qu'enſuite elle ait fait tout le reſte avec aſſez de négligence.

SO. Prenez garde à une choſe. L'antiquité eſt un objet d'une eſpece particuliere; l'éloignement le groſſit. Si vous euſſiez connu Ariſtide, Phocion, Périclès & moi, puiſque vous voulez me mettre de ce nombre, vous euſſiez trouvé dans votre ſiecle des gens qui nous reſſembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on eſt ſi prévenu pour l'antiquité, c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon ſiecle, & l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut, pour abaiſſer ſes contemporains. Quand nous vivions, nous eſtimions nos ancêtres

plus qu'ils ne méritoient ; & à préſent, notre poſtérité nous eſtime plus que nous ne méritons : mais, & nos ancêtres, & nous, & notre poſtérité, tout cela eſt bien égal ; & je crois que le ſpectacle du monde ſeroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil, car c'eſt toujours la même choſe.

MON. J'aurois cru que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, & que les ſiecles différens avoient leurs différens caracteres, comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des ſiecles ſavans, & d'autres qui ſont ignorans ? N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui ſont plus raffinés ? N'en voit-on pas de ſérieux & de badins, de polis & de groſſiers ?

SO. Il eſt vrai.

MON. Et pourquoi donc n'y auroit-il pas des ſiecles plus vertueux, & d'autres plus méchans ?

SO. Ce n'eſt pas une conſéquence. Les habits changent ; mais ce n'eſt pas à dire que la figure des corps change auſſi. La politeſſe ou la groſſiereté, la ſcience ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une

certaine naïveté, le génie ſérieux ou badin, ce ne ſont-là que les dehors de l'homme, & tout cela change : mais le cœur ne change point, & tout l'homme eſt dans le cœur. On eſt ignorant dans un ſiecle, mais la mode d'être ſavant peut venir : on eſt intéreſſé, mais la mode d'être déſintéreſſé ne viendra point. Sut ce nombre prodigieux d'hommes aſſez déraiſonnables qui naiſſent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raiſonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre ; & vous jugez bien qu'ils ne ſe trouvent jamais nulle part en aſſez grande quantité, pour y faire une mode de vertu & de droiture.

MON. Cette diſtribution d'hommes raiſonnables ſe fait-elle également ? Il pourroit bien y avoir des ſiecles mieux partagés les uns que les autres.

SO. Tout au plus il y auroit quelqu'inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien conſtant.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

QU'AVEZ-VOUS ? Je vous vois tout échauffé.

ADRIEN. Je viens d'avoir une groſſe conteſtation avec Caton d'Utique, ſur la maniere dont nous ſommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette derniere action plus philoſophe que lui.

M. D'AU. Je vous trouve bien hardi d'oſer attaquer une mort auſſi fameuſe que la ſienne. Ne fut-ce pas quelque choſe de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ſes amis en ſûreté, & de ſe tuer lui-même, pour expirer avec la liberté de ſa patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un vainqueur,

qui cependant lui auroit infailliblement pardonné ?

AD. Oh ! ſi vous examiniez de près cette mort-là, vous y trouveriez bien des choſes à redire. Premierement, il y avoit ſi long-tems qu'il s'y préparoit, & il s'y étoit préparé avec des efforts ſi viſibles, que perſonne dans Utique ne doutoit que Caton ne ſe dût tuer. Secondement, avant que de ſe donner le coup, il eut beſoin de lire pluſieurs fois le dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'ame. Troiſiémement, le deſſein qu'il avoit pris le rendoit de ſi mauvaiſe humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point ſon épée ſous le chevet de ſon lit, (car comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de-là), il appela, pour la demander, un de ſes eſclaves, & lui déchargea ſur le viſage un grand coup de poing, dont il lui caſſa les dents : ce qui eſt ſi vrai, qu'il retira ſa main toute enſanglantée.

M. D'AU. J'avoue que voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philoſophique.

AD. Vous ne ſauriez croire quel bruit

il fit ſur cette épée ôtée, & combien il reprocha à ſon fils & à ſes domeſtiques, qu'ils le vouloient livrer à Céſar, pieds & poings liés. Enfin, il les gronda tous de telle ſorte, qu'il fallut qu'ils ſortiſſent de la chambre, & le laiſſaſſent ſe tuer.

M. D'AU. Véritablement les choſes pouvoient ſe paſſer d'une maniere un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour ſe donner la mort : il n'y a rien de plus aiſé que de mourir quand on le veut ; mais apparemment les meſures qu'il avoit priſes en comptant ſur ſa fermeté, étoient priſes ſi juſte, qu'il ne pouvoit plus attendre, & il ne ſe fût peut-être pas tué, s'il eût différé d'un jour.

AD. Vous dites vrai, & je vois que vous vous connoiſſez en morts généreuſes.

M. D'AU. Cependant, on dit qu'après qu'on eut apporté cette épée à Caton, & que l'on ſe fut retiré, il s'endormit & ronfla. Cela ſeroit aſſez beau.

AD. Et le croyez-vous ? Il venoit de

quereller tout le monde, & de battre ſes valets : on ne dort pas ſi aiſément après un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'eſclave, lui faiſoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir ; car il ne put ſupporter la douleur qu'il y ſentoit, & il la fit bander par un médecin, quoiqu'il fût ſur le point de ſe tuer. Enfin, depuis qu'on lui eut apporté ſon épée juſqu'à minuit, il lut deux fois le dialogue de Platon. Or, je prouverois bien, par un grand ſoupé qu'il donna le ſoir à tous ſes amis, par une promenade qu'il fit enſuite, & par tout ce qui ſe paſſa juſqu'à ce qu'on l'eût laiſſé ſeul dans ſa chambre, que quand on lui apporta cette épée, il devoit être fort tard : d'ailleurs, le dialogue qu'il lut deux fois eſt très-long ; & par conſéquent, s'il dormit, il ne dormit guere. En vérité, je crains bien qu'il n'ait fait ſemblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutoient à la porte de ſa chambre.

M. D'AU. Vous ne faites pas mal la critique de ſa mort, qui ne laiſſe pas d'avoir toujours dans le fond quelque

choſe de fort héroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la vôtre l'emporte? Autant qu'il m'en ſouvient, vous êtes mort dans votre lit tout uniment, & d'une maniere qui n'a rien de remarquable.

AD. Quoi! n'eſt-ce rien de remarquable que ces vers que je fis preſque en expirant?

Ma petite ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu ſache où tu vas?
Tu pars ſeulette & tremblotante. Hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Caton traita la mort comme une affaire trop ſérieuſe; mais, pour moi, vous voyez que je badinai avec elle; & c'eſt en quoi je prétends que ma philoſophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'eſt pas ſi difficile de braver fierement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à ſon ſecours, que quand elle vient ſans qu'on ait beſoin d'elle.

M. D'AU. Oui, je conviens que la mort de Caton eſt moins belle que la vôtre; mais, par malheur, je n'avois point remarqué que vous euſſiez fait ces petits vers, en quoi conſiſte toute la beauté.

AD. Voilà comme tout le monde eſt fait. Que Caton ſe déchire les entrailles, plutôt que de tomber entre les mains de ſon ennemi, ce n'eſt peut-être pas au fond ſi grand choſe; cependant un trait comme celui-là brille extrêmement dans l'hiſtoire, & il n'y a perſonne qui n'en ſoit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, & ſe trouve en état de faire des tours badins ſur ſa mort, c'eſt plus que ce qu'a fait Caton; mais cela n'a rien qui frappe, & l'hiſtoire n'en tient preſque pas compte.

M. D'AU. Hélas! rien n'eſt plus vrai que ce que vous dites; & moi, qui vous parle, j'ai une mort que je prétends plus belle que la vôtre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'eſt pourtant pas une mort toute entiere; mais, telle qu'elle eſt, elle eſt au-deſſus de la vôtre, qui eſt au-deſſus de celle de Caton.

AD. Comment ! que voulez-vous dire ?

M. D'AU. J'étois fille d'un empereur. Je fus fiancée à un fils de roi, & ce prince, après la mort de ſon pere, me renvoya chez le mien, malgré la promeſſe ſolemnelle qu'il avoit faite de m'épouſer. Enſuite on me fiança encore au fils d'un autre roi ; & comme j'allois par mer trouver cet époux, mon vaiſſeau fut battu d'une furieuſe tempête, qui mit ma vie en un danger très-évident. Ce fut alors que je me compoſai moi-même cette épitaphe :

Ci giſt Margot, la Gentil'Damoiſelle,
Qu'a deux maris, & encore eſt pucelle.

A la vérité, je n'en mourus pas, mais il ne tint pas à moi. Concevez bien cette eſpece de mort-là, vous en ſerez ſatisfait. La fermeté de Caton eſt outrée dans un genre, la vôtre dans un autre ; la mienne eſt naturelle. Il eſt trop guindé, vous êtes trop badin, je ſuis raiſonnable.

AD.

AD. Quoi! vous me reprochez d'avoir trop peu cra int la mort ?

M. D'AU. Oui, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant ; & je ſuis ſûre que vous vous fites alors autant de violence pour badiner, que Caton pour ſe déchirer les entrailles. J'attends un naufrage à tous momens, ſans m'épouvanter, & je compoſe de ſang-froid mon épitaphe : cela eſt fort extraordinaire ; & s'il n'y avoit rien qui adoucît cette hiſtoire, on auroit raiſon de ne la croire pas, ou de croire que je n'euſſe agi que par fanfaronnade. Mais en même tems, je ſuis une pauvre fille deux fois fiancée, & qui ai pourtant le malheur de mourir fille ; je marque le regret que j'en ai, & cela met dans mon hiſtoire toute la vraiſemblance dont elle a beſoin. Vos vers, prenez-y garde, ne veulent rien dire ; ce n'eſt qu'un galimathias compoſé de petits termes folâtres : mais les miens ont un ſens fort clair, & dont on ſe contente d'abord ; ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

AD. En vérité, je n'euſſe jamais cru que le chagrin de mourir avec votre virginité, eût dû vous être ſi glorieux.

M. D'AU. Plaiſantez-en tant que vous voudrez; mais ma mort, ſi elle peut s'appeller ainſi, a encore un avantage eſſentiel ſur celle de Caton & ſur la vôtre. Vous aviez tant fait les philoſophes l'un & l'autre pendant votre vie, que vous vous étiez engagés d'honneur à ne craindre point la mort; & s'il vous eût été permis de la craindre, je ne ſais ce qui en fût arrivé. Mais moi, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler, & de pouſſer des cris juſqu'au ciel, ſans que perſonne y trouvât à redire, ni m'en eſtimât moins; cependant je demeurai aſſez tranquille pour faire mon épitaphe.

AD. Entre nous, l'épitaphe ne fut-elle point faite ſur la terre?

M. D'AU. Ah! cette chicane-là eſt de mauvaiſe grace; je ne vous en ai pas fait de pareilles ſur vos vers.

AD. Je me rends donc de bonne foi,

& j'avoue que la vertu eſt bien grande, quand elle ne paſſe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVÉ.

ERASISTRATE.

VOUS m'apprenez des choſes merveilleuſes. Quoi! le ſang circule dans le corps? les veines le portent des extrémités au cœur, & il ſort du cœur pour entrer dans les arteres, qui le reportent vers les extrémités?

HERVÉ. J'en ai fait voir tant d'expériences, que perſonne n'en doute plus.

ERA. Nous nous trompions donc bien, nous autres médecins de l'antiquité, qui croyions que le ſang n'avoit qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps, & on vous eſt bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur!

HER. Je le prétends ainſi, & même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'eſt moi qui ai mis les gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'anatomie. Depuis que j'ai eu trouvé une fois la circulation du ſang, c'eſt à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réſervoir. Il ſemble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyez combien notre médecine moderne doit avoir d'avantage ſur la vôtre. Vous vous mêliez de guérir le corps humain, & le corps humain ne vous étoit ſeulement pas connu.

ERA. J'avoue que les modernes ſont meilleurs phyſiciens que nous; ils connoiſſent mieux la nature, mais ils ne ſont pas meilleurs médecins; nous guériſſions les malades auſſi bien qu'ils les guériſſent. J'aurois bien voulu donner à tous ces modernes, & à vous tout le premier, le prince Antiochus à guérir de ſa fievre quarte. Vous ſavez comme je m'y pris, & comme je découvris par ſon pouls qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la préſence de Stratonice, qu'il étoit amoureux de

cette belle reine, & que tout ſon mal venoit de la violence qu'il ſe faiſoit pour cacher ſa paſſion. Cependant je fis une cure auſſi difficile & auſſi conſidérable que celle-là, ſans ſavoir que le ſang circulât; & je crois qu'avec tout le ſecours que cette connoiſſance eût pu vous donner, vous euſſiez été fort embarraſſé en ma place. Il ne s'agiſſoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux réſervoirs; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le malade, c'étoit le cœur.

HER. Il n'eſt pas toujours queſtion du cœur, & tous les malades ne ſont pas amoureux de leur belle-mere, comme Antiochus. Je ne doute point que, faute de ſavoir que le ſang circule, vous n'ayiez laiſſé mourir bien des gens entre vos mains.

ERA. Quoi! vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles?

HER. Aſſurément.

ERA. Répondez donc, s'il vous plaît, à une petite queſtion que je vais vous faire. Pourquoi voyons-nous venir ici tous les

jours autant de morts qu'il en ſoit jamais venu ?

HER. Oh ! s'ils meurent, c'eſt leur faute ; ce n'eſt plus celle des médecins.

ERA. Mais cette circulation du ſang, ces conduits, ces canaux, ces réſervoirs, tout cela ne guérit donc de rien ?

HER. On n'a peut-être pas encore eu le loiſir de tirer quelqu'uſage de tout ce qu'on a appris depuis peu ; mais il eſt impoſſible qu'avec le tems on n'en voie de grands effets.

ERA. Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous, il y a une certaine meſure de connoiſſances utiles, que les hommes ont eue de bonne heure, à laquelle ils n'ont guere ajouté, & qu'ils ne paſſeront guere, s'ils la paſſent. Ils ont cette obligation à la nature, qu'elle leur a inſpiré fort promptement ce qu'ils avoient beſoin de ſavoir ; car ils étoient perdus, ſi elle eût laiſſé à la lenteur de leur raiſon à le chercher. Pour les autres choſes qui ne ſont pas ſi néceſſaires, elles ſe découvrent peu-à-peu, & dans de longues ſuites d'années.

HER. Il ſeroit étrange qu'en connoiſſant mieux l'homme, on ne le guérît pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuſeroit-on à perfectionner la ſcience du corps humain ? Il vaudroit mieux laiſſer-là tout.

ERA. On y perdroit des connoiſſances fort agréables : mais pour ce qui eſt de l'utilité, je crois que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'homme, ou une nouvelle étoile dans le ciel, eſt bien la même choſe. La nature veut que dans de certains tems, les hommes ſe ſuccedent les uns aux autres par le moyen de la mort ; il leur eſt permis de ſe défendre contre elle juſqu'à un certain point : mais, paſſé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans les ſecrets de la ſtructure du corps humain, on ne prendra point la nature pour dupe ; on mourra comme à l'ordinaire.

DIALOGUE VI.

COSME II. DE MÉDICIS, BÉRÉNICE.

C. DE MÉDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques ſavans, qui ſont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous ſaurez que Galilée, qui étoit mon mathématicien, avoit découvert de certaines planetes qui tournent autour de jupiter, auxquelles il donna en mon honneur le nom d'aſtres de Médicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît preſque plus ſous ce nom-là, & qu'on les appelle ſimplement ſatellites de jupiter. Il faut que le monde ſoit préſentement bien méchant & bien envieux de la gloire d'autrui.

BÉRÉNICE. Sans doute, je n'ai guere vu d'effets plus remarquables de ſa malignité.

C. DE MÉ. Vous en parlez bien à votre

aiſe, après le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos cheveux, ſi votre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne ſais quelle guerre. Il revint, ayant défait ſes ennemis; vous conſacrâtes vos cheveux dans un temple de vénus, & le lendemain, un mathématicien les fit diſparoître, & publia qu'ils avoient été changés en une conſtellation, qu'il appela *la chevelure de Bérénice*. Faire paſſer des étoiles pour des cheveux d'une femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un prince à de nouvelles planetes. Cependant votre chevelure a réuſſi, & ces pauvres aſtres de Médicis n'ont pu avoir la même fortune.

BÉ. Si je pouvois vous donner ma chevelure céleſte, je vous la donnerois pour vous conſoler, & même je ſerois aſſez généreuſe pour ne prétendre pas que vous me fuſſiez fort obligé de ce préſent-là.

C. DE MÉ. Il ſeroit pourtant conſidérable, & je voudrois que mon nom fût auſſi aſſuré de vivre que le vôtre.

BÉ. Hélas! quand toutes les conſtellations porteroient mon nom, en ſerois-je

mieux ? Ils ſeroient là-haut dans le ciel, & moi, je n'en ſerois pas moins ici-bas. Les hommes ſont plaiſans ; ils ne peuvent ſe dérober à la mort, & ils tâchent à lui dérober deux ou trois ſyllabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'aviſent de lui faire ! Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils conſentiſſent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms ?

C. DE MÉ. Je ne ſuis point de votre avis : on ne meurt que le moins qu'il eſt poſſible, & tout mort qu'on eſt, on tâche à tenir encore à la vie par un marbre où l'on eſt repréſenté, par des pierres que l'on a élevées les unes ſur les autres, par ſon tombeau même. On ſe noie, & on s'accroche à tout cela.

BÉ. Oui, mais les choſes qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur maniere. A quoi attacherez-vous votre immortalité ? Une ville, un empite même ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE MÉ. Ce n'eſt pas une mauvaiſe invention que de donner ſon nom à des aſtres ; ils demeurent toujours.

BÉ. Encore de la maniere dont j'en entends parler, les aſtres eux-mêmes ſont-ils ſujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont ; & vous verrez qu'à la longue, il ne me reſtera peut-être pas un cheveu dans le ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'eſt une mort, pour ainſi dire, grammaticale ; quelques changemens de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus ſervir qu'à donner de l'embarras aux ſavans. Il y a quelque tems que je vis ici-bas des morts qui conteſtoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai ; je demandai qui ils étoient, & on me répondit que l'un étoit le grand Conſtantin, & l'autre un empereur Barbare. Ils diſputoient ſur la préférence de leurs grandeurs paſſées. Conſtantin diſoit qu'il avoit été empereur de Conſtantinople ; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier, pour faire valoir ſa Conſtantinople, diſoit qu'elle étoit ſituée ſur trois mers, ſur le Pont-Euxin, ſur le Boſphore de Thrace, & ſur la Propontide. L'autre répondoit

que Stamboul commandoit auſſi à trois mers, à la mer Noire, au détroit & à la mer de Marmara. Ce rapport de Conſtantinople & de Stamboul étonna Conſtantin : mais après qu'il ſe fut informé exactement de la ſituation de Stamboul, il fut encore bien plus ſurpris de trouver que c'étoit Conſtantinople, qu'il n'avoit pu reconnoître, à cauſe du changement des noms. « Hélas ! s'écria-t-il, j'euſſe auſſi bien » fait de laiſſer à Conſtantinople ſon premier nom de Byzance. Qui démêlera le » nom de Conſtantin dans Stamboul ? Il » y tire bien à ſa fin. »

C. DE MÉ. De bonne foi, vous me conſolez un peu, & je me réſous à prendre patience. Après tout, puiſque nous n'avons pu nous diſpenſer de mourir, il eſt aſſez raiſonnable que nos noms meurent auſſi ; ils ne ſont pas de meilleure condition que nous.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce premier Volume.

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

*A Monſieur. L***.* Page 13

Premier Soir.

Que la Terre eſt une Planete qui tourne ſur elle-même & autour du Soleil. 16

Second Soir.

Que la Lune eſt une Terre habitée. 52

Troiſieme Soir.

Particularités du Monde de la Lune. Que les autres Planetes ſont habitées auſſi. 86

Quatrieme Soir.

Particularités des Mondes de Vénus,

de Mercure, de Mars, de Jupiter & de Saturne. 119

Cinquieme Soir.

Que les Etoiles fixes ſont autant de Soleils, dont chacun éclaire un Monde. 154

Sixieme Soir.

Nouvelles penſées qui confirment celles des Entretiens précédens. Dernieres découvertes qui ont été faites dans le Ciel. 185

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

I. Alexandre, Phriné.

Quels caracteres font le plus de bruit. 221

II. Milon, Smindiride.

Sur la délicateſſe. 227

III. Didon, Stratonice.

Sur l'intrigue que Virgile attribue fauſſement à Didon. 231

IV. Anacréon, Ariſtote.

Sur la Philoſophie. 236

V. Homere, Eſope.

Sur les Myſteres des Ouvrages d'Homere. 242

VI. Athenais, Icaſie.

Sur la bizarrerie des Fortunes. 246

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS, avec les Modernes.

I. Auguſte, Pierre Arétin.

Sur les Louanges. 251

II. Sapho, Laure.

S'il a été bien été établi que les hommes attaquent, & que les femmes ſe défendent. 259

III. Socrate, Montaigne.

Si les Anciens ont eu plus de vertus que nous. 253

IV. L'Empereur Adrien, Marguerite d'Autriche.

Quelles morts ſont les plus généreuſes. 270

V. Hérafiſtrate, Hervé.

De quelle utilité ſont les découvertes que les Modernes ont faites dans la Phyſique & dans la Médecine. 279

VI. Bérénice, Coſme II. de Médicis.

Sur l'immortalité du nom. 284

Fin de la Table du premier Volume.

581069

BIBLIOTECA ◆ RAC